

Georges Chaboud

POLICE INVESTIGATION BIOMÉDICALE

Les Éditions
Amalthée

CHAPITRE I

— Je vous écoute ! Monsieur Seldert.

Jean fixe le docteur Pérot ne sachant par où commencer. Il regrette presque d'en avoir parlé à son médecin de famille le docteur Balbaud, mais avec lui, c'était plus facile. Plus qu'un médecin, il fait partie de la famille. Il l'a soigné enfant, l'a aidé à supporter son passage à l'adolescence alors, quand il lui a conseillé de voir un psychiatre, Jean l'a écouté.

— Voilà ! Depuis un certain temps, j'entends une voix dans ma tête. En fait, je sens une présence en moi. J'ai l'impression que quelqu'un suit mes faits et gestes. Cela me rappelle quand j'étais à l'école primaire pendant un exercice écrit et que je sentais derrière moi la respiration de mon instituteur surveillant mon travail. C'est oppressant. Il m'arrive même de me retourner quand je l'entends.

— Par « un certain temps » vous voulez dire quelques jours, quelques semaines ?

— Quelques années, mais je ne m'en rendais pas compte. C'est en parlant de mon trouble avec le docteur Balbaud que je me suis rappelé l'avoir déjà ressenti quand j'avais une vingtaine d'années. Mais c'était différent.

— Comment ça différent ?

— Ce n'étaient pas des mots mais plutôt des gazouillis, des babillages, des pleurs de nourrisson.

— Vous souvenez-vous de ce que vous faisiez à ce moment-là ? Si un événement important est arrivé à cette période, une maladie, un décès ?

— À cette époque, j'étais étudiant. Je préparais mes examens et comme je suis d'un tempérament anxieux, il m'arrivait souvent d'avoir des douleurs d'estomac ou aux intestins. D'ailleurs, mon médecin m'a fait faire des

examens pour me rassurer, une gastro-duodéoscopie et une coloscopie. Tout était normal, pas de lésion.

— Et c'est à ce moment-là que vous avez entendu cette voix ?

— Oui, mais en plus de ces sanglots l'impression de ne plus être seul, que mes gestes, mes réactions, mes lectures, que tout ce que je faisais était analysé. Cela m'a gêné un temps puis, par habitude, je n'y ai plus fait attention jusqu'à ces dernières semaines.

— Un événement nouveau est apparu ?

— Maintenant je l'entends clairement me parler. Ce n'est pas très fréquent mais il lui arrive de me donner son avis. Enfin, cette voix me donne son avis. Quand je...

— Cette voix est masculine ? le coupe le docteur Pérot.

— Oui ! J'ai une double personnalité, c'est ça ?

— Nous n'en sommes pas au diagnostic Monsieur Seldert et si vous le voulez bien, c'est moi qui vais l'établir.

— Excusez-moi !

— Donc, « il » vous donne son avis ?

— Je suis contremaître biomédical et lorsque j'ai un appareil en panne, il lui arrive de me conseiller : « *Tu devrais vérifier ceci, commencer par cela !* » Quelquefois il donne son avis sur mes choix de lecture, de film, de nourriture.

— Lui arrive-t-il d'être en colère si vous ne faites pas ce qu'il souhaite ?

— Je n'ai jamais ressenti la moindre colère en lui, je le sens un peu contrarié mais plutôt fataliste.

Le docteur Pérot fronce les sourcils et regarde Jean droit dans les yeux.

— Vous parle-t-il en ce moment ?

— Non ! Mais j'ai la sensation qu'il nous observe, qu'il prend mentalement des notes.

— Il ne commente donc pas systématiquement vos actions, vos décisions ?

— Il est vrai que la plupart du temps, je ne ressens aucune réaction de sa part.

— Vous arrive-t-il de faire par moments des choses absurdes, d'avoir des gestes incontrôlés, de ne plus être vous-même ?

— Je n'en ai pas l'impression.

— Avez-vous des pertes de mémoire ?

— Effectivement, il m'arrive d'oublier certains événements plus ou moins récents, généralement insignifiants. C'est l'Alzheimer ?

— Monsieur Seldert, vous êtes un peu jeune pour ça. Pour vous rassurer sachez que les gens atteints de cette affection ne sont généralement pas conscients d'avoir ces troubles, ce sont leurs proches qui s'en rendent compte. Votre entourage vous a-t-il reproché un changement de caractère, de comportement ?

— Pas que je sache !

— Vous arrive-t-il de vous sentir contraint de suivre les désirs ou les conseils de cette voix ?

— Contraint ? Jamais ! Quand il me parle, c'est surtout pour dire des banalités, c'est comme si je me parlais à moi-même mais avec le sentiment d'être deux.

— Cette voix est-elle ressemblante à la vôtre ? Avez-vous l'impression d'entendre votre jumeau vous parler ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— Et la nuit, vous arrive-t-il de rêver de lui ? Avez-vous vu son visage ?

— J'ai déjà eu l'impression d'avoir dialogué avec lui pendant mon sommeil mais je ne me souviens pas de nos discussions.

— Bien ! Monsieur Seldert nous allons en rester là pour aujourd'hui. Je vous revois dans un mois et d'ici notre prochain rendez-vous, vous allez noter tout ce qu'il vous dira sur un carnet en précisant la situation du moment. Vous devez aussi vous imposer cinq minutes par jour de conversation. C'est vous qui allez imposer un dialogue à haute voix et d'ailleurs, vous allez lui donner un prénom.

- Un prénom ?
- Oui, en lui donnant un prénom vous allez dissocier votre propre pensée de la sienne.
- Et si le prénom ne lui plaît pas ?
- Ce sera l'occasion d'entamer votre première discussion contradictoire.
- Bien Docteur, je vais faire ce que vous me conseillez.

Jean hésite à se lever et regarde le docteur Pérot droit dans les yeux.

- Et mon problème, c'est quoi ? Vous avez déjà rencontré des cas comme moi ? Ça peut se soigner ? Je suis fou ?
- Monsieur Seldert, vous m'avez l'air sain d'esprit. Vous êtes calme, vous semblez plus préoccupé que traumatisé par ce qui vous arrive. Vous avez plus besoin de réponses que de soins. Ça va prendre un peu de temps mais nous aurons ces réponses. En attendant, faites comme votre « voix ». Analysez-la, interrogez-la, comprenez-la et ensuite, on fait le point ensemble lors d'une séance d'hypnose.
- Bien Docteur, merci.

*

Mercredi 7 septembre, 8 heures du matin.

L'homme est allongé dans son lit, poussé par un brancardier qui l'emmène au bloc opératoire. Un dernier couloir avec sur la droite des fenêtres aux verres dépolis et à gauche de larges portes numérotées par paires :

SALLE 3 - ANESTHÉSIE, SALLES 3 - RÉVEIL

SALLE 4 - ANESTHÉSIE... Le brancardier s'arrête, ouvre la porte et pousse le lit vers le mur de gauche d'une petite salle rectangulaire, très propre. Les murs bleu ciel semblent avoir été peints récemment. Le plafond, d'un blanc brillant dans lequel est encastré un luminaire à tubes fluorescents, accentue la

luminosité ambiante de la pièce. Face à l'entrée, une porte à double battant s'ouvre et une infirmière entre.

— Bonjour Monsieur. Je suis infirmière de bloc, j'aimerais vérifier votre identité. Quel est votre nom ?

— Étienne Manotte.

— Votre date de naissance ?

— 14 novembre 1953.

— Merci.

L'infirmière vérifie le bracelet d'identification du patient et acquiesce d'un signe de tête.

— Très bien Monsieur Manotte, on va vous installer dans quelques minutes, dit-elle en retournant dans la pièce voisine.

Étienne fixe la porte, longuement. Qu'y a-t-il derrière ? Que s'y passe-t-il ? Est-ce que ça va être long ? Et l'anesthésie ?

Le médecin lui a expliqué lors de la visite pré-anesthésique qu'il devait avoir des pensées positives, que la qualité du réveil dépendra avant toute chose de son état d'esprit avant l'endormissement.

Étienne repense à la plage « les Sablettes », les petits enfants en vacances en juillet chez lui à La Seyne Sur Mer.

— Papy, tu viens te baigner ?

— Regarde le crabe que je viens d'attraper.

— Il a marché sur mon château ! Il l'a fait exprès.

— Dis, tu as pris quoi pour goûter ?

Après une inspiration profonde, l'homme se sent mieux, il sourit.

Brusquement la porte s'ouvre le sortant de sa torpeur. Un homme assez grand, en tenue bleue entre, un dossier à la main.

— Bonjour, Monsieur Manotte, je suis le docteur André Nepveu, votre anesthésiste. Nous nous sommes rencontrés hier, dit-il en baissant son masque.

- Bonjour, Docteur.
- Avez-vous passé une bonne nuit ?
- Ça a été.
- Vous êtes bien à jeun ?
- Oui.
- On vous a donné un cachet ce matin ?
- Il y a une heure.
- Parfait ! Je vous fais installer tout de suite.

Le médecin ouvre entièrement les battants de la porte. Un brancardier entre avec un chariot de transfert, le positionne contre le lit et actionne le freinage des roues. L'infirmière de bloc l'assiste et se met au pied du brancard.

— Vous allez passer sur le brancard, prenez votre temps.

Le patient s'exécute prudemment aidé du brancardier et de l'infirmière.

— C'est parfait, allongez-vous.

Après avoir été couvert d'un drap, Étienne Manotte est emmené dans la salle voisine et dirigé vers la table d'opération. De nouveau allongé, il ressent la douce chaleur émanant du matelas chauffant. Il scrute la pièce. Deux coupoles allumées, une petite et une plus imposante, à l'extrémité de solides bras articulés éclairent chacune une partie de la table d'opération. À sa gauche il aperçoit un appareil assez volumineux, muni de tuyaux spiralés avec en façade des tubes en verre gradués, plusieurs boutons de réglage ainsi qu'un écran avec de multiples inscriptions incompréhensibles. Ce doit être le respirateur. Le médecin anesthésiste lui a expliqué que lors de l'anesthésie, on perdait l'usage de la respiration spontanée ce qui imposait l'utilisation d'une ventilation assistée. Posé sur le dessus du respirateur, un moniteur affiche des tracés de couleurs différentes. Des câbles connectés sur sa face avant, en attente d'utilisation, reposent sur un plateau solidaire du respirateur. À droite de cet ensemble, un chariot roulant sur lequel sont posés un écran d'ordinateur et son clavier. Fixées sur les côtés du chariot deux colonnes métalliques, l'une

supportant un petit appareil avec écran sur lequel est inscrit « BIS » et l'autre, deux appareils à piston avec en façade une seringue dessinée. Sur un pied à sérum roulant, un autre appareil à piston attend d'être utilisé.

Tous ces équipements, tout ce matériel pour une intervention des plus courante, lui a-t-on expliqué, l'ablation de la vésicule biliaire sous cœlioscopie.

« C'est impressionnant et rassurant à la fois, pensa-t-il, au moins, dans cet hôpital, ils sont bien équipés. »

Dans un angle de la salle, une femme en tenue de chirurgien range sur une table recouverte d'un drap vert les instruments récupérés dans une boîte métallique que lui présente l'infirmière de bloc. Une autre infirmière se présentant comme l'assistante du médecin anesthésiste règle la petite coupole éclairante sur le dessus de la main gauche d'Étienne et pose une voie veineuse périphérique puis, via un petit robinet plastique à dérivations, relie la tubulure d'une part à une poche à perfusion et d'autre part aux seringues insérées dans les deux appareils à piston du chariot d'ordinateur. Une porte coulissante s'ouvre et apparaît un homme qu'il reconnaît tout de suite, le docteur Laimane, son chirurgien gastro-entérologue.

— Bonjour, Monsieur Manotte. Alors, vous avez passé une bonne nuit ?

— Oui Docteur.

— Bien ! Je vais me préparer pendant qu'on vous endort. À tout à l'heure.

— À tout à l'heure, Docteur.

Le médecin anesthésiste revient vers Étienne et colle des électrodes sur sa poitrine, ses bras ainsi qu'à chacune de ses jambes. Après y avoir branché les câbles du scope posé sur le respirateur, un tracé apparaît ainsi qu'un nombre : 115.

— Essayez de rester calme Monsieur Manotte, tout se passe bien ! le rassure le médecin en se dirigeant vers l'ordinateur. Sur le chariot il récupère de l'intérieur d'un sachet plastique un bandeau sur lequel sont fixées des pastilles

métalliques, l'ensemble relié à un câble électrique. Après avoir positionné le bandeau sur le front du patient, et l'avoir branché sur le moniteur du chariot de l'ordinateur, un tracé y apparaît.

— Maintenant, je peux lire et contrôler vos pensées monsieur, plaisante l'anesthésiste.

— Surtout ne dites rien à ma femme !

— Promis !

Après avoir placé un masque d'anesthésie sur le visage du patient le docteur Nepveu s'approche de l'ordinateur, vérifie les configurations des pousse-seringues automatiques et les consignes d'alarmes. Sur le moniteur relié au patient par le bandeau frontal on aperçoit le tracé de l'électroencéphalogramme.

— Respirez calmement dans le masque, c'est de l'oxygène. Bien maintenant je vais vous endormir. Inspirez fort. À tout à l'heure !

Dans l'impossibilité de répondre, Manotte plisse légèrement les yeux.

Un clic de souris et l'ordinateur débute la procédure d'induction du patient. L'un des pousse-seringues s'enclenche. Étienne ferme les yeux, doucement, puis s'endort paisiblement.

Le nombre affiché sur l'écran de l'appareil « BIS » passe rapidement de 95 à 46. L'anesthésiste démarre le troisième pousse-seringues, puis après quelques instants, introduit une sonde dans la trachée à l'aide d'un laryngoscope et y branche le tuyau du respirateur.

— Tout est O.K. Le patient est à toi ! dit-il à l'adresse du docteur Laimane qui vient d'entrer en salle.

L'équipe chirurgicale commence sa procédure d'installation.

L'infirmière de bloc présente la casaque stérile au chirurgien puis les gants.

L'infirmière instrumentiste termine de ranger les différents instruments (pinces, cupules, champs, tuyaux etc.) sur la table. Après préparation de l'abdomen du patient (nettoyage, badigeonnage d'antiseptique alcoolique de la

zone opératoire, pose de champs de protection) le chirurgien se saisit d'un trocart tendu par l'instrumentiste. Au moment où l'opérateur entreprend de percer la paroi abdominale, l'anesthésiste éructe :

— Merde. Arrête tout !

Le docteur Laimane se fige puis se redressant interroge du regard son collègue.

— J'ai une fréquence cardiaque à 30 et le BIS est à 12 ! répond l'anesthésiste en coupant l'alarme sonore stridente du moniteur multiparamétrique.

Préparant une seringue d'atropine, il constate que les pousse-seringues qui perfusent les médicaments nécessaires au maintien au bon déroulement de l'anesthésie, le Diprivan pour l'hypnotique et le Sufentanil contre la douleur, fonctionnent en continu à débit maximum.

« L'ordinateur qui commande les perfuseurs n'est pas programmé pour délivrer de tels débits. De plus les appareils auraient dû se mettre en sécurité ! » analyse le docteur Nepveu en injectant l'atropine. Après l'arrêt des pousse-seringues et l'injection d'un médicament antagoniste de la morphine, il vérifie les constantes du patient. L'ECG est passé à 180 et le tracé est de type fibrillation ventriculaire. Constatant l'absence de pouls carotidien, il en informe le chirurgien qui effectue immédiatement un massage cardiaque externe. Requéran un défibrillateur, l'anesthésiste ventile le patient manuellement à l'oxygène pur. L'infirmière de bloc sort de la salle en appuyant au passage sur un bouton d'alarme mural. Une sonnerie stridente retentit dans tout le bloc opératoire et un panneau d'affichage dans le central de communication intersalles indique le chiffre 4. L'infirmière se saisit d'un chariot avec défibrillateur, le débranche de la prise murale et le fait rouler jusque dans la salle. L'infirmière anesthésiste le met en fonctionnement, règle l'énergie à 150 joules. Le médecin prend les palettes tandis que l'infirmière ouvre le tiroir du chariot. Elle en sort un tube de pâte conductrice et tartine généreusement les parties métalliques des palettes du défibrillateur.

— Attention ! Éloignez-vous ! ordonne le médecin en plaquant les palettes l'une sur le sternum et l'autre sur la partie inférieure gauche de la poitrine. Après un bruit sec venant de l'appareil, le patient se cabre. L'anesthésiste regarde le moniteur.

— Rythme cardiaque à 70, le tracé est normal. O.K. ! Je le réveille.

Puis s'adressant à l'infirmière de bloc.

— Faite venir Seldert du Biomédical !

*

« Mercredi 7 septembre, 9 heures »

L'infirmière anesthésiste introduit son laryngoscope et met en place la sonde d'intubation endotrachéale qui reliera la patiente au respirateur. Cette sonde, entourée de papier aluminium sur la partie en contact avec le larynx, est exclusivement utilisée pour la chirurgie laryngée endoscopique au laser. Le tuyau du respirateur branché à la sonde, l'infirmière vérifie les réglages du ventilateur prédéfinis par le médecin lors de la visite pré-anesthésique. Tout est O.K.

— C'est prêt monsieur !

L'homme auquel s'adresse l'infirmière est le professeur Charles Chefret. Chef du service « ORL ET CHIRURGIE SERVICO-FACIALE », la cinquantaine bien portée, il est un spécialiste de grande renommée. Créateur de techniques innovantes pour la chirurgie des sinus en endonasal, il est aussi le père de la chirurgie laser des cordes vocales en France. C'est un homme très apprécié des personnels de l'hôpital pour avoir, en plus de ces compétences, de grandes qualités humaines.

Accompagné de deux de ses élèves, il s'assied sur un tabouret de bloc situé à la tête de la table d'opération tout en leur présentant la patiente ainsi que la raison de cette intervention.

— Notre patiente est une institutrice de cours élémentaire qui présente une extinction de voix. Elle a les symptômes types de la cordite vasculaire occasionnée par un surmenage vocal, ce qu'a confirmé l'état inflammatoire de ses cordes vocales à l'examen clinique. Pour le traitement chirurgical nous allons utiliser le laser CO2 à la puissance faible de 5 watts avec une durée d'impact d'un dixième de seconde. Ceci aura pour effet de créer une mini-coagulation des vaisseaux sanguins dilatés responsables de la cordite.

— Sans laser comment opérerait-on ? demande un élève.

— Le laser est un outil, on peut très bien traiter une cordite vasculaire avec l'instrumentation traditionnelle, répond le docteur Chefret. Cela demande toutefois plus de dextérité. Les pinces et pointes utilisées pour coaguler les vaisseaux ont une longueur de trente centimètres, ajoutez à cela une bonne vingtaine de centimètres pour les optiques du microscope opératoire plus quinze entre le microscope et le laryngoscope pour le passage des instruments, vous comprendrez aisément que pour réussir à ne pas trembler au niveau de la corde vocale, avec de surcroît un grossissement six de la vision, il faut avoir au moins dix ans de yoga derrière soi. Ceci dit, je connais bon nombre de nos confrères qui font ça très bien.

Tout en donnant ses explications, le professeur met en place un protège-dents sur la mâchoire supérieure de la patiente, introduit la spatule du laryngoscope et positionne la tête en extension pour obtenir une bonne vision de la glotte. L'un des élèves assistants fixe le manche du laryngoscope à l'extrémité d'un bras articulé solidaire de la table d'opération et bloc l'ensemble à l'aide d'une poignée de serrage afin d'assurer une stabilité du système.

— Bien, approchez le microscope s'il vous plaît ! demande le professeur.

L'infirmière de bloc s'exécute.

— Merci.

Le docteur Chefret positionne la tête du microscope et règle la focale sur la corde vocale droite où se situe la lésion principale. Un des élèves approche le générateur laser de la table et met en marche l'appareil. Le ronronnement de la pompe de régulation du gaz carbonique utilisé pour créer l'effet laser se fait entendre. L'assistant se saisit du bras articulé fixé sur le dessus de l'appareil et branche son extrémité sur le système de commande de rayon laser solidaire de la tête du microscope opératoire. Un point lumineux rouge apparaît au milieu de l'image microscopique.

— 5 watts, 1 dixième ! demande l'opérateur.

— 5 watts, 1 dixième ! répond l'aide après vérification des valeurs sur le pupitre de commande du laser.

Le professeur Chefret à l'aide du micromanipulateur du système de commande laser, centre le point rouge sur la lésion puis appuie sur la pédale de commande. Un premier impact crée un léger blanchiment de l'artériole dilatée. Le réglage est parfait. Confiant, le professeur appuie une seconde fois tout en déplaçant le laser, puis une troisième fois. Soudain, le laser se met à tirer en continu avec une puissance en constante augmentation. Par réflexe, l'opérateur appuie à nouveau sur la pédale, une fois, deux fois, rien n'y fait.

— Arrêtez le laser ! crie-t-il en déplacement le spot laser rapidement pour éviter de creuser la corde vocale.

La fumée provoquée par la vaporisation des tissus limite la vision de la glotte.

— Débranchez le bras articulé ! Grouillez-vous ! hurle-t-il en déplaçant le microscope.

Regardant à nouveau dans le laryngoscope pour évaluer les dégâts il aperçoit la sonde d'anesthésie en feu.

— Coupez l'oxygène ! Vite ! Je vire la sonde !

Joignant le geste à la parole, il extube la patiente d'un mouvement brusque, se saisit d'une sonde d'aspiration afin d'évacuer la fumée puis se tourne vers l'anesthésiste.

— Passe-moi une autre sonde, je vais l'intuber de nouveau, je suis bien positionné.

Il met en place la nouvelle sonde et inspecte le larynx. Entre-temps, l'anesthésiste rebranche le tuyau du respirateur et vérifie toutes les constantes de la patiente. L'infirmière de bloc qui a récupéré la sonde en feu dans une cupule en inox l'inonde de sérum physiologique. Une odeur de caoutchouc brûlé envahie la pièce.

— Faites venir Seldert du biomédical, demande sèchement le professeur tout en examinant le larynx.

L'infirmière de bloc se dirige vers le mur face à la table d'opération et appuie sur le bouton de commande de l'interphone reliant la salle au central du bloc opératoire. Après deux secondes une voix se fait entendre.

— Oui !

— Appelez Monsieur Seldert du Biomed, c'est très urgent !

Un léger bruit sec indique que l'interphoniste a coupé la communication.

*

CHAPITRE II

À la droite de l'établi, le respirateur fait entendre le bruit régulier de l'échappement d'air de la fin de chaque cycle de ventilation. À l'extrémité des tuyaux annelés un simulateur de poumon est relié à un testeur de ventilateur. Toutes les valeurs critiques du respirateur sont contrôlées : la fréquence respiratoire ; les pressions, les débits, les mélanges gazeux, les alarmes de sécurité etc. Toutes ces mesures sont enregistrées via un PC et archivées dans une GMAO, progiciel de Gestion de la Maintenance Assistée par Ordinateur, qui est l'historique de la vie des équipements biomédicaux de l'hôpital, de l'achat jusqu'à la réforme de ceux-ci. Jean achève le rapport d'intervention de la maintenance du respirateur puis imprime la fiche qui sera remise avec l'appareil au service utilisateur.

— Monsieur Seldert ?

La voix est sortie du haut-parleur fixé sur le mur à droite du poste de travail de Jean. Cette liaison par interphone relie le Biomédical au central du bloc opératoire.

— Oui !

— On vous demande en salle cr...

— Quoi ?

Comme d'habitude, la qualité du son de l'interphone empêche de comprendre l'intégralité de la demande de l'interlocuteur. Et en plus, il a déjà raccroché. On se croirait dans un hall de gare dans les années soixante-dix lors de l'annonce des départs de train.

— Les voyageurs pour cr... En voiture !

Avec ça, vous étiez servi.

Jean se lève de son siège en soupirant, se dirige vers le bouton d'appel, actionne celui-ci et attend. Après quelques secondes, la voix se fait de nouveau entendre.

— Je vous écoute !

— Je n'ai pas saisi le numéro de la salle ni la raison de l'appel.

— Salle 4, on ne m'a pas dit pourquoi.

— Comme d'hab. O.K., j'arrive.

Jean prend sa mallette à outils et sort de l'atelier.

Arrivé dans le vestiaire du bloc, il retire sa tenue blanche de technicien et enfle un pyjama bleu à usage unique. Son « léger » embonpoint l'oblige systématiquement à retrousser les manches de son pantalon. Après avoir enfilé des surchaussures, mis un calot et un masque, il prend sa sacoche de maintenance et vaporise un nettoyant désinfectant de surface sur chacun des outils. Le lavage des mains effectué, il se dirige vers la porte au fond à gauche du vestiaire, actionne l'ouverture pneumatique et entre dans le central du bloc opératoire. Cette zone, d'une trentaine de mètres de long sur sept à huit mètres de large, équipée en son milieu et sur toute sa longueur d'une paillasse en inox avec étagères, permet d'accéder à toutes les salles d'opération. Sur les étagères sont rangées les boîtes métalliques d'instrumentations stériles en attente d'utilisation. De chaque côté du couloir, des alcôves permettent d'accéder chacune à deux salles d'opération, à gauche les salles 5 et 6, plus loin les salles 4 et 3. Jean entre dans l'alcôve du fond, agit sur l'interrupteur à pied mural de la porte numéroté 4 puis entre dans la salle. Il n'y a plus de patient sur le billard. Le chirurgien et l'anesthésiste sont plantés devant un chariot informatique. Jean reconnaît le système de contrôle automatique des pousse-seringues d'injection des différentes drogues anesthésiques. Apercevant Jean, l'anesthésiste lui fait signe de venir. Les deux hommes se connaissent bien, André Nepveu ayant fait son internat dans cet hôpital alors que Jean débutait comme technicien au service Biomédical.

- Bonjour André, Monsieur Laimane ! Qu'est-ce qui se passe ?
- On a un énorme problème avec le robot d'anesthésie, répond le docteur Nepveu.
- Explique !
- Tout à commencer correctement, l'induction s'est bien déroulée avec les bonnes doses programmées puis au moment du passage en mode d'anesthésie contrôlée par le moniteur BIS, les valeurs de débits des pousse-seringues se sont mises au maximum.
- Au max. ? Et les sécurités des pousSES n'ont pas arrêté les perfusions ?
- Non ! Pas d'alarmes sonores non plus.
- Ce n'est pas normal ! Le PC contrôle les débits mais les alarmes sont indépendantes sur chacun des perfuseurs. Ça veut dire que les trois appareils auraient présenté une défaillance simultanément ? Il faut que je voie ça avec l'ingénieur système de la société conceptrice du robot. Et dans les autres salles, pas de soucis ?
- J'ai déjà demandé aux autres anesthésistes de vérifier leurs équipements, ils fonctionnent tous.
- Monsieur Seldert !

La voix de l'interphone mural fit sursauter Jean.

- Oui !
- Quand vous aurez terminé vous pourrez aller en salle 5 ?
- O.K. !
- Bon, je vais voir mon patient en salle de réveil ! lâche le docteur Nepveu. Je te fais parvenir le robot au laboratoire Biomédical.
- Merci.

Jean retourne dans le central du bloc et se dirige vers l'alcôve des salles 5 et 6. Dans le central le professeur Chefret, le dossier patient sur la paillasse, rédige le compte rendu opératoire. Jean se dirige vers lui.

- Bonjour, Monsieur Chefret ! Vous avez un problème technique ?

— Ah, Jean ! Il faut que tu vérifies rapidement le laser, il fait n'importe quoi.

— C'est-à-dire ?

— Il était réglé pour une cordite classique à 5 watts 1 dixième et après la troisième impulsion il s'est mis à tirer en continu au maximum de puissance à 25 watts. J'ai balayé le spot laser en attendant l'arrêt du générateur pour éviter de creuser la corde mais il y a eu un impact sur le ballonnet de la sonde d'anesthésie qui s'est aussitôt enflammée avec les dégâts que tu peux imaginer !

— Je vérifie le laser tout de suite, mais ça va me prendre un moment. Vous avez d'autres lasers au programme ?

— Cinq ou six !

— Bon, je vous fais descendre le laser de consultation.

— Merci Jean. Tu le vérifies quand il arrive et tu me tiens au courant.

— Bien sûr !

Jean entre en salle 5. La patiente réveillée mais un peu dans les nuages est installée sur le brancard de transfert. L'infirmière anesthésiste se tourne vers Jean.

— On va pouvoir faire les autres patients ? interroge-t-elle.

— Je fais venir le laser de consultation ORL. Il ne devrait pas y avoir de soucis.

L'anesthésiste rassurée accompagne la patiente assistée d'un brancardier vers la salle de surveillance post-interventionnelle.

Jean retourne au vestiaire, se change et se dirige vers le bureau de la surveillante chef du bloc opératoire. Apercevant Jean au travers de sa porte vitrée, Mademoiselle Hautcœur lui fait signe d'entrer. D'un caractère fort, cette petite femme proche de la soixantaine, fait partie de ces gens pour qui leur métier est un apostolat. Jeune infirmière, elle s'est dévouée corps et âme à sa carrière, privilégiant le bien-être du malade (on ne parlait pas de patient à son époque, encore moins de client) à son propre confort. Exigeante avec elle-

même, elle est intraitable sur le comportement des personnels dans son bloc opératoire. Que l'on soit médecin ou agent de propreté hospitalière, vous ne respectez pas le règlement, vous arrivez en retard, votre tenue n'est pas correcte ou toute autre raison elle se plante devant vous, vous regarde droit dans les yeux et là, c'est votre quart d'heure de remise en forme. Et un conseil, ne la regardez pas avec un sourire benoît parce qu'alors, vous repartez avec un acouphène sévère.

— Bonjour, Mademoiselle.

— Monsieur Seldert ! Que se passe-t-il en salle 5 ? Votre laser ne fonctionne pas. C'est inadmissible ! J'exige que tous les appareils soient vérifiés avant chaque ouverture de salle. Je vais en parler à la direction. Et comment terminer le programme ? Vous avez vu le professeur Chefret ? Ah ! Il doit être ravi ?

— J'ai vu Monsieur Chefret, réplique sèchement Jean lui coupant la parole. Nous nous sommes arrangés. Je lui fais parvenir le laser des consultations ORL.

— Vous le faites décontaminer avant d'entrer en salle.

— Comme d'habitude !

— Bon, je suppose que vous voulez qu'on vous fasse parvenir le laser en panne à l'atelier ?

— Oui ! Et n'oubliez pas de le faire décontaminer avant de me l'amener.

Bien que le visage de la surveillante commence à changer de teinte, Jean enchaîne.

— Il me faut aussi le robot d'anesthésie de la salle 4. Il a des problèmes de programmation.

— C'est à cause du robot que le malade a fait un arrêt cardiaque ?

— Je ne suis pas médecin, pour vous renseigner voyez avec l'anesthésiste, répond-il crûment.

Jean sort du bureau sans en attendre l'invitation de Mademoiselle Hautcœur, ce qui a pour effet d'irriter la surveillante encore un peu plus et de faire passer son visage du rouge au bleu.

— *Tu as bien fait, j'aurais agi pareil.*

Jean sursaute. C'est sa voix intérieure qui vient de se faire entendre. Décidé de prendre l'initiative du dialogue comme lui a conseillé son psychiatre, il feint de n'avoir rien entendu. Il verra ça, ce soir au calme. Prenant son téléphone il compose le numéro de la consultation ORL.

— Consultation ORL, bonjour !

— Bonjour, c'est Jean Seldert. Pouvez-vous faire descendre le laser de consultation au bloc. Celui de la salle 5 est en panne.

— Je m'en occupe !

— Vous l'apportez à l'office du bloc pour décontamination !

— Bien Monsieur Seldert. Pendant que je vous ai au téléphone, le miroir de Clar du box 7 ne fonctionne plus !

Composé d'un miroir concave percé de deux trous elliptiques pour les yeux de l'opérateur et d'une source de lumière en son centre, cette lampe frontale est le dispositif médical de consultation par excellence de l'ORL.

— Vous avez changé la lampe ?

— Oui ! On a essayé un autre miroir et il ne fonctionne pas non plus.

— Ce doit être le transformateur mural. Je vais demander à un collègue de passer.

— Merci !

— *Quel sens de la déduction !*

Jean préfère à nouveau ne pas réagir à sa « voix » qui pour la première fois a usé d'un ton sarcastique.

De retour au laboratoire Biomédical, Jean dépose sa sacoche sur l'établi puis s'installe devant son ordinateur. Deux techniciens sont présents, Michel Samose et Claude Chevret.

Michel est accroupi devant un appareil de dialyse rénale, le capot avant ouvert. C'est un homme de taille moyenne aux yeux étincelants bleu azur. Visage rond derrière de fines lunettes, mèche hirsute à la Tintin, il ne peut rester inactif. Jeune titulaire d'un diplôme supérieur en électronique, il a accompagné Jean dans toutes ses interventions durant une longue période afin de se familiariser avec les nombreuses techniques médicales. Il a appris les règles de vie à l'hôpital, ses procédures spécifiques d'hygiène et de sécurité. Par la suite, après un grand nombre de formations chez les fabricants d'appareils médicaux, il est devenu un technicien chevronné. Michel est responsable de la maintenance des appareils de suppléance fonctionnelle comme les dialyseurs, des appareils de réanimation comme les ventilateurs et des équipements de diagnostic et de surveillance cardiovasculaire. Passionné par le numérique, il assure la relation directe, toujours un peu difficile, entre le service Biomédical et le service Informatique.

Claude est installé à son établi, occupé à remonter un ophtalmoscope, petit instrument éclairant utilisé pour examiner la structure interne de l'œil. Il est le plus ancien de l'équipe. Pas très grand, un bon mètre soixante-cinq répète-t-il régulièrement du haut de ses talonnettes, il est brun aux yeux noirs. Bien que faisant son job correctement, ne refusant jamais le travail qui lui est confié, c'est l'archétype du râleur de service. Tout est bon à critiquer : la hiérarchie, les infirmières, les médecins, le gouvernement etc. Vous en avez certainement un comme lui dans votre équipe, dans votre entourage, c'est inévitable. Il est tellement bavard que par moments on se demande s'il ne respire pas par le derrière. Et en plus, il a une voix qui porte. Il faut dire qu'anatomiquement, Claude est doté d'une caisse de résonance idéale pour une bonne amplification du son avec une cavité bucco-pharyngée assez développée de type chevalin au sourire assorti avec en plus un grand nez busqué aux narines dilatées. Il est responsable de la maintenance du matériel dit de soin et d'examen, des équipements de consultation, de kinésithérapie,

des lits électriques d'hospitalisation ainsi que divers petits appareils électroniques de chirurgie comme les microcoagulateurs.

Jean s'approche de Claude et lui transmet le problème de transformateur du miroir de Clar du box 7 en consultation ORL.

— Encore ! Dans ce service ils ne font jamais attention à leurs matériels, ils ont dû mettre une lampe trop puissante. Ça a pété le transfo.

— Prends des fusibles, avec un peu de chance ça suffira.

Claude ne répond pas, se dirige vers le tiroir à fusibles, choisit plusieurs valeurs, les met dans sa trousse à outils et quitte l'atelier en marmonnant.

Jean sourit en se dirigeant vers Michel.

— Il ne changera jamais !

— C'est trop tard ! répond Michel.

— Tu as raison. Au fait, il y a eu un problème inquiétant en salle 4. Le robot d'anesthésie a fait n'importe quoi.

— C'est-à-dire ?

— Après l'induction qui s'est déroulée correctement avec les bonnes doses, les pousse-seringues se sont mis à vitesse max. en continu.

— Les sécurités ont tout arrêté ?

— Non ! Ça a continué de fonctionner et pour couronner le tout, le malade a fait un arrêt cardiaque.

— Et ils l'ont récupéré ?

— Heureusement !

— Et qui était l'anesthésiste ?

— André Nepveu ! Avec lui on est sûr qu'il n'a pas eu de fausse manip.

— Une erreur de manipulation est de toute manière impossible, c'est le PC qui contrôle tout.

— J'ai demandé qu'on me le fasse parvenir. On va vérifier tout ça.

— André a fait une déclaration de matériovigilance ?

— Je n'ai pas pensé à lui demander. C'est vrai qu'il faut le faire, c'est trop grave. Je vais lui rappeler. Bon, on consigne le robot et on attend la décision du comité de matériovigilance de l'hôpital.

— Ce n'est quand même pas normal, comment ça a pu se produire !
s'interroge Michel qui est déjà mentalement dans le programme du logiciel du robot.

— Puisqu'on est dans l'anormal, en salle 5 le laser a changé ses valeurs tout seul ! Il était réglé à 5 watts 1 dixième de seconde et est passé à 20 watts en tir continu.

— *25 watts, fait remarquer sa voix intérieure.*

« Encore lui ! fulmine mentalement Jean. Il suit tous mes faits et gestes ! »

— Et même 25 watts corrige Jean. Que le miroir mobile de commande de tir se bloque et laisse passer le laser CO2 en continu, je veux bien mais que la puissance augmente sans raison, la sécurité qui mesure la différence entre la valeur demandée et la valeur réelle aurait dû l'empêcher.

— Monsieur Seldert ? On vous demande en salle 5.

Jean se retourne machinalement vers l'interphone mural pour répondre.

— J'arrive ! Puis s'adressant à Michel, c'est sûrement pour vérifier le laser de consultation, ils balisent un peu.

Michel ne répond pas, il est déjà retourné à son dialyseur.

« C'est tout Michel, il ne peut pas s'arrêter. » se dit Jean en esquissant un léger sourire.

— À plus tard ! dit-il en sortant de l'atelier.

Arrivé au bloc opératoire, il croise le docteur Nepveu poussant le chariot du robot d'anesthésie.

— J'allais te l'apporter pour qu'on le vérifie ensemble !

— Je vais en salle 5. Je n'en ai pas pour longtemps. Michel est présent, explique-lui le problème.

— O.K. !

- À propos ! Tu as fait une déclaration de matériovigilance ?
- J'ai un formulaire, je vais le remplir chez toi.
- Bien ! Je vous rejoins dans cinq minutes.

*

De retour au laboratoire biomédical, Jean y retrouve Michel et André en pleine discussion.

- Alors ! Vous avez trouvé quelque chose ? demande Jean en arrivant.
- Je ne comprends pas ce qui s'est passé, répond Michel. Le système a été reprogrammé. Quelles que soient les valeurs de débit saisies et le niveau de sédation du patient, le logiciel envoie aux pousse-seringues une vitesse d'injection de 1000 ml/h, et les alarmes sont annihilées.
- Mais alors, c'est de la malveillance ?
- Il est clair que pour reprogrammer le robot, il faut connaître le code d'accès du logiciel. C'est forcément une volonté délibérée de nuire. Mais à qui et pourquoi ?
- Je vais en parler au patron ! réagit André en quittant le Biomédical.
- Je ne donne pas un quart d'heure avant l'arrivée de son chef de service dans nos locaux, s'inquiète Michel.
- C'est quand même le professeur Chourve et des médecins de son service qui ont mis au point le robot d'anesthésie. Il est normal qu'il soit en pétard. Je vais d'ailleurs mettre au courant Dominique de l'affaire.

Joignant le geste à la parole, Jean prend son téléphone et appelle Dominique Hourdé. Dominique est l'ingénieur responsable du service. C'est un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq pour cent vingt kilos. Sa chevelure en désordre poivre et sel et un début de calvitie lui donnent des airs de savant fou. Malgré cette silhouette impressionnante, c'est un homme doux comme un agneau sauf quand il vous serre la main. Il faut dire qu'après qu'il

vous a lâché votre main ou plutôt après qu'un de ses battoirs vous a lâché votre main, vous êtes toujours étonné d'en avoir gardé l'usage fonctionnel. Une voix grave d'homme chuchotant se fait entendre dans le portable.

— Hourdé !

— Bonjour Dominique ! C'est Jean. Je voudrais te parler d'un problème rencontré au bloc.

— Attends ! Je te rappelle dans une demi-heure, je suis en réunion à la direction, répond Dominique de façon presque inaudible.

— OK, A plus ! chuchote à son tour machinalement Jean. Puis se tournant vers Michel.

— Bon ! On va manger ? Tout ça m'a donné faim.

— C'est déjà l'heure ? O.K. ! J'appelle Claude pour qu'il nous rejoigne.

*

Devant la porte fermée de l'atelier, le laser du bloc y est stationné, un mot scotché en façade : « A vérifier par le Biomed ».

— Évidemment, ils n'ont pas mis le bon de demande de réparation, peste Claude. C'est bien la peine qu'on écrive des procédures, avec eux c'est toujours pareil.

Michel et Jean se regardent en souriant.

— Je suis au courant, dit Jean en ouvrant la porte. Je m'en occupe.

Jean place l'appareil au centre de l'atelier, le branche et tourne l'interrupteur à clé ce qui le met en fonctionnement. Le laser est constitué d'un générateur mobile sur lequel est fixé un bras articulé permettant de transmettre le faisceau laser sans perte de qualité. Jean dirige l'extrémité du bras vers une feuille épaisse de plexiglas posée à même le sol. Le spot rouge du laser de visée apparaît. Après avoir distribué des lunettes de protection aux techniciens présents, Jean branche la pédale de commande de tir puis affiche

la puissance de 5 watts avec une durée d'impact de 1 dixième de seconde pour se mettre dans les mêmes conditions d'utilisation que lors de l'apparition du problème en chirurgie. Une impulsion sur la pédale enclenche un premier tir correct, la deuxième également. À la troisième, le tir devient continu et la puissance délivrée croît jusqu'à atteindre la valeur maximale. Toute action sur la pédale n'y change rien. Jean tourne la clé du pupitre de commande et l'appareil s'arrête.

— Mince alors ! C'est une panne répétitive. C'est bien la première fois que je vois ça sur un laser, s'exclame Jean.

— C'est ce qui est arrivé au bloc ? demande Michel.

— Oui ! Je comprends la surprise qu'a eue le professeur Chefret.

— Et l'affichage des valeurs s'est modifié ?

— Non ! Et c'est bien ce qui m'inquiète. Ça affichait toujours 5 watts et 1 dixième. Je vais voir dans la doc technique s'il y a une explication.

— Salut les gars !

Dominique Hourdé vient d'entrer dans l'atelier, tout sourire en tendant sa main. Jean lui envoie un simple « salut ! » feignant d'être occupé sur le clavier du pupitre du laser tandis que Michel, lui, n'y échappe pas. Sa main est saisie par celle de Dominique. Jules Renard a écrit que le sourire est le commencement de la grimace, et bien, Michel nous en a fait la démonstration. Après un « pardon ! » réflexe de Dominique, celui-ci s'approche de Jean dont le front commence à perler.

— Je vais t'expliquer le problème ! dit Jean en rallumant le laser pour échapper à la main tendue. Tu vas comprendre tout de suite.

La démonstration faite, Dominique interroge Jean.

— Tu as une explication ?

— Pas encore, il faut que j'étudie les schémas électroniques.

— Et c'est pour ça que tu m'as téléphoné ?

— Non, c'est pour le robot d'anesthésie, répond Jean en se dirigeant vers le chariot du PC, il a été reprogrammé de telle manière qu'il injecte des surdoses de drogues. Ça ne peut être que de la malveillance.

— Et il y a eu des conséquences ?

— Un patient a fait un arrêt cardiaque mais heureusement tout s'est bien terminé.

— Tu me fais un rapport tout de suite, je vais au Service Anesthésie en discuter avec le professeur Chourve.

— J'ai déjà renseigné la GMAO, je t'imprime le rapport.

L'ingénieur récupère la fiche puis sort de l'atelier d'un pas pressé.

Claude Chevret qui était resté silencieux jusque-là s'approche de Jean avec un sourire narquois.

— J'ai l'impression qu'on va bien s'amuser !

— Tu trouves ça amusant qu'un malade fasse un arrêt cardiaque et qu'un autre ait le larynx brûlé ? Moi pas ! Occupe-toi plutôt de ton transformateur de miroir de Clar.

Claude se retourne et va directement à son établi en bougonnant.

— Il faut que j'étudie les schémas du laser, pense tout haut Jean en se dirigeant vers l'armoire à documentations techniques.

Le classeur « LASER CO2 25 W Service manual » récupéré, Jean se rend à son bureau.

Le Département Biomédical occupe l'extrémité d'une aile de l'hôpital. Il est constitué d'un atelier de maintenance, du magasin de pièces de rechange, d'un atelier de réparation pour les équipements à tube radiogène et du bureau du contremaître. Le bureau de l'ingénieur, Dominique Hourdé est situé dans un autre étage, à proximité de la Direction Générale de l'établissement. Le bureau de Jean dont la porte d'entrée est face à celle de l'atelier maintenance, est une petite pièce de quatre mètres sur cinq. Il est sobrement équipé d'un bureau d'angle au coloris chêne sur lequel est installé un PC avec imprimante

et d'une armoire à la teinte assortie où sont classés les catalogues de pièces des différents fournisseurs. Jean s'installe à son bureau et ouvre le classeur technique du laser et commence à étudier son fonctionnement interne à l'aide des schémas électroniques. Il analyse une à une les différentes fonctions de chaque carte et en arrive à une première conclusion :

« La durée du tir et le réglage de la puissance sont commandés par deux cartes électroniques différentes, comment peuvent-elles s'être dérégées simultanément ? Leur seul point commun est la liaison avec la carte mère. Il faut que je vérifie ça, » puis, regardant sa montre, « on verra ça demain matin. »

*

L'appartement de Jean est situé dans un immeuble ancien en briques rouges à Gennevilliers, ville ouvrière de la banlieue nord-ouest de Paris. C'est un petit logement de trois-pièces meublé de façon sobre. Dans la salle l'aménagement est sommaire : une banquette en tissus d'un gris très clair avec deux gros coussins blanc cassé, une table basse blanche, deux poufs poires à la couleur assortie aux meubles, un téléviseur surmontant un meuble bas blanc laqué et un lampadaire à lampe à incandescence de faible puissance diffusant une lumière chaude. Jean, installé confortablement sur la banquette, regarde, sur le mur d'en face, une huile représentant un coucher de soleil. Modeste peintre à ses heures, il a réalisé quelques toiles dont celle-ci représentant à la tombée du jour « Les Deux Frères », rochers émergeant face au massif forestier du Cap-Sicié dans le Var. Baignant dans une musique de sagesse indienne, le regard centré sur le rocher de gauche, Jean est en pleine séance de relaxation. Se sentant calme et détendu, les yeux fermés, Jean décide d'appeler sa « voix ».

— Georges ?

—...

— Georges ?

— *Qui est Georges ?* entend-il répondre dans sa tête.

Bien qu'espérant une réponse, Jean est surpris. Il entre pour la première fois en discussion directe avec sa voix intérieure.

— Tu es Georges.

— *Moi ? Mais, Je ne m'appelle pas Georges !*

— Et comment t'appelles-tu ?

Après une hésitation de quelques secondes, la voix reprend.

— *Euh ! Je me prénomme Georges ? Je ne savais pas.*

— Georges, qui es-tu ?

— *Je...*

Georges hésite.

— *Je ne comprends pas ce que tu me demandes.*

— Tu me parles, tu m'espionnes, tu es dans ma tête. Comment fais-tu ?

— *Je ne sais pas. Je ne suis pas dans ta tête, c'est ma tête ! C'est la nôtre. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Tous tes souvenirs sont mes souvenirs, tout ce que tu as accompli dans ta vie j'ai l'impression de l'avoir moi-même accompli, et pourtant je ne maîtrise pas ton corps, je ne maîtrise pas tes réactions.*

La voix de Georges devient mélancolique.

— *Je ne suis qu'un observateur qui a accès à ta mémoire mais pas à tes pensées. Si tu ne parles pas à haute voix je ne te comprends pas. Je suis prisonnier d'un corps qui ne m'appartient pas.*

Jean se lève d'un bond.

— Mais que m'arrive-t-il ? Je deviens fou ! Il faut que je me ressaisisse, que j'arrête de m'imaginer avoir quelqu'un en moi. Il faut sérieusement que je me fasse soigner.

— *Mais ! Je suis là !*

— La ferme ! s'exaspère Jean en posant ses mains sur les tempes pour se boucher les oreilles.

*

Assis à son bureau, Jean boit doucement son café, le regard fixe. Il a peu dormi cette nuit tant il a ressassé sa courte discussion avec Georges. Est-il fou ? A-t-il un deuxième esprit en lui ? A-t-il mal réagi en s'emportant ? Toutes ces questions et bien d'autres, il a décidé de les noter sur un carnet, ainsi que les réactions et commentaires de Georges comme lui a demandé son psychiatre. Las de ses réflexions, Jean se lève, prend la notice technique du laser qui est restée sur son bureau et sort pour se rendre à l'atelier biomédical. Il est sept heures du matin aussi est-il le seul présent dans le service. Jean approche le laser de son établi, s'agenouille et commence à retirer les capots de protection du générateur. Il reconnaît le bloc alimentation haute tension avec son circuit de contrôle qui alimente le tube laser, la carte mère où sont enfichés les différentes cartes électroniques et les câbles de liaisons la reliant aux éléments fonctionnels du laser comme le clavier, les capteurs, les sécurités etc. Puis une carte fixée sommairement sur le châssis.

— Tiens ! C'est quoi ça ? s'interroge-t-il.

C'est une plaque d'essai, c'est-à-dire un circuit imprimé prépercé sur lequel on peut souder des composants permettant de réaliser des montages électroniques divers.

« Ce n'est pas d'origine ça. Qui a rajouté ce circuit et à quoi sert-il ? Il faut que je relève le schéma ! »

Avant de pouvoir effectuer le relevé, il est nécessaire de désolidariser la carte du châssis. Jean repère les différents câbles qui la relient aux autres composants du laser. En fait, tous sont directement branchés sur des connecteurs de la carte mère. Un premier câble est branché sur le plot

« pédale », un deuxième vers le capteur de puissance, un autre vers la commande de l'obturateur permettant le passage du faisceau laser. En clair, ce circuit contrôle les durées, la puissance et le début des tirs laser. Les câbles débranchés et la carte retirée, Jean s'installe à son établi et commence à tracer le schéma du circuit avec les références des composants.

« Ça confirme ce que je pensais, cette carte bloque les consignes affichées sur le pupitre et envoie des valeurs préprogrammées, en conclut-il. Avec le robot d'anesthésie c'est le deuxième appareil bidouillé pour nuire. On ne peut pas en rester là. » Jean allume son PC. Après un moment, le logiciel de maintenance chargé, il commence à écrire son rapport d'intervention. Au même instant Michel entre dans l'atelier.

— Salut Jean ! Ah, tu es toujours sur ton laser ?

— Bonjour, Michel ! Attends ! Je vais tout t'expliquer.

Jean fait un exposé complet de ses découvertes.

— C'est plutôt grave, tu ne trouves pas ?

— Là, ça ne relève plus de la matériovigilance, il faut porter plainte au commissariat.

— On va attendre que Dominique arrive. D'ailleurs, il a rencontré le professeur Chourve hier et j'aimerais bien savoir ce qu'ils se sont dit.

— Bien ! Quand Claude va apprendre ça sur le laser, il va jubiler.

— Bah... ! Tiens ! Justement, le voilà ! dit Jean en entendant la porte s'ouvrir.

Claude, toujours bien habillé avec cravate et attaché-case entre, sourire chevalin épanoui. Son sourire diminue lorsqu'il constate que Michel et Jean se retiennent pour ne pas rigoler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il, agacé.

Il doit bien en avoir une petite idée mais il feint de ne pas comprendre. Il faut dire que depuis son adolescence, Claude a toujours eu des problèmes d'acné. Aujourd'hui encore, il subit régulièrement les sévices d'une acné kystique persistante qui s'est acharnée pendant la nuit sur son appendice nasal.

— Halloween c'est le 31 octobre ! lance Michel.

— Retire ton masque Claude, on t'a reconnu ! surenchérit Jean.

Préférant ne pas répondre, Claude se dirige vers son établi en prononçant tout bas des mots incompréhensibles.

Reprenant son sérieux, Michel examine à son tour la carte électronique. Ses composants sont reliés entre eux par la technique dite du « wrapping ». Cette méthode, souvent utilisée pour réaliser des prototypes, consiste à remplacer les soudures par des fils enroulés sur les broches des composants à l'aide d'un outil spécial de la taille stylo à bille.

— Remarque, ce n'est pas compliqué de réaliser des circuits avec cette méthode et en plus c'est rapide.

— C'est peut-être rapide mais faut quand même avoir des connaissances en électronique et avoir accès aux schémas du laser ! répond Jean.

— Ouais ! Et à ton avis, qui va-t-on suspecter ?

— Suspecter de quoi ?

Claude, qui a entendu le début de la conversation, vient aux renseignements. Apercevant le circuit que tient Michel, il fronce les sourcils.

— Ça vient d'où ?

— Jean l'a trouvée dans le laser, c'est elle qui provoque la panne.

— Et bien, nous n'avons pas fini de voir défiler à l'atelier des enquêteurs pseudo-scientifiques qui vont nous...

— Dans un premier temps on va en parler avec Dominique, le coupe sèchement Jean. Et puis arrête de t'énerver sinon celui-là va éclater et il va falloir avertir le service d'hygiène, conclut Jean en fixant le mufle de Claude.

— Bon, qui veut un café ? demande Michel en s'approchant du percolateur.

— Ça ne sera pas de refus, répond Dominique qui entre à l'instant dans l'atelier tout sourire et la main tendue.

— O.K. ! Mais t'évite de serrer trop fort.

— Je vais faire attention, dit-il en présentant deux doigts.

— Alors, tu as vu Chourve hier ? demande Jean.

— Oui et il était plutôt en pétard. Tu penses ! Le robot c'est son enfant alors si quelqu'un l'a traficoté pour nuire, ça le met dans tous ses états. Il est persuadé que c'est contre lui. Il veut que tu fasses une expertise complète du robot pour la présenter à la direction.

— Le problème est plus compliqué que ça, explique Jean. Non seulement le robot a été trafiqué, mais le laser aussi. Regarde ce que j'ai trouvé. Cette carte a été rajoutée. Deux appareils d'un coup ? Et pourquoi pas trois ou quatre ! Ce n'est pas à la direction qu'il faut aller mais au commissariat.

— Écoute, on n'est pas à une heure près. Jacques Tolau va arriver, je l'appelle aussitôt. Il va prendre la décision.

— Tu veux que le directeur technique prenne la décision ? Je ne suis pas persuadé qu'il connaît les matériels biomédicaux mieux que nous ! Tu fais comme tu le sens mais je pense qu'on devrait peut-être aller au bloc vérifier les appareils susceptibles de créer des dommages aux patients. Je pense aux autres lasers, aux robots d'anesthésie bien qu'il me semble que les médecins les ont déjà contrôlés, les neurostimulateurs, insufflateurs etc. Enfin, Il faut qu'on établisse une liste en urgence pour ne rien oublier. On doit empêcher leur utilisation tant qu'ils ne sont pas contrôlés.

— Je préfère quand même attendre l'avis...

— Attends-le si tu veux mais moi, le coupe Jean, je vais au bloc consulter le programme de la matinée et me renseigner sur les équipements biomédicaux nécessaires pour les interventions chirurgicales. D'ailleurs, Michel et Claude, on devrait y aller tous les trois !

Les deux techniciens acquiescent simultanément.

— Bon, d'accord ! admet Dominique. Je vous rejoins quand j'en ai terminé avec Tolau.

Une heure durant, nos trois techniciens ont vérifié les appareils techniques à utiliser pour les interventions : deux insufflateurs pour la chirurgie

coelioscopique digestive et gynécologique, un laser YAG, deux neurostimulateurs et les défibrillateurs. Les équipements d'anesthésie ont tous été testés par les personnels du service.

— Bon ! Nous n'avons plus qu'à aller taper nos rapports à l'atelier. Mais, Dominique n'est pas encore arrivé ? S'inquiète Jean.

— Alors ! Les gars où en êtes-vous ?

— Quand on parle du loup ! dit Michel souriant en reconnaissant Dominique accoutré dans une tenue trop petite pour lui.

— C'est pour faire sexy ou tu n'as pas trouvé ta taille ? plaisante Jean remarquant la tunique que porte Dominique.

— Ne me fais pas rigoler sinon elle va se déchirer. Bon alors, vous avez terminé ?

— On a vérifié ce qui devait l'être. Et toi, tu as parlé avec Tolau ?

— Oui ! Je l'ai emmené à l'atelier pour lui montrer le robot et surtout ce qui a été rajouté au laser. Il est devenu blême et est parti directement à la direction. Il m'a rappelé pour m'avertir que le directeur a téléphoné au commissariat. On peut s'attendre à avoir la visite d'enquêteurs.

— On va tout de suite faire nos rapports, réagit Jean en s'adressant à ses collègues.

— Nous allons aussi ranger l'atelier, il faut s'attendre à ce que du beau monde vienne nous voir, ajoute Michel.

— Bah tiens ! Puisqu'on en est aux courbettes, on pourrait aussi leur préparer du café et des croissants ! s'insurge Claude.

— *Il va y avoir de l'action !* susurre Georges, ce qui a pour effet de faire sursauter Jean une fois de plus.

« Je l'avais oublié celui-là », pensa-t-il.

— Bien, je vais faire un rapport verbal à Mademoiselle Hautcœur.

— Bon courage !

CHAPITRE III

Quadragénaire épanouie, Patricia, la silhouette généreuse, de taille supérieure à la moyenne est une femme séduisante, envoûtante. La chevelure auburn fournie savamment coiffée en bataille ainsi qu'une frange recouvrant partiellement son front lui donnent un air de sauvageonne. Sur un visage ovale, des sourcils finement dessinés et des cils longs et recourbés entourent ses yeux bruns en amande. Son nez concave et fin pointe légèrement vers l'avant lorsqu'un sourire apparaît sur sa bouche aux lèvres pulpeuses sans être trop épaisses. D'un naturel empreint de féminité avec une voix suave et rauque, elle peut aussi bien vous lancer un regard pénétrant et menaçant qu'un regard profond et sensuel. L'un comme l'autre vous transforme en pantin désarticulé bouche bée et les bras ballants.

« CAPITAINE C. VERILOT ».

La plaque n'a été fixée sur la porte du bureau que depuis deux jours soit trois mois après la nomination de Christophe comme chef des policiers d'investigation. Un problème de budget, paraît-il. Un léger sourire aux lèvres, le lieutenant Patricia Joule frappe deux fois.

— Entrez ! répond une voix grave.

Le lieutenant entre accentuant encore plus son sourire.

— Qu'est-ce que vous voulez ! rugit le capitaine en continuant d'écrire on ne sait quoi sur un dossier, sans lever la tête.

— Bonjour chef !

Reconnaissant cette voix entre mille, il se redresse aussitôt et sourit à son tour. Il est toujours en extase devant le charme de Patricia.

— Patricia ! Que me vaut le plaisir de ta visite ?

— Je viens de recevoir un appel du directeur de l'hôpital, dit-elle en se peignant machinalement avec les doigts. Deux appareils du bloc opératoire ont été bricolés avec l'intention évidente de nuire aux patients, voire plus.

— Il n'y a pas eu de mort ?

— Non mais cela grâce à la compétence des médecins présents. J'ai demandé que les équipements concernés soient isolés avec interdiction d'y toucher. Mais le service Biomédical en a déjà démonté un.

— Le service Biomédical ?

— C'est une équipe de maintenance spécialisée dans l'entretien des matériels techniques médicaux.

— Ah bon ! En clair, ils ont les compétences suffisantes pour trafiquer eux-mêmes ces appareils. Bon, Tu veux t'en occuper ou je confie ça à Éric ?

— Éric enquête sur un suicide suspect, rue Darracq et puis j'avoue qu'investiguer dans un hôpital, c'est tout nouveau pour moi. Je pense que je vais beaucoup apprendre.

— D'accord ! Je te mets sur l'affaire.

— Merci chef.

— Et Arrête avec ton « merci chef », tu en fais trop, un « merci mon maître » suffira.

Patricia amusée courbe la tête puis se retourne et sort le buste gonflé, ce qui n'est pas peu dire, façon militaire de carrière.

*

Arrivée à la direction de l'hôpital, Patricia se présente au secrétariat.

— Bonjour, je suis le lieutenant Patricia Joule, s'annonce-t-elle en présentant sa carte. J'aimerais parler à Monsieur Teureau, il est au courant de ma venue.

— Tout à fait, lieutenant, il vous attend. Je l'informe de votre arrivée, répond la secrétaire de direction en appuyant sur le bouton de l'interphone.

— Monsieur le directeur, c'est la police !

— Faites les entrer ! répond le directeur.

— Veuillez me suivre, dit la secrétaire accompagnant le lieutenant vers une porte commune au bureau du directeur. Je vous en prie, entrez !

— Merci, Madame ! répond Patricia en franchissant la porte.

Le directeur n'est pas seul, un autre homme est présent, l'air grave.

— Bonjour, inspecteur, lance Monsieur Teureau ne s'attendant pas à une femme comme enquêtrice. Ravi de vous rencontrer, ajoute-t-il en se levant avec un sourire se voulant charmeur.

— Lieutenant ! Je suis le lieutenant Patricia Joule, répond-elle froidement en mettant nerveusement une main dans ses cheveux. Je suis officier de police judiciaire. Bonjour, Monsieur le directeur.

— Excusez-moi, Bonjour, lieutenant ! Je vous présente Monsieur Jacques Tolau, chef des services techniques.

— Monsieur ! dit-elle en fixant son deuxième interlocuteur.

— Inspec... Lieutenant ! hoche-t-il de la tête, se levant légèrement.

— Voilà, commence le directeur d'une voix autoritaire, comme nous vous l'avons déjà dit, deux actes de malveillance ont été commis sur des appareils médicaux au bloc opératoire. Cela est préjudiciable à la réputation de notre établissement aussi je vous demanderais de mener votre enquête en toute discrétion. Vous devrez rencontrer si possible un minimum de gens. Monsieur Tolau vous fera la liste des personnes concernées par l'affaire. Vous commencerez par le professeur Chourve, chef du service d'Anesthésie. Un de ses appareils est concerné.

— Vous pourriez aussi me donner le nom du coupable tout de suite on gagnera du temps, ainsi je boucle l'enquête dans la matinée et tout le monde pourra partir en week-end de bonne heure cet après-midi ! répond Patricia passablement agacée par les propos du directeur.

— Écoutez, loin de moi l'idée de m'immiscer dans vos investigations, je veux juste vous aider.

— Je vous remercie pour vos intentions mais j'ai l'habitude de gérer mes enquêtes comme je l'entends. Je commencerai par le service Biomédical. Je veux voir les appareils mis en cause.

— Comme vous voudrez !

— Je vous accompagne, dit Monsieur Tolau.

— Bien ! Allons-y. S'empresse Patricia qui se lève sans plus attendre.

— Vous me tenez au courant ? interroge Monsieur Teureau.

— Bien sûr !

Tolau se lève également et prie Patricia de bien vouloir le suivre.

Dans le couloir menant au service Biomédical, il appelle au téléphone Dominique Hourdé.

— Dominique ? C'est Jacques. Je suis avec la police. Tu nous rejoins au Biomed ! Puis, à voix très basse, c'est « une » lieutenant... Oui... Un canon mon vieux, pas commode mais alors, à tomber. À tout de suite !

— J'ai demandé à Monsieur Hourdé de venir nous rejoindre, c'est l'ingénieur responsable du service !

— Bien !

*

— Allô ! Oui Dominique... La police ? Là, maintenant ? Oui, il n'y a pas de problème. Je suis avec Michel et Claude. OK, on vous attend.

Jean raccroche et se tourne vers ses collègues.

— Dominique vient de m'avertir de l'arrivée d'un flic pour enquêter sur les appareils trafiqués.

— Quand ? demande Michel.

— Tout de suite, Tolau l'accompagne.

— Bah, tiens ! réagit Claude. On ne le voit jamais quand on a besoin de lui mais pour parader, Il se pointe !

— J'espère qu'il ne va pas être dans nos pattes longtemps ! ajoute Michel.

Jean allait répondre quand la porte de l'atelier s'ouvre. Le directeur technique, Jacques Tolau entre suivi du lieutenant Joule.

— Bonjour, Messieurs ! Je vous présente le lieutenant Patricia Joule.

Pendant quelques instants, on entendrait une mouche voler. Les trois techniciens sont figés dans la position qu'ils avaient avant l'entrée de la policière. Il en faudrait peu pour que l'un d'entre eux n'imité le hurlement du loup de Tex Avery.

Le lieutenant esquisse un léger sourire, s'approche de Jean la main tendue.

— *C'est une fausse maigre !* entend-il de Georges ce qui une fois de plus le fait sursauter.

— Bonjour Madame ! Euh ! Lieutenant ! Jean Seldert ! se présente-t-il.

— Bonjour, Monsieur.

— *Et la voix ! Non mais tu as entendu cette voix ?* envoie Georges admiratif.

« Mais tu vas la fermer ! » s'agace intérieurement Jean alors que Patricia est déjà partie saluer les autres techniciens.

Soudain, la porte s'ouvre bruyamment. Dominique essoufflé entre, avance en arborant un sourire benoît et tente de s'expliquer.

— Excusez-moi mais j'ai eu du mal à avoir l'ascenseur et...

— Bon ! Tout le monde est là ? Il ne nous manque personne ? N'est-ce pas, Monsieur Tolau ? le coupe Patricia, passablement agacée.

— Non !

— Bien ! Je vais pouvoir commencer mon enquête. Tout d'abord, j'aimerais voir les appareils concernés.

Jean s'approche du robot et le présente au lieutenant.

— Voici le robot d'anesthésie et là, le laser.

— Plus personne ne doit toucher ces appareils, je vais faire venir la PTS. Il y a de fortes chances qu'ils embarquent tout. Je leur demanderai de s'adresser à vous pour organiser l'enlèvement, dit-elle en se tournant vers Dominique.

D'ici là, plus personne ne touche à ces équipements.

— Très bien ! acquiesce Dominique, puis s'adressant aux techniciens.

— Vous ne touchez à rien tant que je ne vous ai pas donné le feu vert.

— Non ! Monsieur Hourdé, ce sont les techniciens de la scientifique qui vous diront ainsi qu'à votre équipe ce que vous pourrez faire, réagit le lieutenant qui est déjà en communication avec le capitaine Vêrilot.

— Tu me fais venir la scientifique rapidement, lui demande-t-elle, et il va me falloir aussi un technicien du SITT.

Patricia coupe la communication et regarde autour d'elle. Tous la fixent, silencieux. Elle comprend ce qui les intrigue.

— Le SITT, c'est le Service de l'Informatique et Traces Technologiques. On fait appel à eux lorsqu'un système informatique est lié à une affaire criminelle. Monsieur Seldert, peut-on se parler sans être dérangés ?

— On peut aller dans mon bureau.

— Je vous suis. Monsieur Tolau, Monsieur Hourdé, Je n'ai pour le moment rien d'autre en ce qui vous concerne. Je vous contacterai si nécessaire.

— Très bien, nous vous laissons. N'hésitez surtout pas à nous appeler !

— Merci !

Jean précède Patricia jusqu'à son bureau.

— Je vous en prie, asseyez-vous lui dit-il en lui indiquant une chaise en face de son bureau.

— Ouf ! Un peu de tranquillité ! soupire Patricia en s'arrangeant les cheveux. J'ai l'impression que votre hiérarchie se croit au spectacle.

— Il faut dire à leur décharge que ce n'est pas commun ce genre de situation. Et puis...

— Et puis une femme lieutenant de police ça attise les curiosités.

— Certes !

— Bon ! Revenons à ce dont il est question. Pouvez-vous m'expliquer l'utilité du robot d'anesthésie et son fonctionnement.

Jean réfléchit un instant puis commence.

— Pour faire simple, le robot sert à assurer et contrôler l'anesthésie du patient quelle que soit la durée de l'intervention chirurgicale. En fonction de la profondeur de l'anesthésie, le système ajuste les quantités de drogue.

— C'est tout ?

— C'est beaucoup ! L'anesthésie ce n'est pas que faire dormir le patient, il faut assurer une perte de conscience continue, contrôler la douleur et le stress et maintenir une relaxation musculaire pour imposer l'immobilité totale du patient. La profondeur de l'anesthésie est contrôlée par un moniteur dit « bispectral » via une série d'électrodes positionnées sur le front du patient. Les différentes ondes générées par l'activité électrique du cerveau sont analysées et, à l'aide d'un algorithme, un index bispectral est calculé. C'est un nombre appelé « BIS » qui varie de 0 à 100. 100 correspondant à l'éveil conscient et 0 à l'absence d'activité cérébrale. Un BIS situé entre 40 et 60 indique une anesthésie générale bien conduite. Ces valeurs sont envoyées à un PC. Un logiciel dédié commande les seringues électriques qui injectent l'une un hypnotique pour le contrôle de l'endormissement et l'autre un morphinique pour la douleur. Un capteur d'activité musculaire spontanée indique le niveau de paralysie du patient ce qui permet de régler l'injection du curare à l'aide d'une autre seringue électrique.

— Et donc, que s'est-il passé ? demande Patricia en prenant des notes.

— Le logiciel a interprété le BIS comme ayant la valeur de 100, soit un patient réveillé, alors que le moniteur affichait 46. Un ordre d'injecter des doses importantes a donc été envoyé aux pousse-seringues qui se sont mis à vitesse maximum. Cela signifie d'une part que la programmation du logiciel a

été modifiée et d'autre part que les alarmes de pression des seringues électriques ne se sont pas enclenchées.

— Pourquoi les alarmes de pression ?

— Un débit trop important à travers les cathéters utilisés pour les injections crée une augmentation de la pression veineuse qui peut être dangereuse aussi, en fonction du médicament utilisé, la valeur de pression maximale est programmée. Cela permet aussi de prévenir d'une occlusion dans le circuit veineux.

— Et à votre avis qui à l'hôpital est capable d'annihiler les alarmes de ces appareils et qui est compétent pour modifier la programmation du robot ?

—...

— Monsieur Seldert, j'ai besoin d'une réponse franche !

— Monsieur Samose et moi-même ! Mais pour cela il est impératif de posséder le mot de passe de modification du logiciel. Seul l'ingénieur système de chez INJECT+ le connaît.

— INJECT+, c'est le fabricant du robot ?

— Oui ! C'est avec cette société que le professeur Chourve et ses assistants ont travaillé à sa mise au point.

— Le nom de cet ingénieur ?

— Joaquim Julio.

— Merci ! Parlez-moi maintenant du laser. Comment et pourquoi il est utilisé, quelle est sa dangerosité et, comme vous l'avez déjà démonté, comment a-t-on modifié son fonctionnement ?

— Je pense que le professeur Chefret sera plus à même de répondre de l'intérêt du laser en chirurgie.

— J'ai l'intention de l'interroger, mais je veux avoir votre avis de technicien. C'est bien une intervention technique qui a abouti au problème.

— Bien ! ... Donc, le laser en chirurgie ORL est utilisé pour détruire des petites lésions et tumeurs du larynx, principalement sur les cordes vocales et

autour d'elles. L'intérêt est la précision du geste et donc une rapidité d'intervention. Le risque vient de la température au point de focalisation du laser qui peut atteindre plusieurs centaines de degrés.

— Le laser brûle les lésions des cordes vocales ?

— Ce n'est pas à proprement parler une brûlure. Une majorité de la muqueuse est vaporisée. À partir d'une centaine de degrés, les composants tissulaires partent en fumée.

— En fumée ?

Comprenant que le lieutenant ne se représente pas bien l'effet du laser sur la muqueuse, il réfléchit un peu, puis prend un air un peu moins sérieux.

— C'est comme pisser dans la neige ! lâche-t-il satisfait.

Un sourire amusé montre qu'elle a bien saisi la comparaison.

— *Mon Jean, tu as vu ce sourire ? Hein ! Tu l'as vu ?* s'émerveille Georges.

« Mon Jean ? Rien que ça ! Je deviens taré » songe Jean.

Patricia reprend ses questions, Le faisant revenir à la réalité.

— Qu'avez-vous trouvé pour expliquer le dysfonctionnement du laser ?

— Une carte électronique a été rajoutée.

Jean explique l'utilité de ce circuit et l'impact de celui-ci sur le mauvais fonctionnement du laser. Patricia note minutieusement tous les commentaires de Jean. Elle commence à l'apprécier. Elle aime sa façon d'expliquer les choses, son esprit vif. C'est un passionné, il aime ce qu'il fait et ça se ressent. Et puis il y a son regard. Il y a quelque chose d'indéfinissable dans son regard bleu marine. On a l'impression qu'il pénètre au plus profond de votre cerveau, une impression étrange, comme si plusieurs personnes regardaient à travers ses yeux. Mais bon, c'est un suspect, pour le moment, aussi ne doit-elle pas s'attacher.

— Merci Monsieur Seldert. Pensez-vous qu'il me sera possible d'assister à des interventions au laser ? Cela m'aidera pour mon enquête.

— Vous allez contacter Monsieur Chefret je suppose ? Demandez-lui, je suis sûr qu'il ne refusera pas.

— Vous avez l'air de bien l'apprécier ?

— Un jour il m'a dit qu'il me considérait comme un de ses neveux. C'était peut-être excessif mais je crois qu'il m'aime bien et c'est réciproque.

— Vous me guiderez au bloc ?

— Avec plaisir !

Patricia se lève, regarde Jean droit dans les yeux, passe la main dans ses cheveux pour les remettre en ordre en secouant la tête et sourit.

— À bientôt !

Jean ne répond pas. Il la regarde se diriger vers la porte et disparaître après avoir une dernière fois tourné la tête toujours souriante.

— *Un seau d'eau ! Vite ! Mon Jean est bouillant !* ironise Georges.

— La ferme !

Jean agacé par Georges et troublé par le lieutenant Joule sort de son bureau et retourne au laboratoire biomédical. Michel et Claude le regardent, un sourire aux lèvres, les sourcils relevés. Ils attendent indéniablement un commentaire de Jean.

— Quoi ?

— Allez ! Raconte ! s'empresse Michel.

— C'est Secret-Défense ? interroge Claude

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Elle m'a interrogé sur les équipements, sur la façon dont on a trafiqué le laser.

— On s'en fiche des équipements ! Tu la trouves comment ? Avec sa chevelure rousse, c'est une vraie lionne, non ? insiste Claude.

— Les lionnes n'ont pas de crinière ! rectifie Michel.

— Pour être franc, je me laisserais bien menotter et subir un interrogatoire poussé ! enchaîne Claude.

— *C'est une fausse maigre ! s'en mêle Georges. Et tu as vu comment elle t'a regardé ?*

— Vous êtes des malades les gars. C'est du machisme par excellence. Il suffit qu'une femme ait des yeux magnifiques, un sourire à tomber par terre, une voix envoûtante sortant d'une bouche sublimement dessinée, le tout soutenu par un cou à transformer un vampire en enfant de chœur pour que vous ne reteniez que ça ! Que sa silhouette de type sablier ondule telle une ondine sortant d'un lac à l'aube d'une journée de printemps et vous en oubliez l'essentiel ! C'est une femme intelligente, compétente, passionnée par son métier qui...

— Hypocrite ! l'interrompt Michel amusé par la description faite d'une femme par un homme qui ne s'intéresse soi-disant qu'à ses qualités intellectuelles.

— Mais, c'est pas vrai ! s'étonne Claude. Tu es subjugué ! Envoûté !

— Je préfère ne pas répondre ! conclut Jean.

Soudain, Jean devient pâle, son visage se crispe. Une douleur aiguë au ventre l'oblige à s'asseoir.

— Eh, Jean ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? s'inquiète Michel.

— J'ai une douleur atroce au ventre. Je... Mais qu'est-ce que j'ai ?

— Ça ne se calme pas ? demande Claude.

L'expression du visage de Jean lui donne la réponse.

— Va aux urgences ! Je t'accompagne ! propose Michel.

*

CHAPITRE IV

— *Faim ! Tétée !*

Ces mots sont dans sa tête.

— *C'est quoi tétée ? C'est quoi faim ?*

Il connaît ces mots.

— *Ah ! Oui ! Vital, c'est vital. Pour survivre, il faut téter. Je veux téter !*

Rien, il ne trouve rien, on ne lui donne rien, alors il pleure et il pleure encore, puis il s'endort.

*

— *J'ai dormi Longtemps, très longtemps. J'ai fait tout ça ? Toutes ces connaissances, tous ces souvenirs ! Maman ! Papa ! Vous me regardez, vous me souriez, vous me touchez mais, Je ne vous sens pas. Je vous vois, je vous entends, vous me parlez mais c'est un autre qui répond.*

Il ne comprend pas. Il est dans ce corps mais ce n'est pas le sien. Un autre répond à sa place. Jean, ils l'appellent Jean, ses parents l'appellent Jean. Il est paniqué. Il est fatigué. Il s'endort.

*

Le temps a passé, il s'est habitué à Jean. Il l'écoute, il vit sa vie. Il aime bien son petit appartement à Gennevilliers, son travail à l'hôpital. Tout ce que Jean a appris, il le sait. Il ne se l'explique pas mais la mémoire de Jean est sa mémoire, la mémoire, pas les pensées. Il entend Jean parler, il voit ce que Jean voit mais ne sait pas ce que Jean pense.

— *Et si je lui parlais !* songe-t-il. *Il faut que j'essaie. Mais comment faire ? À la première occasion, je tente le coup.*

Ça n'a pas été facile. Il parlait mais Jean ne réagissait pas. Il criait mais Jean n'entendait pas. Et puis, c'est arrivé. Il ne sait pas comment mais Jean a sursauté quand il lui a conseillé un film après avoir lu la critique. Enfin après que Jean a lu la critique. Il a réessayé avec la nourriture, la façon de trouver une panne sur un appareil médical. Jean a réagi à chaque fois. Chez le psychiatre il n'a rien dit. De toute façon, le médecin ne l'aurait pas entendu. Ça aurait embarrassé Jean. Il a préféré se déconnecter. Ça, il l'a découvert par hasard. Il peut s'isoler de Jean quand il le veut. Il a aussi décidé de se mêler le moins possible de la vie de Jean, juste quelques réflexions de temps en temps comme lorsque Jean était dans le bureau de la surveillante du bloc, que celle-ci le prenait de haut et qu'il en est sorti brusquement, sans en être invité. « *Tu as bien fait, j'aurais agi pareil* », avait-il dit. Ou bien lorsque Jean suggérait à Claude de chercher la panne d'un miroir de Clar dans le transformateur. « *Quel sens de la déduction !* » a-t-il lancé en s'essayant à l'humour. Il lui arrive aussi de corriger Jean lorsqu'il commet une erreur comme la puissance du laser par exemple. Et puis il y a eu ce fameux soir où Jean l'a interrogé et surtout lui a donné un prénom : Georges. Il l'a appelé Georges. Jean lui a posé des questions dont il n'a pas les réponses. « *Qui es-tu Georges ? Tu me parles, tu m'espionnes, tu es dans ma tête ! Comment fais-tu ?* » C'est le jour où pour la première fois Georges a prononcé plus d'une phrase. « *Je ne sais pas. Je ne suis pas dans ta tête, c'est ma tête ! C'est la nôtre ! Je ne comprends pas ce qui m'arrive ! Tous tes souvenirs sont mes souvenirs, tout ce que tu as accompli dans ta vie j'ai l'impression de l'avoir moi-même accompli. Et pourtant je ne maîtrise pas ton corps, je ne maîtrise pas tes réactions. Je ne suis qu'un observateur qui a accès à ta mémoire mais pas à tes pensées. Si tu ne parles pas je ne comprends pas. Je suis prisonnier d'un corps qui ne m'appartient pas.* »

Georges a décidé ce soir-là de ne plus se poser de questions et de vivre « sa vie » comme elle vient. Après tout, il se sent bien. Le caractère de Jean lui convient bien. Il est curieux, actif, possède le sens de l'humour, jovial quoiqu'un peu râleur. Et son travail à l'hôpital est passionnant. De plus, cette enquêtrice va, il en est persuadé, changer le quotidien de Jean. Elle ne le laisse pas indifférent. La première fois qu'il l'a vue, il a été ébloui par son allure, par sa voix et son sourire. Georges lui a d'ailleurs fait remarquer à l'atelier. « *Et la voix ! Non mais tu as entendu cette voix ?* » Ou encore dans son bureau. « *Mon Jean, tu as vu ce sourire ? Hein ! Tu l'as vu ?* ». Georges s'amuse de la situation. Et voilà que Jean se justifie devant ses collègues en faisant inconsciemment une description admirative de la fliquette. Georges allait s'essayer à une taquinerie lorsqu'il a ressenti quelque chose de nouveau, une excitation liée à la situation de plaisir du moment. Cette émotion nouvelle le fit tressaillir.

— *Tiens ! Comment puis-je sursauter, comme si je possédais un corps ? s'étonne-t-il.*

Soudain, Jean devient pâle, son visage se crispe. Une douleur aiguë au ventre l'oblige à s'asseoir.

— Eh, Jean ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? s'inquiète Michel.

— J'ai une douleur atroce au ventre. Je... Mais qu'est-ce que j'ai ?

— Ça ne se calme pas ? demande Claude.

L'expression du visage de Jean lui donne la réponse.

— Va aux urgences ! Je t'accompagne ! propose Michel.

*

Le service des Urgences vient d'être entièrement rénové. La zone d'accueil et d'orientation des patients est assez grande, équipée de sièges confortables, de deux téléviseurs « grand écran » et d'un distributeur de

boissons. La quiétude du lieu apaise les accompagnants qui souvent se plaignent des délais de prise en charge de leur proche. Tout est pourtant bien structuré. L'infirmière organisatrice de l'accueil a vu chacun des patients à leur arrivée, les a interrogés sur le motif de leur venue, a évalué leur douleur, mesuré les différentes constantes physiologiques. Toutes ces indications ont été transmises au médecin d'accueil et d'orientation qui organise et hiérarchise les prises en charge des patients en fonction de l'importance de l'urgence. Jean connaît bien le fonctionnement de ce service. C'est lui qui est appelé pour régler les problèmes techniques. Il a d'ailleurs participé à l'installation des équipements de surveillance des chambres d'hospitalisation de courte durée, ainsi que ceux de la zone de déchocage, endroit où sont amenés les patients véhiculés par le SAMU ou les patients présentant un risque vital. L'infirmière l'a évidemment reconnu à son arrivée.

— Bonjour, Monsieur Seldert ! Comment allez-vous ?

— Ben ! Justement, pas bien du tout.

— C'est-à-dire ?

— J'ai une douleur très vive au ventre.

— Vous avez déjà ressenti cette douleur ou c'est la première fois ?

— C'est la première fois.

— De 1 à 10, comment l'évaluez-vous

— Quand ça a commencé à 8 ou 9 mais maintenant à 6 ou 7.

— Bon, asseyez-vous.

L'infirmière enroule le brassard de l'appareil à tension automatique autour du bras de Jean et enclenche la prise de tension. Pendant la mesure, elle prend la température auriculaire avec un thermomètre tympanique.

— 36,5° ! Bien

Sur le tensiomètre automatique, les valeurs apparaissent : 170/100,
92 Bpm

— Vous avez tendance à faire de la tension ?

— Non, J'ai régulièrement 130/75.

— Bon, je vous la reprends dans trois minutes. Vous avez du diabète, des allergies ?

— Non !

— Des antécédents opératoires ?

— Une appendicectomie il y a 20 ans, c'est tout.

L'infirmière réenclenche l'appareil à tension qui affiche après un instant 165/95, 90 Bpm.

— Monsieur Seldert, allez en salle d'attente, je vous appellerai.

Jean s'exécute tandis que l'infirmière pénètre dans le central des urgences. Après une bonne heure d'attente, Jean est appelé et emmené dans le central puis au box 8.

— Retirez vos chaussures et votre blouse puis allongez-vous sur le brancard, demande l'infirmière, un médecin va venir vous voir.

Jean s'installe sur le brancard et attend. La douleur s'est encore atténuée. En regardant le plafond, Jean s'interroge. « Que m'arrive-t-il ? Ça a été si soudain ! Si violent ! Qu'est-ce que ça peut être ? » Perdu dans ses pensées, Jean ne remarque pas le médecin qui vient d'entrer dans le box.

— Bonjour Monsieur Seldert. Je suis l'interne des urgences.

— Hein ! Oh ! Excusez-moi, bonjour docteur.

— Alors expliquez-moi vos soucis.

— J'ai subitement eu une douleur violente au ventre, à ce niveau-là, détaille Jean en positionnant sa main sur la partie gauche de son ventre à hauteur du nombril.

— Retirez votre chemise, s'il vous plaît.

Jean s'assied, s'exécute et s'allonge à nouveau. Le médecin palpe l'abdomen de Jean en le regardant.

— Vous sentez une douleur, là ?

— Non !

La palpation continue et tout à coup, le médecin fronce les sourcils, puis lui sourit.

— On va faire une échographie de contrôle pour être tranquille ! explique-t-il se voulant rassurant.

— Ah bon ? répond Jean pas du tout rassuré. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non mais je préfère vérifier.

Le médecin sort du box et revient quelques minutes plus tard avec l'échographe du service. Il rapproche l'appareil de Jean, le met en route et commence ses investigations silencieusement. Le médecin déplace la sonde en appuyant plus ou moins tout en regardant l'écran de l'échographe puis, après quelques instants, la maintient sur une zone à gauche du nombril. Son visage marque l'étonnement. Il manipule encore la sonde autour de cette zone puis l'immobilise à nouveau. Il regarde Jean dans les yeux, regarde à nouveau l'écran et appuie sur une touche du clavier. L'image se fige. La sonde remise sur son support, l'interne commence à mesurer les dimensions de l'image qu'il a à l'écran. Jean ne voit pas l'échographie aussi interroge-t-il le médecin.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Oui mais ne vous inquiétez pas. Je dois en parler au médecin chef des urgences et je reviens.

L'interne appuie une autre touche et une impression d'image sort de l'imprimante vidéo de l'échographe. Il vérifie la qualité de l'image puis retourne dans le central du service. Jean inquiet se tourne pour regarder l'image sur le moniteur.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? dit-il. Non, ce n'est pas possible... Mais non !

Jean se remet sur le dos, se touche le ventre et ferme les yeux.

Dans le central, l'interne cherche son chef de service.

— Tu as vu Cédric ? demande-t-il à une infirmière.

— Il est au box 2. Ah ! Le voilà !

L'interne se dirige immédiatement vers le docteur Davinsky.

— Tu ne vas pas me croire ! J'ai un « fœtus in fœtu ».

— Quoi !

— Regarde !

Le docteur Davinsky regarde le cliché.

— Il a quel âge ton patient ?

— Tu le connais, c'est Jean Seldert.

— Jean ? Où est-il ? dit-il, excité.

— Box 8 !

Davinsky se dirige rapidement au box désigné et entre.

— Monsieur Seldert ! Alors, comment allez-vous ?

— Mieux que si c'était pire !

— Je vais vérifier votre échographie, mais on va devoir faire une IRM pour confirmer le diagnostic.

— J'ai regardé l'image gelée sur l'écran, annonce Jean, c'est drôle, mais ce que j'ai cru voir ressemble à une tête. C'est quoi ?

— Attendez !

Davinsky choisit une sonde large convexe, la tartine de gel et commence son examen. C'est évident, il n'y a pas d'erreur possible. On distingue bien une tête de fœtus, le reste du corps est moins visible.

— Monsieur Seldert, vous avez ce qu'on appelle un fœtus in fœtu. C'est un jumeau parasite qui s'est développé en vous. C'est très rare, une naissance sur cinq cent mille. C'est ce qui vous cause ces douleurs. On va faire une IRM pour bien le localiser.

Jean ne répond pas. Le médecin comprend qu'il est plus que perturbé par ce que l'on vient de lui révéler.

— Ne vous inquiétez pas Monsieur Seldert, ce n'est absolument pas problématique. On situe correctement le fœtus qui est à coup sûr momifié et on prévoit l'ablation chirurgicale classique sous coelioscopie.

Soudain Jean entend un énorme cri dans sa tête.

— *NON ! Ne me tue pas !*

Jean réalise la situation dramatique dans laquelle il se trouve.

« Georges ! C'est Georges ! » De grosses gouttes de sueur perlent sur son front.

— Monsieur Seldert ! Ça va ? s'inquiète le docteur Davinsky.

Après quelques instants, Jean fixe le médecin.

— On la fait quand cette IRM ?

— Je vois avec le service d'imagerie et je vous le confirme. En attendant, reposez-vous un peu. Je reviens dans une petite heure.

— O.K. ! Ah ! Docteur, si on pouvait éviter de faire le tour de l'hôpital sur mon cas, je vous serais reconnaissant.

— Cela va sans dire !

— Merci !

Le médecin sort du box pendant que l'interne débranche l'échographe.

— À plus tard ! dit-il en sortant avec l'appareil.

Jean ne répond pas. Tout s'embrouille dans son esprit. Georges est donc son frère jumeau qui s'est développé dans son corps alors que lui-même était un fœtus. Mais il est toujours vivant après une quarantaine d'années et a stoppé son développement ? Et il lui parle ? « Mais alors je ne suis pas fou ! » pense Jean. « Georges existe donc ! » Mais comment Georges fait pour lui parler ? Comment Georges peut-il accéder à ses souvenirs ? Comment fait-il pour entendre et voir ce que lui-même entend et voit ? Comment survit-il ? L'IRM lui donnera, il l'espère, les réponses à toutes ces questions. Et Georges, pourquoi ne parle-t-il pas ? Ça doit lui faire un choc à lui aussi. Savoir que le corps médical vous considère comme le résultat d'une malformation

congénitale, un parasite ! Et à quoi ressemble-t-il ? C'est ça, il attend le résultat de l'IRM lui aussi.

Jean est épuisé, il n'en peut plus, il s'endort.

*

CHAPITRE V

— Bonjour Madame, Docteur Nepveu ! se présente-t-il en s'installant sur le fauteuil de son patron.

Patricia peut enfin interroger le docteur Nepveu. Ça n'a pas été simple. À son arrivée dans le service d'Anesthésie, le professeur Chourve l'a reçue dans son bureau et a commencé à imposer ses volontés.

— En tant que responsable il est impératif que tout ce qui se passe dans mon service me soit communiqué. J'ai le topo de l'incident rédigé par le docteur Nepveu et si vous le voulez bien je vous en fais un résumé.

— Eh bien professeur vous me le faites parvenir au commissariat. Je convoque le docteur Nepveu pour un entretien privé. C'est son avis qui m'intéresse, pas le vôtre ! répond-elle en se levant.

— Ne vous méprenez pas, je voulais vous aider ! plaide-t-il confus. Je fais remplacer le docteur Nepveu au bloc et je vous laisse mon bureau. Je vous en prie, restez assise, minaude-t-il.

— Merci Professeur !

Patricia satisfaite s'assied à nouveau, prend son carnet et entreprend de relire ses notes. Le docteur Chourve sort et se dirige vers le secrétariat.

— Tu me trouves un interne disponible et tu l'envoies remplacer André en salle 2, demande-t-il à Jocelyne, une des assistantes du service. C'est urgent ! Et tu dis à André de venir dans mon bureau.

Voyant le visage sombre de Jocelyne, ce qui n'est pas peu dire, Jocelyne ayant des origines martiniquaises, il conclut :

— S'il te plaît !

Patricia, seule depuis un petit moment, patiente en préparant les questions qu'elle a l'intention de poser au docteur Nepveu et en relisant

l'interrogatoire de Jean Seldert. Elle sourit en repensant à lui, à son regard. La porte du bureau s'ouvre et le docteur Nepveu entre.

— Bonjour Madame, Docteur Nepveu ! se présente-t-il en s'installant sur le fauteuil de son patron.

— Bonjour Docteur, lieutenant Joule ! J'ai demandé à vous voir pour vous poser quelques questions sur notre affaire.

— Je vous écoute mais je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer.

— Si vous préférez, je peux vous convoquer au commissariat, on aura plus de temps pour converser. Disons demain matin, huit heures, ça vous convient ?

— Euh ! En fait, je vais m'arranger. Je vous écoute lieutenant.

— Très bien ! Tout d'abord, le professeur m'a dit que vous aviez fait une description par écrit de l'événement, j'aimerais en avoir une copie.

— Je vais demander aux secrétaires de vous la faire parvenir.

— Merci ! Tous les patients sont-ils systématiquement endormis avec le robot ?

— Non, il y a des contre-indications comme les patients sous neuroleptiques, les patients atteints de trouble neurologique central et d'autres encore.

— Où sont entreposés les robots la nuit ?

— Nous avons dans le service un local dédié aux équipements d'anesthésie. Ils y sont rangés en fin de programme. Seules les salles d'urgences conservent leurs appareils la nuit.

— Qui possède les clés du local ?

— Nous n'avons pas de clés, ce sont nos badges qui permettent l'ouverture des portes et c'est le service sécurité qui nous donne les autorisations.

— Et qui a l'accès aux portes de l'anesthésie la nuit ?

— Les personnels de garde qui sont le médecin anesthésiste, l'infirmière, l'administrateur de garde et les services techniques.

— Chaque robot a-t-il ses injecteurs électriques propres ?

- Oui ! Le chariot est complet pour une salle avec un PC, un moniteur bispectral et deux pousse-seringues.
- Chaque chariot est-il affecté à une salle désignée ou c'est aléatoire ?
- Non ! Tous les chariots sont identiques. Ils sont installés le matin par nos techniciens de maintenances.
- Des techniciens de maintenance ? Vous voulez parler du service Biomédical ?
- Non ! Nous avons dans le service deux personnes qui s'occupent de la maintenance de premier niveau.
- Ils ont une formation technique ? Ils peuvent faire des réparations ?
- Ce sont des bricoleurs qui connaissent bien les appareils du service. On leur a attribué certaines tâches comme vérifier les câbles des moniteurs, tester les appareils.
- Des bricoleurs ? Bien ! Encore une chose, me sera-t-il possible de voir l'utilisation du robot pendant une intervention ?
- Bien sûr ! Voyez avec Jean Seldert, je suis sûr qu'il se fera un plaisir de vous accompagner.
- Je vous remercie docteur. Si j'ai besoin d'autres renseignements je vous recontacterai.
- Ce sera avec plaisir.

Patricia sourit puis se lève, range son calepin dans son sac avant de sortir avec cette impression désagréable de se sentir contempler, voir reluquer de la tête aux pieds. Dans le couloir du service, elle décide d'appeler Jean pour l'accompagner en ORL, elle doit y rencontrer le professeur Chefret. La secrétaire du professeur lui a dit de venir quand elle le voulait, le docteur Chefret la recevra si elle le désire entre deux patients. La communication s'établit avec le téléphone de Jean.

- Michel Samose j'écoute !
- Lieutenant Joule ! Pourrai-je parler à Monsieur Seldert !

- Ça ne va pas être possible pour le moment, Jean est aux urgences.
- Il est en dépannage, je suppose ?
- C'est un peu ça. Vous désirez quelque chose ?
- Je suis en anesthésie et j'aimerais voir le professeur Chefret mais je suis perdue. Vous pouvez m'amener en ORL ?
- Ne bougez pas, j'arrive !
- Je vous attends.

Patricia un peu déçue range son téléphone et attend. Quelques bonnes minutes plus tard, Michel apparaît au bout du couloir.

- Excusez-moi mais il fallait que je termine une intervention.
- J'ai tout mon temps, ne vous inquiétez pas.
- Suivez-moi ! Nous allons passer par un étage technique, c'est un raccourci.

Michel entraîne Patricia vers un escalier de trois marches donnant dans un couloir assez long. Sur la gauche, une double porte avec une inscription « PHARMACIE », un peu plus loin un couloir à gauche mène au magasin central de l'hôpital. Michel continue encore et à gauche descend un escalier qui conduit dans un autre couloir un peu sombre aux murs vieillots.

- Il n'y a que les personnels de l'hôpital qui passent par cet étage aussi la décoration est-elle un peu sommaire ! précise Michel comme pour s'excuser.
- Et cet étage mène à plusieurs services ?
- On peut accéder à différents bâtiments, au fond à droite on rejoint les laboratoires, l'anatomopathologie, la salle de conférences, à gauche la pneumologie, l'ORL.
- Cet hôpital est un vrai labyrinthe, n'est-ce pas ?
- Il est vrai qu'il faut un certain temps pour s'orienter correctement avec tous ces couloirs. Il nous arrive de retrouver des gens perdus au bout d'une semaine... Non ! Je plaisante.

Un autre escalier, deux étages à gravir et les voici arrivés au service du professeur Chefret.

— Le bureau de la secrétaire du professeur est celui-ci, dit Michel en frappant à la porte.

— Merci Monsieur Samose !

Après quelques instants d'attente, Patricia frappe à nouveau à la porte.

— Entrez !

L'invitation un peu sèche émane d'un homme. Patricia entre. Une jeune femme assise derrière un bureau regarde l'écran d'un ordinateur. Un homme debout à sa gauche et penché étudie aussi les inscriptions du moniteur, des lunettes dorées de lecture de près sur le nez. Entendant la porte se refermer, il regarde par-dessus les demi-verres et se redresse immédiatement en voyant Patricia.

— Bonjour Madame ! dit-il avec un signe de tête ressemblant à un début de révérence.

C'est un bel homme d'une cinquantaine d'années de taille moyenne. À la fois mince et solide, il émane de lui un sentiment de force, de maîtrise de soi. Brun au visage carré, les yeux noirs, étincelants, son élégance et son charisme doivent faire de lui un homme apprécié et respecté.

— Bonjour Monsieur. Je suis le lieutenant Joule de la police judiciaire et j'aimerais parler au professeur Chefret.

— Lui-même pour vous servir lieutenant, je vous attendais ! Passons dans mon bureau.

Patricia suit le professeur qui l'invite à s'installer en face de son bureau. Il s'assied à son tour sur un fauteuil en cuir noir, sourit en la regardant droit dans les yeux.

— Je vous écoute lieutenant !

— Professeur ! Avez-vous le sentiment que quelqu'un chercherait à vous nuire ? Pensez-vous que la panne du laser était destinée à vous discréditer ?

— Ce serait plutôt le service Biomédical qui serait visé. Quant à moi, me discréditer ? À mon âge et avec ma carrière, il est un peu tard pour cela. Me

nuire ? Encore fallait-il que je fasse une erreur médicale lors de l'intervention ! Même si le fait d'utiliser un laser peut paraître dangereux, il n'en est rien. C'est un instrument simple d'utilisation. De plus, c'est moi qui ai introduit le laser en chirurgie de la voix en France, ce n'est certainement pas sur ce type de chirurgie que je peux être déstabilisé au point de commettre une faute grave.

— La sonde d'anesthésie qui s'est enflammée ça peut se produire en temps normal ?

— Si on protège la sonde d'un papier d'aluminium c'est que le risque est réel mais il est contrôlé. D'ailleurs, des sondes ininflammables sont à l'étude, nous n'aurons plus ce genre de problème dans un proche avenir.

— Le laser n'est pas vérifié avant chaque programme opératoire ?

— La maintenance du laser est assurée par Jean Seldert du Biomédical et croyez-moi, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. J'ai une totale confiance en lui ainsi qu'à son service. Je ne vois donc pas la nécessité de faire un contrôle systématique avant chaque intervention.

— Bien ! Docteur Chefret, je vous remercie pour ces renseignements, conclut Patricia en se levant.

— Je vous en prie, lieutenant.

*

Jean glisse doucement à l'intérieur du tunnel de l'IRM. L'antenne en forme d'arceau cache intégralement son abdomen. C'est là, sous cette voûte blanche que se trouve celui qui est, il en est maintenant persuadé, son frère jumeau. Un fœtus in fœtu ? Ce terme barbare ne désigne pas, à ces yeux, ce qu'est Georges. Georges vit. Georges est différent des fœtus in fœtu connus. Il a survécu. Comment, par quel miracle a-t-il pu rester quarante années dans son ventre sans que Jean n'en ressente une gêne ? Comment son corps, ses

cellules sont-elles alimentées en oxygène, en nutriments, en éléments nécessaires à la vie ? Tous ces mystères seront-ils élucidés avec les résultats de l'IRM ?

— Monsieur Seldert, nous allons commencer l'examen. Respirez calmement et ne bougez plus. Si vous sentez une gêne appuyez sur la poire dans votre main gauche, mais surtout ne bougez pas.

Jean a déjà assisté à des examens d'IRM. L'imagerie médicale est une de ses spécialités biomédicales. Bien que la maintenance de cet équipement soit assurée par l'entreprise qui l'a installé, Jean est appelé systématiquement en première intention à l'apparition d'un problème technique. Il sait que l'examen va durer entre une demi-heure à une heure, que régulièrement des ondes de radiofréquences vont être émises en discontinu ce qui aura pour conséquence de créer un bruit important provenant de la vibration des gradients de champ magnétique. C'est pour cette raison et pour déstresser les patients que de la musique douce est diffusée. Le temps passe et l'examen touche à sa fin. La porte blindée de la salle s'ouvre et un technicien en radiologie entre.

— L'examen est terminé, Monsieur. Ça s'est bien passé ?

— Oui, très bien ! Vous avez eu de bonnes images ?

— Impeccable ! Le radiologue les examine. Les urgences pourront les consulter sur le PACS.

Le PACS est la contraction de Picture Archiving and Communication System. C'est un système informatique permettant de gérer les images médicales grâce à ses fonctions d'archivage, de pouvoir les traiter à distance. Tous les équipements d'imagerie médicale sont reliés à ce système. Tous les services de soins et d'hospitalisation de l'hôpital ont accès sur le réseau informatique aux dossiers complets des patients dans lesquels les images médicales sont intégrées via le PACS. La responsabilité de la maintenance du système est confiée au service Informatique. Jean assure la liaison entre le

service informatique et le service d'imagerie médicale aussi connaît-il particulièrement bien la procédure pour accéder aux images. Elles seront disponibles lorsque les radiologues les auront traitées et validées.

Jean est maintenant sorti de la salle de l'IRM et décide de se rendre dans la salle d'interprétation pour y rencontrer le médecin radiologue qui a réalisé l'examen. L'entrée de la salle n'est autorisée qu'aux personnels concernés par son activité. La porte ne s'ouvre qu'avec un badge validé pour ce service, autorisation que bien évidemment Jean possède. C'est une salle d'une quinzaine de mètres de long sur cinq mètres de large à lumière tamisée. Un plan de travail en « U » longe les murs. De nombreux écrans de haute définition y sont alignés dont certains en position verticale. Un moniteur sur deux possède un clavier et une souris. Certains claviers différents sont carrés avec une boule, au milieu de touches lumineuses. Il y a aussi un certain nombre de PC complets et deux imprimantes laser. Quelques médecins sont concentrés sur leurs moniteurs, Jean y reconnaît son radiologue. Il n'est pas seul à étudier les clichés. Le médecin apercevant Jean se lève, les sourcils froncés.

— Monsieur Seldert, je sais que ce lieu vous est familier mais j'aurais préféré que vous n'entriez pas maintenant.

— Excusez-moi mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Je suis tellement pressé d'avoir ces résultats. Je suis en stress maximum.

— On le serait à moins, ajoute le deuxième médecin mais il est préférable que vous sortiez pour le moment. Le service des urgences a demandé cet IRM, le mieux est que vous y retourniez pour attendre les résultats. Ils vous seront commentés par les urgentistes.

— Oui, excusez-moi encore, je vous laisse.

*

Deux heures que Jean attend. Deux heures à se poser des questions : qu'ont-ils trouvé ? Comment Georges survit-il ? Où est-il placé ? Est-il complet ? Comment nos pensées sont-elles liées ? Et Georges, pourquoi ne se manifeste-t-il pas ?

— Monsieur Seldert !

L'infirmière organisatrice de l'accueil appelle enfin Jean. Il se lève et la rejoint.

— Monsieur Seldert ?

— Oui !

— Le docteur Davinsky va vous recevoir, suivez-moi.

L'infirmière conduit Jean dans le central puis vers un bureau. Le docteur Davinsky l'attend avec le radiologue. Jean s'assied et regarde les médecins, l'un après l'autre. Le docteur Davinsky commence.

— Monsieur Seldert ! Nous avons étudié longuement les clichés IRM. Votre cas est exceptionnel ! Votre... Comment dire...

— Mon frère jumeau ! Enfin si c'est un garçon ?

— Et bien ! Je ne m'attendais pas à une telle réaction de votre part ! Ça me rassure, on va donc pouvoir parler franchement. Les fœtus in fœtu sont généralement les jumeaux monozygotes de leur hôte, donc du même sexe. Mais je vais laisser le docteur Dorval vous expliquer. Mathieu !

— Je confirme donc que vous avez un fœtus in fœtu. Pour faire simple, il ressemble à un fœtus de 17 semaines. Il mesure 18 cm mais ses membres sont terminés par des moignons. Il doit peser dans les 200 grammes. Il est immobile et recroquevillé.

Le docteur Dorval marque une pause comme pour mettre un peu d'ordre dans ses pensées.

— Son cœur bat à 140.

Jean ne réagit pas ce qui étonne les deux médecins qui se regardent circonspects.

— Vous comprenez ce que cela veut dire ? exhorte Davinsky. Il est vivant !

— Oui, bien sûr ! Je ne sais pas pourquoi, mais je le pressentais.

Jean se garde bien de révéler les contacts qu'il a déjà eus avec son frère et qu'il se prénomme Georges.

— Alors là, vous m'épatez ! s'étonne le radiologue qui poursuit.

— Il est situé entre la colonne vertébrale et l'estomac, à hauteur des vertèbres L1 et T12, continue le médecin, la première vertèbre lombaire et la douzième dorsale. Le crâne du fœtus est soudé à ces deux vertèbres au niveau de son occipital. C'est là que les choses se compliquent. Le bulbe rachidien du fœtus se divise en deux. Une première partie se rattache à sa moelle épinière et l'autre, via un canal créé dans votre disque intervertébral L1 T12, est reliée à une racine nerveuse qui vient de votre moelle épinière.

— Pardonnez-moi de vous couper la parole mais ça veut dire quoi au juste ?

— En clair, son système nerveux est relié au vôtre.

Jean commence à comprendre comment Georges entre en contact avec lui. Des questions lui viennent naturellement à l'esprit.

— Et l'état de son cerveau, demande-t-il, il est complet ? Et comment s'oxygène-t-il ?

Le radiologue montre les clichés grossis de l'encéphale de Georges.

— Son cerveau est normal pour un fœtus de 17 semaines à part son hypophyse qui est hypertrophique et écrase son chiasma optique. Là, on distingue sa glande pinéale qui a la dimension de celle d'un cerveau adulte.

Voyant l'état d'incrédulité de Jean, il rajoute en montrant sur le cliché :

— Le chiasma optique est ici, c'est la zone du cerveau où les nerfs optiques se croisent. L'hypophyse est située à proximité du chiasma optique dans cette cavité osseuse appelée fosse sphénoïdale. Si le fœtus avait eu un développement normal, il serait très probablement né aveugle.

— Et pour l'hypophyse ?

— Cela aurait entraîné bon nombre de problèmes, comme une acromégalie, des retards de croissance et bien d'autres encore. Quant à sa glande pinéale, je ne pense pas que cela aurait eu un effet quelconque sur sa santé.

— Son cœur bat, son sang est donc oxygéné, de quelle façon ?

— Une anastomose s'est créée entre la carotide interne du fœtus et votre artère lombaire gauche. Un pont identique relie sa veine jugulaire interne et votre veine lombaire. C'est votre sang qui circule dans son corps.

Jean réfléchit un instant et regarde à nouveau les clichés.

— En conclusion, Mon jumeau est bien installé, bien nourri et vivra tant que je vivrai, c'est ça ?

— Dire qu'il est vivant est un peu exagéré ! reprend le docteur Davinsky. C'est une vie végétative qui n'a aucune utilité à part celle de vous infliger des douleurs régulières. Il va falloir faire l'ablation d'une bonne partie de ce corps. Pour les anastomoses artérielle et veineuse ça ne pose pas de problème par contre pour la liaison nerveuse, c'est beaucoup plus délicat. Il faudra...

— Je n'ai absolument pas l'intention de me faire enlever quoi que ce soit ! l'interrompt Jean. Il est là depuis quarante ans et il y restera.

— Très bien Monsieur Seldert ! Vous êtes en possession de toutes les données, c'est vous qui décidez de votre avenir.

— Je vous remercie tous les deux pour tous ces renseignements. Je vais apprendre à vivre avec ça. Me serait-il possible d'avoir une copie de ces clichés ?

— Bien sûr, je vous les imprime.

— Merci !

— Voyez-vous un inconvénient à ce que l'on utilise ces clichés pour une publication sur votre cas médical ?

— Si vous gardez mon anonymat, je suis d'accord.

— Cela va sans dire ! Merci Monsieur Seldert.

Jean récupère ses images puis laisse les deux médecins passablement excités.

*

De retour chez lui, Jean ferme les volets de la salle, allume son lampadaire à lumière feutrée et s'assied sur sa banquette. Il ferme les yeux. Ses pensées défilent dans sa tête. Il n'essaie pas de les chasser, bien au contraire, il les laisse évoluer et s'estomper d'elles-mêmes, jusqu'à se trouver dans un état de calme absolu. Une demi-heure s'écoule. Jean se sent merveilleusement bien.

— *Jean ?*

Une voix douce émerge de ce silence. Il ne répond pas.

La voix insiste.

— *Jean ?*

— Georges ?

— *Tu m'expliques qui je suis ?*

Jean s'attendait à cette question. Il la redoutait même. Comment lui faire comprendre, comment lui décrire ce qu'il a vu sur les images d'IRM ?

— Tu es mon frère, Georges. Nous sommes jumeaux ! Une anomalie a fait que tu as été absorbé par mon fœtus lors de notre croissance in utero. Je me suis développé normalement alors que tu es resté à l'état embryonnaire à l'intérieur de mon corps.

— *Alors, je ne suis rien, toi seul existes !*

— Non, Georges ! Nous existons, nous ne faisons qu'un physiquement aux yeux des autres mais nous sommes deux êtres vivants. Tu as tes pensées et j'ai les miennes. Tu as ton identité propre, j'ai la mienne.

— *Mais ma mémoire, c'est la tienne ! Mes souvenirs, ce sont les tiens !*

— Non ! Ce sont les nôtres. De plus, tu es un être unique, moi pas.

— *Unique ?*

— Tu es... Comment dire... le seul individu vivant issu d'un fœtus in fœtu.

— *Un phénomène de foire en quelque sorte.*

— Arrête de te dévaloriser ! TU ES UN ÊTRE VIVANT ! Tu es et tu resteras mon frangin !

Pendant quelques secondes, Jean ne perçoit plus la voix de Georges. Que ressent-il ? A-t-il vu les images radiologiques de son corps ? Comment va-t-il réagir ?

— *Et mon âme ? Ai-je une âme ?*

Là, Jean ne s'y attendait pas du tout.

— Une âme ? Écoute ! Tu as suivi les descriptions du radiologue sur l'état de ton cerveau ?

— *Oui !*

— Alors, tu sais que tu possèdes une glande pinéale de taille normale.

— *Oui !*

— Pythagore, Descartes et Platon considéraient cette glande comme le siège de l'âme. Même au Vatican, il y a une cour appelée « Cortile della Pigna », la cour de la pomme de pin. C'est l'arbre de vie ! Si tu y crois comme moi j'y crois, alors tu sais que tu as une âme !

— *Merci Jean !*

Georges se tut, Jean reprit sa séance de méditation.

*

CHAPITRE VI

Le commissariat est encore assez calme à cette heure matinale. Patricia relit ses notes et décide d'appeler la scientifique.

— Lieutenant Patricia Joule ! Vous avez avancé sur les appareils de l'hôpital ?

— Pour le laser, on confirme évidemment la volonté délibérée de modification du fonctionnement dans l'intention de nuire. Nous avons étudié la carte rajoutée au laser, c'est un travail de professionnel. Non seulement il faut connaître l'électronique mais aussi le fonctionnement de cet appareil.

— Il me faut le revendeur de ce type de carte. C'est forcément une société qui fournit les entreprises en composants pour la maintenance. Cherchez en priorité parmi celles qui approvisionnent les services techniques des hôpitaux. Et pour le robot d'anesthésie ?

— Nous attendons le rapport du SITT. On devrait le recevoir dans la journée.

— Vous m'en informez sitôt l'avoir reçu.

— Entendu !

— À plus !

Patricia raccroche, regarde à nouveau ses notes et réfléchit.

« Il faut que je voie Jean Seldert. J'ai besoin de l'avis d'un spécialiste en biomédical. »

Va-t-elle le convoquer au commissariat ou aller le voir sur place ? Sa décision est vite prise, elle ira dans son service. Elle préfère l'ambiance de l'hôpital, elle est persuadée que cela ne peut que l'aider dans son enquête. Elle compose son numéro.

— Jean Seldert !

— Lieutenant Joule ! Bonjour !

— Bonjour, lieutenant !

— Monsieur Seldert, j'aimerais vous rencontrer aujourd'hui, j'ai besoin de renseignements. À quelle heure peut-on se voir ?

— Il faut que j'en parle avec l'ingénieur pour sortir de l'hôpital.

— Non, ce n'est pas nécessaire, c'est moi qui me déplace.

— Alors, vous venez quand vous voulez ! Vous saurez retourner dans mon service ?

— Je vous demanderai à l'accueil !

— Très bien, je vous attends.

Patricia sourit, elle est ravie. Elle se lève, se dirige vers le bureau du capitaine et entre sans frapper.

— Christian ! Je retourne à l'hôpital pour mon enquête. À tout à l'heure ! dit-elle sèchement avant de ressortir en claquant la porte.

— Entrez ! Bonjour ! Au revoir ! C'est ça, a plus tard ! proteste le capitaine en levant les yeux au ciel.

*

Arrivée dans le hall d'entrée de l'hôpital, Patricia se dirige vers l'hôtesse d'accueil.

— Bonjour Madame, j'ai rendez-vous avec Monsieur Seldert ! Pouvez-vous le prévenir ?

— Je l'appelle tout de suite. Asseyez-vous en attendant, vous avez des sièges ici ! dit-elle en montrant des chaises contre le mur, à droite de l'entrée.

— Merci !

Patricia s'installe à côté d'un homme assez âgé qui tient à deux mains une vieille canne en bois vernis. Il lui sourit. Elle répond d'un bonjour de la tête et s'assied en croisant les jambes. Voyant que le vieil homme a le regard fixé sur ses genoux, elle regrette d'avoir mis une jupe plutôt qu'un jean mais elle ne pensait pas aller sur le terrain aujourd'hui.

— Allô ! Monsieur Seldert ?

— Lui-même !

— Bonjour, c'est Fernanda ! Il y a une personne qui désire te voir à l'accueil. Donne-toi un coup de peigne, c'est tout à fait ton genre.

— C'est une policière, il vaut mieux rester nature.

— Qu'as-tu encore fait ?

— Avec elle rien, malheureusement. Elle vient pour les problèmes au bloc opératoire. Tu es au courant ?

— Tout l'hôpital est au courant. Bon, tu viens la chercher ?

— J'y cours !

— Prends ton temps, on ne va pas te la voler !

Quelques minutes plus tard, Jean arrive dans le hall et aperçoit le lieutenant assis à côté d'un homme d'un certain âge, pour ne pas dire d'un âge certain, à la limite de l'apoplexie.

« Il était temps que je retire la fliquette de son champ de vision à celui-là. » s'amuse-il.

— *Oh ! Eh bien mon Jean, tu es gâté !* s'extasie Georges.

— Oui, je sais. Tu n'oublies pas que je ne peux pas te parler en sa présence alors évite d'encombrer mon esprit ! chuchote Jean.

— *Je ne promets rien.*

Jean arrive vers Patricia qui se lève aussitôt, soulagée.

— *Elle est resplendissante !* s'émerveille à nouveau Georges ce qui exaspère Jean.

— Bonjour, lieutenant !

— Bonjour, Monsieur Seldert ! répond Patricia en arrangeant sa chevelure.

— Je vois que vous étiez en bonne compagnie, ce monsieur a l'air de vous apprécier.

— On va à votre bureau ? répond-elle agacée.

— Suivez-moi !

Jean conduit le lieutenant vers une rotonde où se trouve un distributeur de boissons chaudes.

— Vous voulez un café ou quelque chose d'autre ?

— Non, merci !

Ils traversent la place et prennent un couloir qui mène à un petit ascenseur. Jean l'appelle. Pendant l'attente, ils restent silencieux. Il regarde à droite puis à gauche. Leurs regards se croisent, ils sourient.

— *Qu'est-ce que tu es timide ! Mais alors, à ce point-là !* le nargue Georges.
« Mais tu vas la fermer ! » implore-t-il mentalement.

— *Allez ! Lance-toi !* continu Georges.

L'ascenseur arrive enfin, ils y pénètrent. L'état de la cabine est lamentable. Des graffitis dessinés ou écrits par des poètes de caniveaux couvrent une bonne partie des murs. Certains chefs de service en prennent plein leur grade, d'autres employés se voient attribués des déviances sexuelles. Jean est toujours embarrassé d'accompagner des gens dans cet endroit. Il décide de détourner l'attention du lieutenant Joule.

— Trésor ?

— Pardon ? s'étonne-t-elle, ouvrant grand les yeux.

— Non, je disais votre parfum, c'est « Trésor » de Lancôme, n'est-ce pas ?
J'aime beaucoup ce parfum !

— « J'adore » de Christian Dior ! Désolée !

— *Tout faux mon pote ! Alors là, pour passer pour un nul tu es champion, et quand je dis nul, c'est un autre mot qui me vient à l'esprit !* s'esclaffe Georges.

— J'aime bien, aussi ! se rattrape Jean ravi en pensant à la longueur des jambes de Charlize Terrons dans la pub dudit parfum.

L'ascenseur s'arrête enfin à l'étage du service Biomédical.

— Je vous en prie ! fit Jean en tendant la main vers la direction à prendre.

Patricia passe la porte la première. Jean, machinalement bien sûr, en profite pour regarder au passage les jambes du lieutenant et inévitablement s'essaie à une comparaison avec celles de l'actrice.

— C'est par-là ? demande-t-elle avançant dans le couloir.

— Euh ! Oui, au fond à gauche.

— Ça y est, je m'y retrouve. Je n'étais pas passée par ce chemin la dernière fois.

Installée dans le bureau, Patricia sort son calepin, l'ouvre et regarde Jean.

Jean a du mal à se contenir. Il ne peut s'empêcher de dévisager Patricia, d'admirer le contour de ses lèvres.

Patricia à peine gênée fronce légèrement les sourcils et commence son interrogatoire.

— Monsieur Seldert ! Que pensez-vous des techniciens du service Anesthésie ?

— C'est-à-dire ?

— Sont-ce des techniciens biomédicaux, ont-ils les connaissances nécessaires pour assurer la réparation des appareils ?

— Tout d'abord, le terme de technicien d'anesthésie n'est pas correct. À l'hôpital, pour être technicien il faut avoir les connaissances avérées dans un corps de métier technique. Il y a des techniciens plombiers, des techniciens électriciens, des techniciens biomédicaux mais pas de techniciens anesthésistes. La réparation des appareils d'anesthésie est sous la responsabilité du service Biomédical tant technique que juridique. Les « techniciens » d'anesthésie s'occupent de la maintenance dite « utilisateur ». Cette maintenance demande des compétences médicales et non techniques. C'est par exemple les changements de câbles patients, de capteurs, de sondes ou bien les tests de fonctionnement de l'appareil. Ils n'ont donc pas le droit de réparer les équipements.

— Qu'ils en aient le droit n'était pas ma question, en ont-ils les capacités techniques ?

Je ne crois pas. Si vous pensez à la carte rajoutée dans le laser, ils ne sont pas capables de la réaliser.

— Et en informatique ?

— Là, je ne peux pas être affirmatif, je ne connais pas leurs niveaux de compétence.

— Parlez-moi maintenant de l'ingénieur de la société... Attendez !

Patricia recherche dans son calepin.

— Voilà ! INJECT+, Joaquim Julio !

— Il a travaillé à la conception du programme du robot en collaboration avec les médecins anesthésistes.

— Il connaît bien l'hôpital ?

— Comme sa poche ! Avant d'être ingénieur système il a été technicien puis commercial. C'est lui qui livrait les équipements neufs achetés à sa société et nous les mettait en service. Il a formé tous les personnels des services utilisateurs de ces appareils.

— Il a été technicien ! Est-il susceptible de réparer un laser chirurgical ?

— Je ne sais pas. Les pousse-seringues, les centrales de perfusion, c'est certain, quant aux lasers ? Je ne connais pas son parcours professionnel.

Le téléphone de Patricia se met à vibrer. Elle répond en regardant Jean dans les yeux.

— Lieutenant Joule ! ... Les résultats du robot ? Je viens les consulter ! ... Dans une demi-heure !

— Monsieur Seldert, je dois vous laisser ! dit-elle en se levant. Je vous reverrai rapidement.

— Ce sera toujours avec grand plaisir, Madame !

Elle sourit, se recoiffe à nouveau, se dirige vers la porte puis se retourne.

— Kisskiss !

— Pardon ?

— Kisskiss de Guerlain, mon rouge à lèvres, pour info !

Patricia sort, laissant Jean figé la bouche entrouverte.

— *Non mais regardez-le ! s'insurge Georges. Complètement paralysé comme un préado à son premier rendez-vous !*

— Et que pouvais-je faire ?

— *Répondre ! C'est pas un appel du pied ça, c'est un appel du corps !*

— Mais répondre quoi ?

— *Je ne sais pas ! Par exemple, « j'ai déjà goûté à Rouge Coco Shine de Chanel, jamais à Kisskiss. Me permettez-vous ? »*

— Ça ne va pas, non ? Elle est de la police !

— *Laisse tomber !*

*

CHAPITRE VII

Cinq heures quarante-cinq, c'est à cette heure que Miangaly arrive à l'hôpital le matin. Elle ne se plaint pas, elle a un métier qui lui permet de vivre décemment. En France depuis cinq ans, elle s'est bien accoutumée au mode de vie de ce pays. Bien sûr, elle n'oublie pas Andavadoaka, son petit village de pêcheurs, sur la côte ouest de Madagascar mais la vie était si difficile. Son travail de femme de ménage dans un grand hôtel était pénible, payé une misère et elle devait assurer une présence journalière de douze heures. Alors quand une de ses tantes lui a proposé de l'emmener en France en vacances, elle n'a pas hésité. Et elle y est restée. Parlant correctement le français, elle n'a pas eu de mal à trouver du travail. Elle a gardé des enfants, puis travaillé dans un restaurant et maintenant, dans cette entreprise de nettoyage, spécialisée dans l'entretien des locaux hospitaliers. Aujourd'hui, c'est vendredi et elle n'est pas de permanence ce week-end aussi est-elle d'excellente humeur. Arrivée dans le local réservé pour son entreprise, elle enfile sa tenue de travail et regarde le planning affiché.

« Vendredi 6 heures MÉDECINE NUCLÉAIRE Miangaly »

Miangaly apprécie de travailler dans ce service. Les locaux sont généralement propres. Il faut faire évidemment attention à ne pas toucher aux appareils, aux différents pupitres mais elle a l'habitude. Elle a d'ailleurs suivi une formation complète sur l'entretien adapté des locaux en milieu hospitalier.

Ouvrant la porte à l'aide de son badge, elle pénètre dans le service. Un long couloir bordé de portes mène vers un placard de rangement. Miangaly y récupère son chariot de ménage. À gauche du placard, un autre couloir conduit à plusieurs salles d'examen. Chaque porte est repérée par une plaque d'identification. Miangaly commence l'entretien des différentes salles. Elle arrive devant la porte « CAMERA 2 » et entre. Un appareil énorme trône dans

la pièce. Il est constitué d'un gros arceau sur lequel sont fixées deux pièces carrées d'un mètre de côté, perpendiculaires entre elles. Un plateau mobile de deux mètres de long permet de positionner le patient à l'intérieur de l'arceau. Un petit écran est suspendu à l'extrémité d'un bras articulé fixé sur le dessus de l'arceau. Miangaly ne sait absolument pas à quoi peut bien servir cet appareil. Elle n'a de toute façon pas l'intention d'y toucher, le nettoyage des machines étant réservé au personnel de l'hôpital comme son chef d'équipe lui a précisé. Son rôle est exclusivement le nettoyage des sols. Le ménage terminé elle se dirige vers la porte suivante identifiée « TEP SCAN ». Elle entre. L'appareil ressemble au précédent mais l'arceau est plus grand, plus profond.

— Tiens ? s'étonne Miangaly. L'arrière de l'arceau est ouvert, le capot plastique est relevé ?

Sur le côté de l'appareil, des outils sont posés à même le sol.

« Un technicien travaille certainement » pense-t-elle.

— Bonjour !

Aucune réponse ne vient.

— Je suis la femme de ménage, je peux travailler ?

Ne recevant toujours aucune réponse, elle décide de s'approcher, lentement. Soudain, elle aperçoit les chaussures d'un homme certainement à genoux.

— Monsieur ! Ça va monsieur ?

Elle se rapproche encore et là, elle le voit. L'homme en blouse blanche est à genoux, le buste appuyé sur la partie inférieure du capot, les bras pendants. Sa tête est dirigée vers la droite les yeux grands ouverts comme étonnés, sa tempe droite est couverte de sang. Un temps paralysée par cette vision d'horreur, elle se met à hurler en trépignant nerveusement.

*

Patricia ouvre les yeux en s'étirant, elle se réveille doucement. Quelle soirée ! Et quelle nuit ! Elle se tourne sur sa gauche. Jean n'est plus là. Elle s'appuie sur son coude et regarde autour d'elle. La porte de la chambre est ouverte. Et Jean apparaît un plateau à la main. Il a revêtu une de ses robes de chambre en soie rose qui évidemment est loin de correspondre à sa taille, surtout au niveau de son « léger » embonpoint. Elle ne peut s'empêcher de rire de la situation. Jean la regarde admiratif. L'odeur du café et du pain grillé attise les sens de Patricia qui s'assied aussitôt, laissant apparaître sa poitrine généreuse qu'elle entreprend maladroitement de masquer.

— Tu es un amour ! murmure-t-elle.

Jean silencieusement dépose le plateau sur ses genoux et se penche vers elle pour l'embrasser.

— Toi aussi, mon ange et si tu savais comme j'adore ton rouge à lèvres Kisskiss de Guerlain ! avoue-t-il.

Soudain, le téléphone fixe sonne. Patricia sursaute et ouvre les yeux. Elle regarde autour d'elle, elle est seule dans sa chambre, elle décroche, déçue.

— Oui !

— Patricia, c'est Christian ! Tu dois te rendre immédiatement à l'hôpital, il y a eu un homicide.

— Où ça ?

— En Médecine Nucléaire !

— C'est bon, j'y vais.

Elle se lève un peu rageuse.

« Et bien en guise de pain grillé au café chaud je me contenterai d'un café de la veille » rumine-t-elle.

*

L'entrée de la salle est gardée par un policier en tenue. Patricia sort son insigne et le montre à l'agent qui acquiesce d'un sourire. Elle entre. Le lieutenant Éric Clément est déjà présent ainsi que le légiste, le docteur Kiêu Margaritis. Kiêu est une petite femme fine à la beauté asiatique. D'une mère vietnamienne et d'un père grec, elle a gardé de l'une sa fraîcheur, la douceur énigmatique de son regard et de l'autre, la pétulance méditerranéenne. Après avoir endossé la tenue de protection complète pour préserver l'intégralité de la scène de crime, Patricia s'approche de Kiêu.

— Alors, qu'as-tu trouvé ? demande-t-elle.

— Hé ! On n'est pas dans une série américaine, ma jolie, il me faut du temps.

— Mais encore ?

— Bon ! Il s'appelait Jean-Charles Gauthier, interne en pneumologie. Enfin, si c'est bien son badge. Tu vois sa tempe, c'est ça qui l'a tué, un coup violent. Et regarde cette partie métallique sur le côté à l'intérieur de l'appareil, il y a du sang. Sa tête a peut-être cogné ici. Je ferai une empreinte de la plaie pour vérifier.

— Il aurait glissé donc ? suggère Patricia.

— Attends ! Je ne vois pas de traces au sol. La scientifique va arriver, laissons-les faire leur travail et on en discute après l'autopsie. De vous deux lequel viendra y assister ?

— Je me dévoue ! propose instantanément Éric.

Patricia le regarde d'un air malicieux. Il a le béguin pour Kiêu, c'est évident.

— Très bien ! accepte-t-elle.

— La femme qui a trouvé le corps t'attend dans la salle de repos du personnel. Il va falloir la prendre avec des pincettes, elle est dans un état second, fait remarquer Éric.

Deux personnes entrent dans la pièce, chacune portant une grande mallette noire. Ce sont les techniciens de la scientifique. Patricia les connaît bien pour avoir souvent travaillé avec eux. D'ailleurs, ils sont inséparables ces deux-là, un jour, il faudra les marier.

— Bonjour Marilynne, bonjour Franck !

— Salut ! répondent-ils en chœur.

— Vous penserez à vérifier les traces de pas ? demande-t-elle.

— Tu veux qu'on te donne des conseils pour ton enquête de terrain ? lance Marilynne le regard noir.

Patricia saisit le message, en grands professionnels, ils ont forcément apporté leur kit électrostatique pour trace de pas.

— Excuse-moi, c'était pour vous taquiner !

Personne n'y croit, bien sûr.

— Bien ! Je vous laisse, je vais faire mon enquête de terrain !

Franck regarde Patricia en fronçant les sourcils. Il préférerait qu'on n'asticote pas trop sa partenaire, cela risquerait de plomber l'ambiance pour la journée.

Patricia feint de ne pas le remarquer, retire sa tenue de protection et sort de la pièce.

La salle de repos du personnel est sur la droite, deuxième porte à gauche. Elle s'y rend, frappe et entre directement sans attendre de réponse. Deux femmes sont présentes dans la pièce, l'une, debout et souriante, tient la main de l'autre, assise le regard triste fixant le sol. À l'entrée de Patricia, la femme debout tourne la tête vers elle.

— Bonjour ! Je suis le lieutenant Joule. J'aimerais parler à la personne qui a trouvé le corps !

La femme assise se lève et regarde la policière d'un air apeuré.

— Pouvez-vous nous laisser, s'il vous plaît ! demande Patricia à l'adresse de l'autre femme.

— Oui, Madame ! répond-elle.

Seule avec Miangaly elle essaie de la rassurer.

— Vous avez un joli teint de peau ! Vous venez de quel pays ?

— Je suis Malgache ! dit fièrement Miangaly.

— Et vous vous appelez ?

— Miangaly Ramalalanirina.

— Madame Ramamala... ! Euh ! Je peux vous appeler Miangaly ?

— Oui ! Bien sûr !

— Miangaly, lorsque vous êtes entrée dans la salle, était-elle ouverte ?

— La porte était fermée, il faut le badge pour entrer.

— Il n'y avait personne d'autre que vous dans le service ?

— Non ! C'est toujours les femmes de ménage qui arrivent les premières.

— Racontez-moi comment c'est passé votre entrée dans la pièce.

Miangaly voulant mettre un peu d'ordre dans ses souvenirs regarde machinalement vers le plafond, à la droite de Patricia.

— Je suis entrée et j'ai tout de suite vu que l'appareil était ouvert et qu'il y avait des outils au sol. J'ai demandé si je pouvais commencer à nettoyer mais je n'ai pas eu de réponse. Alors, je me suis approchée et j'ai aperçu des chaussures. J'ai pensé qu'il y avait un technicien accroupi. Je l'ai appelé. Sans réponse je me suis encore approché et là...

Miangaly se met à pleurer. Patricia tente de la calmer mais elle comprend qu'elle ne peut en demander plus aujourd'hui.

— Je veux voir le corps du docteur Gauthier !

La voix vient du couloir. Patricia sort de la pièce et se dirige en direction d'un homme en blouse blanche, passablement énervé. De taille moyenne, la soixantaine, il semble déterminé à entrer dans la pièce malgré l'opposition du policier en tenue. Patricia l'interpelle.

— C'est une scène de crime, vous ne pouvez pas entrer ! explique Patricia d'une voix calme mais ferme en lui montrant sa carte d'officier. Je suis le lieutenant Joule, et vous êtes ?

— Je suis le professeur Tauty, le docteur Gauthier était dans mon service. Que lui est-il arrivé ?

— Pour l'instant nous n'en sommes qu'à la recherche d'indices. Il serait prématuré de conclure quoi que ce soit. La seule certitude que nous avons est qu'il est décédé suite à un coup violent à la tempe.

— Qui pouvait vouloir du mal à Jean-Charles ? Il était gentil, aimable, serviable. Je ne comprends pas !

— Nous ne savons pas si c'est un meurtre ou un accident ! Mais, au fait, que faisait-il dans ce service la nuit ?

— Il était de garde hier soir, je vais demander à ceux qui étaient de service avec lui.

— Ils doivent être de repos aujourd'hui ! se désole Patricia.

— On voit que vous ne connaissez pas la vie de l'hôpital ! Il arrive fréquemment que nos internes après une nuit de garde restent encore présents plusieurs heures afin d'assurer la transmission des dossiers de patients arrivés la nuit.

Le professeur prend son téléphone et appelle sa secrétaire. Elle décroche.

— C'est Tauty ! Pouvez-vous me dire quels internes étaient présents cette nuit ? ... Julien ? Demandez-lui de venir me rejoindre immédiatement au TEP SCAN, merci.

S'adressant à Patricia :

— Vous pourrez l'interroger dans deux minutes !

— Je vous remercie, Professeur.

— C'est la moindre des choses !

Puis il ajoute en repensant à l'interne tué.

— Il aurait fait une carrière exceptionnelle, il serait devenu un grand pneumologue !

Après quelques minutes, un grand gaillard très mince arrive. Il se dirige vers le professeur.

— Professeur ?

— Je te présente le lieutenant... Excusez-moi, Madame...

— Lieutenant Joule, officier de police judiciaire !

— Bonjour ! Docteur Julien Rivault du service de Chirurgie Thoracique !

— Merci d'être venu si vite, Docteur. Si vous me le permettez, j'ai quelques petites questions à vous poser.

— Je vous écoute !

— Savez-vous ce qu'est venu faire le docteur Gauthier dans le service de Médecine Nucléaire en pleine nuit ?

— Nous étions en salle de repos des internes à boire un café et à discuter des diverses pathologies rencontrées aux urgences cette nuit. Tout en parlant, Jean-Charles s'est approché de la fenêtre qui donne sur la cour centrale. On y voit deux ailes de l'hôpital dont celle des Isotopes.

— Les Isotopes ? s'étonne Patricia.

— La Médecine Nucléaire ! corrige le docteur Tauty. Ça a longtemps été le nom de ce service, alors avec l'habitude !

— Donc, on y voit la Médecine Nucléaire, poursuit l'interne. Jean-Charles remarque une lumière allumée dans ce service. Il m'a alors dit qu'il attendait les résultats d'un de ses patients atteint d'une tumeur de la plèvre. Il a décidé d'y aller.

— Quelle heure était-il ?

— Pas loin d'une heure du matin.

— Et son absence prolongée ne vous a pas inquiétée ?

— Quand on est de garde, un instant vous vous distrayez avec vos collègues et l'instant d'après vous pouvez disparaître pendant deux heures pour tenter de sauver un patient entre la vie et la mort.

Patricia note les remarques sur son calepin.

— Messieurs, je vous remercie pour tous ces renseignements.

Patricia laisse les deux hommes et s'adresse aux techniciens de la police scientifique

— Je retourne au commissariat ! Bon courage !

— Tu auras notre rapport début de semaine prochaine.

— Merci !

Patricia partit, les médecins, après un dernier regard en direction du corps du pauvre interne, retournent dans leurs services respectifs.

Marilyne et Franck ont déjà bien entamé leur travail de technicien d'investigation criminelle. Après la réalisation du plan à l'échelle de la scène de crime, ils ont pris un certain nombre de photographies, prélevé des échantillons de sang, recherché des traces de sang effacées, des traces de pas et relevé à différents endroits des empreintes digitales. La caisse à outils laissée au sol a été répertoriée, tous les outils sont enveloppés méticuleusement dans des sachets plastiques. Avec l'accord du docteur Kiêu Margaritis, ils prennent en charge le corps de la victime : photographie ; délimitation des contours du corps ; fouille complète.

— Tu protèges les mains et la tête ? questionne Marilyne.

— Je m'en occupe !

Franck sort de sa valise des sachets en papier et enveloppe les mains et la tête du cadavre. Tout étant répertorié, ils vérifient à nouveau la scène de crime puis décident de terminer leurs investigations.

— On peut faire partir le corps à la morgue ? demande Franck à Kiêu.

— C'est bon ! accepte le légiste après un dernier coup d'œil au corps.

*

Arrivée à la porte de sortie de l'hôpital, Patricia aperçoit Jean en discussion avec l'hôtesse. Elle décide de le saluer.

— Bonjour, Monsieur Seldert !

Le regard de Jean ne peut cacher le plaisir évident qu'il ressent à cette apparition.

— Bonjour, lieutenant ! Vous êtes à chacune de nos rencontres de plus en plus ravissante !

Patricia est un peu prise de court.

— Votre compliment ne cacherait-il pas quelque chose, Monsieur Seldert ?

— Non ! Cela m'est venu tout naturellement... Au fait ! Je voulais vous demander...

— Je me disais, aussi !

— Je n'ai jamais visité un commissariat, vous pensez que ce serait possible ?

Patricia feint de réfléchir un moment.

— À deux conditions !

— J'accepte par avance !

— La première, vous faites le poirier maintenant au milieu du hall.

— Hein !

— Je plaisante ! La deuxième, vous m'appelez Patricia.

— Ce sera avec un plaisir épouvantable !

— Comment ?

— Je plaisante ! Ce sera avec grand plaisir. Vous m'appelez Jean, bien sûr !

— Lundi matin ça vous va ?

— Je demande à mon chef.

Jean prend son portable et appelle Dominique Hourdé.

— Dominique ? C'est Jean. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je serai absent lundi. Tu sais, le lieutenant Joule... Oui... Calme-toi ! (Jean regarde Patricia en souriant) et bien, elle a besoin de mon aide pour l'enquête...

— Vous tenez ça d'où ? l'interrompt Patricia en lui lançant un regard noir

— Enfin quand je parle d'aide, c'est surtout des renseignements techniques.

O.K... Merci ! Tu me poses une RTT.

— Alors, à lundi matin cher collègue ! « Avec le café chaud et le pain grillé. » pensa-t-elle en revoyant la scène de son dernier rêve avant son réveil téléphonique brutal.

— À lundi Patricia !

*

CHAPITRE VIII

— Vous êtes bien équipés dans votre petit commissariat. Je m'attendais à voir de vieilles machines à écrire REMINGTON vintage au lieu de cela, vos PC sont plutôt récents ! ironise Jean.

— On nous les a changés la semaine dernière ! répond Patricia, et c'était des UNDERWOOD 1 920 !

— Les bandits n'ont qu'à bien se tenir !

— *Je sens que vous avez plutôt bien accroché tous les deux !* se satisfait Georges.

— J'en suis fou ! lui répond Jean.

— Vous dites ? intervient Patricia

— Euh ! Je disais que j'aime bien le design des claviers de vos PC !

— Oui, bon ! C'est tout ce que vous avez retenu de votre visite ?

— Non, évidemment ! Il est vrai que j'avais une vision différente d'un commissariat.

— Vous regardez trop la télévision !

— C'est vrai !

Leur discussion est interrompue par le téléphone du lieutenant.

— Oui !

— C'est Marilyne ! Bonjour, Patricia !

— Bonjour ! Alors, tu as des résultats ?

— Plusieurs choses ! Tout d'abord, le SITT confirme que quelqu'un est entré dans le logiciel du robot la nuit précédant l'incident et qu'il devait posséder le code d'accès. Des fichiers ont été modifiés à 2 heures 10 du matin. Pour les pousse-seringues, les EPROM ont été remplacées. Il y a aussi une trace de sang que quelqu'un a essayé d'effacer avec l'empreinte d'un talon de chaussure de taille quarante-quatre ou cinq.

— Tu me faxes tout ça, j'ai justement un spécialiste avec moi, on va pouvoir en discuter.

— Je t'envoie aussi les résultats pour la carte électronique qui a causé la panne du laser.

— Et pour la victime de la médecine nucléaire ?

— Nous n'avons pas terminé. On transmet tout à Kiêu. Elle te donnera notre rapport avec les conclusions de l'autopsie.

— Beau travail, merci !

Patricia raccroche puis regarde Jean fixement. Après quelques secondes qui paraissent, pour Jean, une éternité, elle sort de son silence.

— Je vais avoir besoin de vos conseils pour interpréter les résultats de la scientifique.

— J'en étais sûr ! Il vous faut mon aide pour cette affaire ! exulte Jean.

— Oui bah ! Ça va, calmez-vous ! On dirait un gosse avec un nouveau jouet ! C'est juste une petite expertise technique.

— Je vous écoute ! se réjouit-il en croisant les bras, le regard sérieux.

— Attendez que le fax arrive ! tempère Patricia levant les yeux au ciel.

— On peut avoir un café en attendant ? J'ai vu le distributeur en passant ! Il ne donne pas de pain grillé par hasard ?

— Non mais, nous sommes dans un commissariat, pas dans un hôtel ! On ne nous sert pas sur un plateau et pourquoi pas en tenue rose de soubrette !

— Pourquoi rose ?

— Bon ! On y va à ce distributeur ? insiste-t-elle.

— O.K. ! adhère-t-il.

Arrivé au distributeur Jean remplit le gobelet de Patricia, puis lui présente, la regardant d'un air admiratif.

— Vous savez ce que disent les gens médisants à propos des fonctionnaires ? Que le seul objet de leur bureau qu'on ne risque pas de leur voler c'est la pendule murale !

— Et ?

— Et bien ici, je sais ce que c'est... C'est vous !

— Moi ?

— Vous ne pouvez pas faire un pas sans qu'un de vos collègues ne vous suive du regard.

Patricia regarde à droite puis à gauche et enfin Jean qui fait mine de compatir à sa gêne.

— J'ai les mêmes problèmes à l'hôpital, c'est dur d'être un sex-symbol.

— Il va falloir revoir les critères de sélection ! s'amuse Patricia d'un air faussement triste. Ah ! Le fax arrive !

Jean récupère son café puis ils repartent vers le bureau de Patricia qui ne peut s'empêcher de sourire en passant devant ses collègues.

Devant le fax, Patricia prend la liasse de feuilles et s'installe à son bureau. Jean s'assied en face d'elle et attend, la regardant silencieusement. Elle épluche les feuillets un à un puis après quelques instants sollicite l'aide de Jean.

— C'est quoi EPROM ?

— Une EPROM ! C'est un composant électronique qui a reçu un programme informatique qui peut être lu par un micro-ordinateur. Il est impossible de modifier ce qui lui a été mis en mémoire lors de son installation sans passer par un équipement spécial, un programmeur d'EPROM. D'abord on efface le programme avec des UV puis on peut en écrire un nouveau.

— Ça prend beaucoup de temps pour faire cette manipulation ?

— C'est long et fastidieux. Et il faut avoir le matériel nécessaire.

— La scientifique a noté que les EPROM des appareils à perfusion n'étaient pas celles d'origine.

— Bien sûr ! Il aurait fallu beaucoup de temps pour les reprogrammer sur place et comme je vous l'ai dit, il faut le matériel adéquat.

— *Et il faut connaître le programme d'origine, avoir un pousse-seringue identique à ceux utilisés et en maîtriser le fonctionnement. Il faut également des connaissances biomédicales !* ajoute Georges.

« Je t'avais oublié frérot » pense Jean.

— Et il faut connaître le programme d'origine, avoir un pousse-seringue identique à ceux utilisés et en maîtriser le fonctionnement. Il faut également des connaissances biomédicales ! répète-t-il.

— J'ai convoqué Monsieur Julio de la société INJECT+ cet après-midi. Je vais en savoir plus sur lui et connaître le nom des personnes qui ont accès au logiciel. Au sujet de la carte électronique, la société qui la vend est RadioElectronic. Vous connaissez cette société ?

— C'est chez eux que je commande tous nos composants. D'ailleurs, beaucoup de services biomédicaux travaillent avec cette société.

— Vous allez donc pouvoir me fournir la liste des articles commandés par votre service ?

— Je suis toujours suspect donc ?

— Je ne dois rien négliger !

— Bien ! Je vous fournirai ça. Mais vous savez le mieux pour avoir ce genre de renseignements c'est de faire appel au bon service.

— Qui est ?

— Je vais vous donner un conseil pour ce genre de recherche.

— Trop aimable !

— Si vous voulez connaître l'activité d'un hôpital, son parc d'équipements, si une épidémie de dysenterie a été traitée et à quelle date, si on a fabriqué des cartes électroniques et bien le service qui peut vous renseigner, c'est le service comptabilité fournisseur. Tout a un coût, il suffit de consulter les factures.

— Je tiendrai compte de vos conseils ! J'aimerais aussi suivre le cheminement des appareils de leurs lieux de stockage nocturne jusqu'à leur utilisation pendant une chirurgie. J'ai demandé aux professeurs Chefret et Chourve et ils

m'ont dit de voir avec vous pour organiser un rendez-vous. La semaine prochaine, ce sera possible ?

— Je serai absent la semaine à partir du mardi, je vais suivre une formation.

Le mieux est que l'on s'organise un rendez-vous pour un mercredi matin, c'est le jour réservé aux opérations au laser en ORL.

— Et pour ce mercredi, vous pouvez nous l'organiser ou c'est trop court ?

— Pour l'ORL, ça ne pose aucun problème mais ce sont pour la plupart des interventions de courtes durées aussi le robot d'anesthésie n'est pas nécessaire. Il faut que je demande à l'anesthésiste s'il peut l'utiliser pour le premier patient.

— Vous me donnez la réponse cet après-midi ?

— Sans faute ! Bon, je vais vous laisser !

— Attendez ! Voici ma carte ! Si je suis absente de mon bureau vous pouvez me joindre à ce numéro.

Jean récupère la carte et se lève un peu à contrecœur en arborant son plus beau sourire.

— À tout à l'heure Patricia au téléphone ! Et merci d'avoir accepté de me faire découvrir la vie d'un commissariat.

— À tout à l'heure Jean ! répond-elle en lui prenant la main pour le saluer.

Jean en frissonne. Il aurait voulu tenir cette main douce plus longtemps, l'embrasser, la caresser, jouer avec ses doigts mais Patricia la retire doucement mais fermement, non sans exprimer un regret du regard.

« Ah, si nous n'étions pas au commissariat mon bonhomme ! » songea-t-elle.

Jean se retourne, prend une grande inspiration pour contrer l'oppression liée au stress que lui inflige son désir de la serrer dans ses bras, puis s'éloigne du bureau.

Patricia le regarde partir.

« Mais pourquoi ce type me plaît ? analyse-t-elle. Il n'est pas très grand, pas très beau, en léger surpoids, et par moments, il parle tout seul. Oui, mais ! Son

regard, cette façon qu'il a de vous regarder, quoique j'aie souvent l'impression d'être trop vêtue à son goût. Ceci dit être désirée à ce point, ce n'est pas désagréable. Et puis, il est intelligent, possède le sens de l'humour et... ? Et je ne sais pas, c'est comme ça, il me plaît un point c'est tout ! »

La sonnerie du téléphone stoppe net les réflexions métaphysiques du lieutenant.

— Joule !

— Eh ! C'est Éric ! Tu as l'air ailleurs ?

— Non, ça va ! Qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne sais pas ce que tu as fait à ton admirateur mais il avait le regard hagard en partant !

— C'est pour ça que tu me déranges ?

— Non ! C'est ta convocation de cet après-midi, il est déjà là. Tu le reçois quand même ?

— Les gens sont incroyables ! Envoie-le-moi !

— OK ! N'empêche que l'autre, il a le béguin ! Et je me demande même si toi...

— La ferme !

Éric raccroche aussitôt. Il sait qu'il ne faut pas trop tirer sur la corde avec Patricia parce que quand elle est en colère ? Alors là, ça pète !

Patricia reprend le compte rendu de la scientifique et relit quelques passages.

— Bonjour, lieutenant !

Elle lève la tête. La personne qui se tient debout devant son bureau est un homme grand au teint hâlé. Sa chevelure laquée noire et son costume « De Fursac » bleu sombre cintré le font ressembler à un danseur de tango argentin. L'imitation qu'en fait Éric à son bureau, la main gauche sur le cœur, le bras droit tendu et le visage souriant comme un employé des pompes funèbres chargé de la mise en bière montre qu'elle n'est pas la seule à avoir cette

impression. Afin d'éviter d'éclater de rire elle commence par réprimander celui qu'elle suppose être Joaquim Julio.

— Monsieur Julio, je présume ?

— Pour vous servir, Madame !

— Nous avons convenu de nous rencontrer à 14 heures et vous venez ce matin sans m'avertir ?

— Ce n'était plus possible cet après-midi !

— Et ça doit l'être pour moi ce matin ? Vous pensez que je suis à votre entière disposition, que je doive corriger mon emploi du temps en fonction du vôtre, que nous devons nous rencontrer pour danser un paso-doble ? Asseyez-vous !

Joaquim Julio s'exécute sans broncher, tout penaud. Patricia se calme un peu et regarde fixement l'ingénieur.

— Monsieur Julio, il ne s'agit plus d'équipements trafiqués, de robot déprogrammé mais d'un meurtre. Vous comprenez ma réaction j'espère ! J'ai besoin de l'aide de tout le monde pour découvrir la vérité.

— Excusez-moi lieutenant, je n'avais pas pris conscience de la gravité des événements !

— Bon ! Je vous ai fait venir pour parler du robot d'anesthésie. Qui connaît le mot de passe et la procédure de programmation ?

— Il y a deux mots de passe différents. Le premier permet l'utilisation du robot en salle d'opération, il est connu des anesthésistes, le deuxième permet d'ouvrir et de modifier les fichiers programmes. Nous sommes deux à le connaître, un ingénieur analyste programmeur de notre société Norbert Bretienne et moi-même.

— Personne d'autre ?

— Non ! Enfin il y a une possibilité de l'obtenir mais c'est compliqué.

— Expliquez-moi !

— En salle de conférences de la direction il y a un coffre mural dans lequel sont gardés des dossiers importants et une clé USB qui contient tous les mots de passe primordiaux de la société.

— Et qui a accès à ce coffre ?

— Le PDG, Monsieur Houlia Alexandre, le directeur financier, le directeur technique et le chef de la sécurité mais je ne crois pas qu'ils soient capables de reprogrammer le robot.

— Et l'ouverture du coffre s'obtient de quelle manière ?

— Avec leur carte personnelle.

— Donc, pour obtenir le mot de passe permettant de reprogrammer le robot il suffit d'avoir la carte d'accès d'une des quatre personnes que vous avez mentionnées ou une copie, n'est-ce pas ?

— Tout à fait !

— Quelles sont les heures d'ouverture des bureaux de votre société ?

— Le personnel d'entretien commence à 6 heures et le gardien ferme la société vers 21 heures. Mais quelques fois des réunions se terminent plus tard. C'est un peu aléatoire.

— Bon ! Je pense que je vais venir vous voir à votre société la semaine prochaine pour vérifier tout ça.

— La semaine prochaine je vais à un congrès biomédical à Pau. Je serai absent toute la semaine.

— À Pau ! Et qu'y faites-vous ?

— Je présente les activités de ma société aux techniciens biomédicaux de la France entière. Un grand nombre de sociétés seront représentées à ces journées.

Patricia se rappelle que Jean est en formation la semaine prochaine à partir de mardi. « Peut-être est-ce là que Jean se rend ? » pense-t-elle.

— Les techniciens sont en formation, c'est cela ?

— À partir de mardi ! C'est l'AAMB, l'Association des Agents de Maintenance Biomédicale qui organise ces cours. Si vous voulez, je peux vous avoir une entrée comme partenaire !

— Partenaire ?

— Les partenaires sont les sociétés qui présentent leurs activités sur des stands personnalisés. Nous participons à la réussite de ces journées.

— Je viendrai bien une journée ou deux pour m'imprégner un peu de l'esprit biomédical. Cela devrait m'aider pour mon enquête.

— Lieutenant, vous êtes mon invitée !

— Et bien, j'accepte ! Je viendrai mercredi et jeudi.

— Je vous fais parvenir une invitation.

— Merci, Monsieur Julio !

— Appelez-moi Joaquim !

— Nous n'en sommes pas là monsieur ! Au revoir et à mercredi en huit !

— Le temps va me paraître long lieutenant ! répond Joaquim en se levant déçu.

Patricia fait mine de n'avoir pas entendu et prend son téléphone pour appeler son collègue Éric.

— Oui, Éric, tu peux vérifier les commandes passées chez RadioElectronic par l'hôpital ? Pour te faciliter la tâche, adresse-toi au service comptabilité fournisseur. Ah ! Et vérifie si RadioElectronic a vendu la fameuse carte ailleurs dans la région.

— OK ! Au fait, t'en as encore fait craquer un !

— Qui ?

— L'hidalgo !

Sans répondre, Patricia raccroche.

*

CHAPITRE IX

Jean est allongé sur le divan attendant les consignes du docteur Pérot. C'est la première fois qu'il participe à une séance d'hypnose. Assis sur une chaise à sa gauche, le médecin regarde Jean en souriant.

— Comment avez-vous appelé votre voix ?

— Georges !

— Je vais entrer en relation avec Georges. Pour cela, il faut que vous soyez complètement détendu ! Le psychiatre commence en parlant lentement d'une voix basse et douce.

— Nous allons commencer par une séance de relaxation. Fermez les yeux... Concentrez-vous sur votre respiration. Inspirez... Remplissez bien vos poumons puis expirez doucement... Recommencez... Maintenant, visualisez votre pied droit. Il est plein d'énergie. Visualisez cette énergie... C'est un point lumineux d'un bleu clair brillant... Faites remonter doucement ce point lumineux vers le haut de votre jambe... Au passage, il capture l'énergie de votre mollet... Le point lumineux grandit... Remontez-le encore... Il passe par votre cuisse... Il capture l'énergie de votre cuisse... Il grandit... Il remonte encore jusqu'au nombril... Il s'arrête. Visualisez votre pied gauche. Il est plein d'énergie...

Le thérapeute réitère sa procédure sur tous les membres puis la tête, le visage, la poitrine. Le point d'énergie a maintenant la taille d'une balle de tennis.

— Visualisez votre nombril illuminé... Toute votre énergie est concentrée sur votre nombril... La boule d'énergie se soulève doucement et quitte votre corps... Maintenez-la à un mètre au-dessus de votre ventre... Vous êtes détendu... Vous êtes profondément calme et paisible... Vous aimez ce

calme... Regardez toujours la boule d'énergie. Maintenant, visualisez un grand escalier... Vous êtes en haut sur la dernière marche, en bas il y a une porte. Vous descendez les marches une à une, doucement... Chaque marche est une étape... Plus vous descendez, plus vous vous sentez léger... Vous arrivez à la première marche... Ouvrez la porte, entrez... Vous êtes désormais en état de pure relaxation.

Après quelques secondes de silence, le psychiatre reprend.

— Georges ! M'entendez-vous ?

— Hein !

— Georges ? C'est vous qui me répondez ?

— Qui êtes-vous ? demande Georges, étonné de parler avec la voix de Jean.

— Ouvrez les yeux et vous me verrez !

« Ouvrir les yeux ? Mais je ne vois que par les yeux de Jean » s'étonne Georges.

Les yeux de Jean s'ouvrent et Georges voit un homme penché sur lui qui le regarde fixement.

— Et vous êtes ? demande-t-il.

— Je suis le docteur Pérot, je suis psychiatre !

— Ah ! Oui, je vous reconnais. Jean a un problème ? Il ne m'a rien dit !

— Et pourquoi devrait-il vous mettre au courant ?

— Jean ne m'a pas présenté n'est-ce pas ? Vous ne savez pas qui je suis ?

— Expliquez-moi !

— Si je vous en parle, il va me disputer !

— Je suis son psychiatre, il est venu de lui-même pour comprendre ce qui lui arrive. Vous pouvez tout me dire !

Georges réfléchit un long moment puis essaie de contacter mentalement Jean.

— *Jean ?*

Jean ne répond pas, il doit dormir.

— *Jean ! Tu m'entends ?*

Pas de réponse ! « Oh et puis, tant pis ! » se résout Georges.

— Je suis son frère jumeau !

— Plaît-il ? s'étonne le psy.

— Je suis son frère jumeau ! Je suis ce qu'on appelle un foetus in foetu ! Je suis à l'intérieur de son corps.

Le toubib écarquille les yeux en se redressant sur sa chaise.

— Eh ! Je ne vais pas vous manger !

— Bon ! Résumons ! Vous êtes un foetus parasite dans le corps de Jean qui est sous hypnose et vous parlez avec sa bouche, vous voyez avec ses yeux, vous pensez avec sa tête et vous me prenez pour un débile mental Monsieur Seldert ! J'ai des patients sérieux qui souffrent de vraies pathologies ! Je ne joue pas ! Levez-vous Monsieur Seldert et sortez de mon cabinet ! Vous m'entendez ?

— Mais Jean est endormi ! Réveillez-le ! supplie Georges.

— Arrêtez de vous foutre de moi !

Jean ne bouge toujours pas. Le doute s'installe dans l'esprit du thérapeute. « Ou il joue bien la comédie ou c'est la vérité et alors là... » Il décide de le réveiller. Après quelques instants, Jean sort de son état hypnotique, se redresse et interroge le médecin.

— Que s'est-il passé ?

Le docteur Pérot regarde Jean longuement.

— Vous ne vous rappelez pas ?

Jean cherche dans sa mémoire et ne sait quoi répondre. Le psychiatre évidemment bien entraîné à détecter lorsqu'un individu lui ment est maintenant convaincu de l'ignorance de Jean sur les événements récents.

— Georges a répondu à mes questions ! précise le médecin.

— Il a répondu ! Et que vous a-t-il dit ? s'inquiète Jean.

— Qu'il était votre jumeau parasite ! Vous comprenez que je doute quelque peu de cette affirmation ! Ce serait le premier cas connu de fœtus in fœtu vivant après quarante ans dans le corps de son jumeau !

— Je vais vous montrer les images IRM et les conclusions des radiologues, je les ai apportées !

— Monsieur Seldert ! Je vais bien évidemment regarder ces images, ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre ce genre d'anomalie mais admettre que c'est lui qui vous parle est une autre affaire.

— Mais son cœur bat ! C'est dans le rapport du radiologue. Avant d'avoir vu ces images je pensais être fou, je voulais me soigner pensant à un trouble psychique. C'est pour cette raison que je suis venu vous voir ! Mais quand j'ai lu le compte rendu des médecins, j'ai compris que j'étais sain d'esprit, que je subissais les conséquences d'une curiosité génétique rare, voire unique.

Georges existe, on se parle, on plaisante, on vit ensemble.

— Bon ! Monsieur Seldert, vous allez me laisser votre dossier. Je vais l'étudier à tête reposée et je vous recontacterai pour en discuter à nouveau avec vous. Pour aujourd'hui la consultation est terminée.

Jean se lève déçu mais n'insiste pas. Il salue le médecin et quitte le cabinet.

Le docteur Pérot est dubitatif. Que penser de ce cas ? Il ouvre le dossier et commence à l'étudier. Tout ce qu'a dit Jean est exact. Il y a un fœtus fixé par la tête à sa colonne vertébrale avec des liaisons artérielles et veineuses qui peuvent expliquer le fait que le corps du fœtus soit en bon état. Il y a aussi un pont nerveux entre le cervelet de « Georges » et la moelle épinière de Jean.

« Il doit être persuadé que c'est par cette liaison nerveuse que Georges lui parle, qu'il voit et entend tout » raisonne le psychiatre. « Il ne va pas être facile de le guérir de ses hallucinations acoustico-verbales, d'autant plus qu'il les accepte. Il est persuadé que Georges existe, qu'il est en contact permanent

avec ce parasi... avec son frère, ça lui convient très bien, il n'en est pas traumatisé. »

Le thérapeute note ces remarques dans le dossier psychiatrique de Jean.

« Comment traiter ces hallucinations, quelles méthodes utiliser ? Une thérapie comportementale et cognitive serait difficilement applicable, il n'a ni symptômes invalidants, ni réactions agressives ni détresse à l'origine d'une souffrance psychique. Je vais plutôt commencer une psychanalyse. Je le recontacte dans quelques semaines, pour voir la progression de ses symptômes. »

*

Jean, assis sur sa banquette repense à sa consultation chez le docteur Pérot.

— Qu'en a-t-il conclu ? Accepte-t-il l'existence de Georges ? pense-t-il tout haut.

— *Il ne te croit pas. Ton psy est persuadé que tu te parles à toi-même ! Il admet ma présence, les clichés le montrent, mais pas que je puisse penser. Je ne suis qu'une masse parasite.*

— C'est vrai !

— *Que je ne suis qu'une masse de chair parasite ?*

— Mais non ! Qu'il ne me croie pas ! Après tout, c'est peut-être mieux ainsi.

Qui avalerait cette histoire ? Imagine s'il y avait encore des crieurs de journaux le brouhaha insupportable en bas de notre immeuble :

« Édition spéciale ! Un être vit et parle à son frère à l'intérieur de son ventre ! »

— *Je serai anonyme jusqu'à la fin de notre vie, inexistant ! se désespère Georges.*

— Non ! On trouvera une solution. Je ferai connaître ton existence. La première chose à faire est de convaincre le docteur Pérot. Ça ne va pas être une mince affaire !

— *Pourtant, ton cas l'intéresse beaucoup ! Il avait deux livres sur son bureau : « L'hypnose thérapeutique » de Milton H. Erickson et « Les hallucinations verbales et travaux cliniques » de Daniel Lagache.*

— Comment sais-tu ça ? Je n'ai rien vu ! Il y a tellement de pagaille sur son bureau !

— *Les livres étaient posés l'un sur l'autre, sur son bureau à côté de la lampe, à sa droite.*

— Mais, je n'ai rien vu ! Comment peux-tu te souvenir d'images que je n'ai pas perçues ?

— *Tu sais bien que je ne voie qu'à travers tes yeux ! Je ne peux décrire que ce que tu as vu.*

— Et les titres ! Tu as retenu les titres ?

— *Oui ! Le livre de Erickson était dessus, j'ai lu le titre et le nom de l'auteur sur le dos du livre du dessous.*

Jean est ébahi parce qu'il vient d'entendre. « Georges possède sa mémoire propre ! » s'étonne-t-il. Il n'y avait pas pensé. Georges est en relation directe avec la mémoire de Jean et en plus, il stocke des informations dans son propre cerveau. Et pour parfaire le tout, sa mémoire est exceptionnelle.

— Tu peux me décrire entièrement le cabinet du docteur Pérot ?

— *Bien sûr ! En entrant sur la droite il y a son bureau en acajou. Dessus à gauche une lampe avec un fût acajou en forme de colonne décorée de bagues en bronze surmonté d'un abat-jour en tissus ocre clair. Il y a au milieu un sous-main en cuir vert, à droite des dossiers empilés, derrière le bureau une bibliothèque en bois blanc, sur le mur de droite une toile représentant un torrent avec...*

— C'est bon, n'en jette plus ! J'avoue que je ne me suis jamais attaché à tous ces détails ! Comment fais-tu ?

— *Quand je perçois une image, elle reste gravée.*

Jean se lève, va dans sa chambre et récupère un livre sur sa table de chevet. Il l'ouvre au hasard et regarde la page de droite pendant deux secondes puis referme le livre.

— Alors ! Quel est le huitième mot de la deuxième ligne de la page de droite ?

— *MOTO !*

Jean regarde le livre à nouveau et l'ouvre.

— Mince ! Je n'ai pas noté la page !

— *99 !*

— *99 ? Bon !*

Jean l'ouvre à la bonne page et compte les mots de la deuxième ligne : « *MOTO* ».

— Ça alors, tu as une mémoire eidétique !

— *À tes souhaits !*

— À moins que ce ne soit une hypermnésie ! Tu n'aurais pas eu un traumatisme dans ta jeunesse ? lance-t-il d'un ton faussement sérieux.

— *Des fois, ton humour me déconcerte !*

Jean rit franchement.

— *Plutôt que de rigoler, si tu répondais à ton téléphone !*

Le téléphone sonne effectivement dans la salle. Jean s'y rend et décroche en riant toujours.

— Allô ! lance-t-il joyeusement.

— Et bien, vous avez l'air de vous éclater ! C'est pour ça que vous m'avez déjà oublié !

Il se ressaisit en reconnaissant la voix de son interlocuteur.

— Patricia ? Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Vous vous rappelez peut-être que je suis de la police ! Vous ne deviez pas me confirmer un rendez-vous au bloc opératoire ? Mais apparemment, vous n'êtes pas seul et vous vous amusez bien !

— Ah oui ! Pour mercredi, Je vous le confirme ! Je vous prie de m'excuser, je sors de chez mon psy aussi je suis un peu perturbé, et je suis seul.

— Ça pour rigoler tout seul il faut être perturbé ! Vous êtes incurable ?
Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien de grave, rassurez-vous ! Mais, je ne peux pas en parler.

— Je ne suis pas inquiète ! Je veux seulement savoir si je dois m'éloigner de vous ?

— Bien au contraire ! Rapprochez-vous sans hésiter, je n'ai aucunement l'intention de vous faire des misères !

— Ouais ! Je vois. À quelle heure se retrouve-t-on à l'hôpital ?

— Si vous voulez assister à la préparation de la salle, il faut y être à 7 heures.

— 7 heures ! J'ai une demi-heure de transport, je vais devoir me lever de très bonne heure !

— Si vous voulez, je me ferai un plaisir de venir vous chercher ! Disons 5 heures et demie chez vous. Je viendrai avec les croissants. Vous nous préparerez le café ? Au fait ! Votre adresse c'est...

— 5 heures et demie ! Et vous avez l'intention de faire quoi si tôt ?

— Je ne voudrais pas que nous arrivions en retard !

— Bah tiens ! On dit 7 heures à l'entrée de l'hôpital.

— Bien m'dame ! Mais vous savez...

— Bonne soirée m'sieur ! le coupe Patricia en raccrochant.

— *Pas le bol, hein ! Elle n'est pas dupe ta copine !*

— Ça valait le coup d'essayer !

*

Patricia raccroche son téléphone, pensive. Que Jean vienne la chercher chez elle, elle ne peut pas l'accepter. Elle préfère ne pas révéler son adresse. Cela serait très mal perçu par sa hiérarchie si celle-ci apprenait qu'un de ses lieutenants avait des contacts avec un protagoniste de l'affaire sur laquelle il enquête. Cependant, il est indéniable que Jean a le béguin pour elle et c'est réciproque. Oui mais elle doit résister, montrer son autorité. Elle enquête sur un meurtre, elle ne doit pas mélanger sa vie privée avec son job. Quel dommage tout de même, elle a vraiment envie de lui.

— J'ai les résultats de Kiêu, ça t'intéresse ?

Éric s'approche de Patricia, lui présentant un tas de feuillets.

— Donne ! répond Patricia en tendant la main prestement.

Éric s'exécute non sans un regard malicieux. Il a entendu la conversation téléphonique de Patricia.

— C'était ton admirateur préféré ? Et tu as rendez-vous à 7 heures avec lui ? Où et quand ?

— Non mais je m'occupe de ta vie, moi ?

— Aller ! Raconte, je suis ton ami non ?

— Mon collègue !

— Je t'assure, quand vous êtes ensemble, tous les deux, on craint pour le réchauffement climatique ! La dernière fois j'ai été obligé de me coiffer d'une poche de glaçons !

— Imbécile ! Bon, laisse-moi regarder ce rapport !

— Attends ! J'ai aussi fait des recherches sur les vendeurs du circuit rajouté au laser.

— Je t'écoute !

— D'abord, le service Biomédical n'a jamais commandé ce type de plaques d'essai. Quant aux composants, ils sont communs et pas récents. Ils auraient pu être achetés il y a une décennie.

— Ça disculpe le service Bio !

— Et ! Tu commences à parler comme les personnels hospitaliers !

— Continu !

— Vingt cartes ont été vendues il y a deux mois à une école d'ingénierie électronique, l'ENEEA à Clichy. Je les ai contactés, il ne leur en manque aucune.

— L'ENEEA ?

— L'École Nationale d'Électronique et d'Électricité Appliquée. J'ai trouvé aussi deux magasins de vente de composants et de kits électroniques, un à Asnières et l'autre à Courbevoie. Je vais les voir demain matin.

— Merci Éric !

— J'oubliais ! Je t'ai fait une petite biographie sur la victime, c'est intéressant ! rajoute-t-il en lui donnant une chemise cartonnée.

Patricia note les remarques d'Éric et commence à éplucher le rapport d'autopsie.

« Alors ! Médecin Docteur Kiêu Margaritis ; Technicien ID Marilynne Bodachu ; Lieutenant Éric Clément ; Victime : Jean-Charles GAUTHIER sexe masculin... Âge 31 ans... Examen externe... Présence d'un hématome et d'une plaie de 2 cm en arrière de la tête sans doute causés par la chute du corps sur le sol. La blessure n'est pas la cause de la mort... Ah ! Contusion de 4e catégorie à l'os temporal droit. On observe un enfoncement du crâne de deux centimètres et demi de long sur 2 centimètres et demi de large de profondeur 3 centimètres vers l'avant et 2,5 centimètres vers l'arrière, causé par un coup violent avec un objet contondant asséné de face par une personne gauchère. Cette blessure a créé une hémorragie cérébrale importante avec probablement une perte de connaissance instantanée de la victime. Examen interne, données de laboratoire, etc.. » Patricia en sait assez. L'hématome causé par la chute montre que la victime a été frappée, est tombée inconsciente au sol et a été ensuite relevée et positionnée contre le châssis de l'appareil pour faire croire à un accident.

« Pour déplacer le corps et le mettre en position à genoux, penché sur le châssis, il faut avoir une certaine force physique. L'assassin doit être d'un bon gabarit » conclut Patricia.

Les derniers feuillets donnent les conclusions des techniciens de l'identité judiciaire.

« Traces au sol trop nombreuses pour être identifiables ; même conclusion pour les empreintes digitales ; côté appareil, trace de sang au sol à 2 mètres du châssis ; trace de sang effacée avec empreinte de semelle de taille quarante-quatre ou cinq ; traînée au sol probablement laissée par les talons de chaussure de la victime. »

« Cela confirme mes conclusions sur le déroulement du meurtre. » pense-t-elle.

« Examen de la mallette à outils : marque FACOM référence BV.29P avec composition d'outils référence CM.BUR1. Les outils sont neufs et ne portent pas d'empreintes digitales. Il manque à la composition un marteau référence 200H.26, dimensions tête acier en millimètres 25X25x80 poids 0,345 kg ».

« C'est l'arme du crime ! Les dimensions correspondent ! se satisfait Patricia. Je demanderai à Éric de chercher l'origine de cette mallette. »

« Bon ! Il me reste la victime. Gauthier Jean-Charles, né à Montréal le 22 juillet 1984, adresse 40 rue de bourgogne 75007, Lycée Paul Claudel rue de Grenelle, faculté de médecine etc. Interne dans le service du professeur Tauty depuis un an. Bien ! Casier vierge, pas de problème avec ses collègues. Selon l'expression consacrée, il a dû se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. »

Patricia regarde sa montre, il est tard. Elle referme la chemise cartonnée et remet un peu d'ordre sur son bureau, enfle sa veste, arrange sa chevelure en arrière par-dessus son col et sort du commissariat.

*

Le train arrive en gare de Suresnes. La pendule du quai affiche 6 h 50, ça le rassure. S'il y a bien une chose que Jean ne supporte pas c'est d'arriver en retard à un rendez-vous. Les portes s'ouvrent, il sort et se dirige vers les escaliers mécaniques.

— Alors ! Vous me snobez ?

Jean se retourne, Patricia arrive en souriant.

— *Vise un peu comme elle est habillée !* lance Georges admiratif.

En effet, elle porte un trench-coat en cuir nappa caramel à fermeture boutonnée croisée. De coupe cintrée, ceinturé à la taille avec pattes de serrage aux poignets, son manteau arrivant mi-cuisse l'enveloppe merveilleusement bien. Un jean droit classique, des sandales en beau cuir lisse couleur Camel avec maxi-bridés croisés montées sur un talon de huit centimètres tressé corde et pour finir un sac seau en toile cavas à bandoulière donnent à sa silhouette un mélange de sérieux et de décontraction.

— Vous étiez dans la voiture suivante ? Dommage, on aurait pu faire le trajet ensemble ! Vous êtes entrée à quelle station ?

— Vous enquêtez sur moi ? Méfiez-vous, à ce jeu-là je suis la plus forte.

— Mais non ! Bon, on la refait. Bonjour, Patricia ! Pour une surprise !

— Bonjour, Jean ! Si je m'attendais !

— Nous sommes pile à l'heure ! Décidément, nous étions faits pour nous rencontrer !

— Sortant du même train, à la même heure et ayant rendez-vous ensemble, c'était inévitable !

— Je vous en prie ! abrège Jean en montrant l'escalier.

Arrivé dans le hall de la gare, Jean s'arrête devant une affiche publicitaire du parfum « J'adore » de Christian Dior. On y voit la superbe actrice en robe moulante couleur or fendue à partir du haut de la cuisse. Jean

admire le cliché puis regarde Patricia, puis à nouveau le cliché. Le lieutenant devine les pensées de Jean.

— Dans vos rêves !

— Dans mes rêves, c'est votre tenue d'hiver !

Patricia garde son sérieux mais ne peut s'empêcher de sourire intérieurement.

« Il a une imagination débordante » songe-t-elle un peu gênée.

Le portique de la cour franchi, ils entrent par la porte « A », entrée principale de l'hôpital.

— On passe par votre bureau ?

— Oui ! J'ai besoin de me changer et puis, vous pourrez y laisser votre manteau et votre sac à main !

Jean se dirige vers le fameux ascenseur aux parois poétiques et programme l'étage « D ».

— C'est toujours aussi instructif ! souligne Patricia.

— On ne change pas une équipe qui gagne ! admet Jean.

Arrivé dans son bureau, Jean propose à Patricia de mettre ses affaires dans un placard qui lui sert de vestiaire.

— Je vais me changer dans l'atelier biomédical ! Prenez vos aises !

Restée seule, Patricia retire son trench qu'elle accroche à un portemanteau laissant apparaître un T-shirt imprimé à dessins bleu ciel sur fond blanc représentant un faune exotique. Elle ouvre son sac, en sort son rouge à lèvres et son miroir de poche puis retouche son contour de lèvres. Un coup d'œil à la pièce, un tant soit peu désordonnée, lui révèle un trait de caractère de Jean. Elle s'installe sur le fauteuil de son bureau et attend. La porte s'ouvre et Jean apparaît en tenue de technicien, pantalon et blouse de couleur blanche.

— On va pouvoir y aller maintenant ? demande-t-elle en se levant.

Jean la regarde et ne peut s'empêcher un petit sifflement d'admiration.

— Et vous arrivez à cacher un flingue là-dessous ?

— C'est bien les hommes, ça ! Toujours le même machisme ! Sachez que je ne porte pas d'arme aujourd'hui mais ne vous y fiez pas, mes compétences en close-combat vous donnent peu de chance au corps à corps.

— Ne me tentez pas ! ironise-t-il en lui ouvrant la porte. Nous allons directement au service Anesthésie, je vais vous montrer le local où sont entreposés les robots.

Les personnels du service Anesthésie sont déjà en pleine activité. Chaque salle est équipée du matériel nécessaire à l'anesthésie correspondant au type de chirurgie pratiquée, ici un ventilateur « haute fréquence » pour des interventions avec bronchoscope rigide en chirurgie thoracique, là deux appareils pour une ventilation séparée des poumons. Et bien sûr, les robots équipent maintenant la plupart des salles d'opération. Jean emmène Patricia vers la pièce de stockage des équipements. Un « technicien » d'anesthésie les accompagne.

— Voilà, c'est ici ! Et il faut un badge validé pour ouvrir la porte ! explique Jean.

Ils entrent dans le local. Le « technicien » prend un chariot et le pousse vers une salle du bloc opératoire.

— Vous voyez, c'est aléatoire. Ils prennent un robot d'anesthésie et l'installent dans une salle. L'anesthésiste notera dans le dossier du patient le numéro de l'appareil utilisé !

Patricia note les remarques de Jean dans son calepin.

— Aucun chirurgien n'était donc visé, admet-elle, mais ça n'explique pas pourquoi le laser a aussi été trafiqué !

— *Et le TEP SCAN ? Si tu veux mon avis, les robots, le laser et le TEP SCAN en panne impliquent une mauvaise maintenance : c'est le Biomédical qui est visé !* conclut Georges.

— Mais tu as raison, Georges ! répond Jean à haute voix.

— Vous parlez encore une fois tout seul ? Et qui est ce Georges ? s'étonne le lieutenant.

— Heu ! Je réfléchissais tout haut !

— Et votre moi intérieur s'appelle Georges ?

— En quelque sorte ! Donc, je me disais, on a les robots d'anesthésie et un laser en pannes plus le TEP SCAN qui a failli l'être ! À votre avis qui est responsable de la maintenance de ces appareils ? À qui croyez-vous la direction de l'hôpital va en faire le reproche ?

— Au service Biomédical !

— C'est nous qui sommes visés. Quelqu'un veut nuire au Biomédical !

— Au point de tuer ! Ça me paraît un peu exagéré ne trouvez-vous pas ? s'étonne Patricia.

— Effectivement, c'est disproportionné !

— Et qu'en pense Georges ?

— Quoi ?

— Que vous dicte votre moi ? Vous savez ! Celui avec lequel vous conversez régulièrement ! Votre maître à penser !

— *Elle me plaît de plus en plus cette femme ! Mais alors, elle me plaît !* se réjouit « le maître à penser » de Jean.

— Que nous devons aller en salle cinq pour assister à la préparation de l'intervention laser.

— *Menteur !*

— Eh bien allons-y !

Jean conduit l'enquêtrice vers le vestiaire du bloc. Ils empruntent le couloir qui ceinture les salles d'opération, passant devant le bureau de la surveillante chef, absente à cette heure. Arrivé devant la porte du vestiaire, Jean s'arrête.

— Vous trouverez à gauche des tenues de bloc. Vous prenez une charlotte, une bavette, une tenue et des surchaussures. Vous entrez dans le vestiaire

« femme » enfin c'est vous qui voyez et prenez un casier libre pour mettre vos affaires. Avant de le refermer tapez un code sur le clavier, il vous servira pour le rouvrir.

— Je m'en serais doutée !

— Bon ! Nous nous retrouvons côté « central bloc » après nous être changés.

Quand Patricia entre par ladite porte, Jean a déjà commencé le lavage des mains. Il l'inspecte de la tête aux pieds ce qui a pour effet d'agacer le lieutenant.

— Quoi ! J'ai l'air ridicule ?

— Oh que non ! répond Jean enthousiaste.

Il faut dire qu'il n'y a que trois tailles dans les tenues disponibles, de 1 à 3. Patricia s'est vêtue d'une tenue de taille 2 alors que certaines parties de son anatomie se rapprochent plutôt de la taille 3. Il n'est d'ailleurs pas le seul en admiration puisqu'il entend, dans sa tête, un sifflement long et modulé.

— Si vous pouviez juste entrer votre frange sous la charlotte et retirer votre montre, vous seriez parfaite !

Patricia suit les conseils de Jean. Après s'être lavés les mains, ils entrent dans le central du bloc opératoire.

— La salle 5 est la deuxième sur la gauche ! indique Jean.

Avant d'entrer dans la salle, Jean donne quelques consignes à Patricia, notamment de ne pas frôler les tables recouvertes d'un champ vert. Le docteur André Nepveu est présent et prépare ses seringues de drogues anesthésiques. Reconnaisant Jean et le lieutenant, il leur fait signe d'approcher.

— Bonjour, lieutenant ! Salut Jean !

— Bonjour, Docteur !

— Alors, vous êtes venue voir si nous traitons bien nos patients ?

— Je vous fais confiance ! Je suis juste venue m'imprégner de l'ambiance d'un bloc opératoire. Quand je mène une enquête, j'ai besoin de connaître l'état d'esprit des gens liés à l'affaire. Et quoi de plus instructif que de les voir là où

ils passent, pour la plupart d'entre eux, un bon tiers de leur vie, sur leur lieu de travail.

— Bonjour, Jean !

— Bonjour, Monsieur Chefret !

Le professeur vient d'entrer en salle, accompagné d'un élève, toujours ponctuel. Les interventions au laser doivent débiter à 8 heures précises. Il faut dire qu'une dizaine de patients attendent d'être opérés dans la matinée.

— Tiens ! Bonjour, Madame ! Je suis ravi que vous ayez pu venir aujourd'hui !

— Jean ne vous a pas prévenu ? s'étonne Patricia, un peu gênée.

— Je lui avais dit que vous pouviez venir quand vous le désiriez, il n'avait pas à me prévenir.

— Bon, on peut commencer ? demande André au professeur.

— C'est bon, je me prépare ! répond le docteur Chefret se dirigeant vers les lavabos à l'entrée de la salle.

— Je fais venir un brancardier pour installer la patiente ? demande l'infirmière de bloc à l'anesthésiste.

Avant que celui-ci ne réponde, la porte s'ouvre et un gaillard de deux bons mètres de haut pénètre en salle. Tout le monde a reconnu Guy, un brancardier guadeloupéen, véritable armoire à glace.

— Messieurs dames ! lance Guy en entrant, puis reconnaissant Jean, ça va en bas ?

— Ça va ! répond Jean. Toujours pas le vertige là-haut ?

— On s'adapte !

Après un coup d'œil complice à Jean, Guy entre dans la pièce dite « anesthésie » où attend le premier patient.

— Tu ne prends pas un chariot de transfert ? demande l'infirmière de bloc.

Guy ne répond pas et revient avec le premier patient dans les bras. C'est une jolie jeune fille d'à peine une dizaine d'années, souriante mais tout de

même un peu impressionnée, que Guy dépose doucement sur la table d'opération. Il couvre la petite d'un drap en lui présentant son plus beau sourire puis sort calmement.

Patricia le suit du regard, fascinée.

— J'avoue que l'image de ce mastodonte tenant dans ses bras cette petite fille à un mètre cinquante du sol et la déposant délicatement sur la table d'opération a quelque chose d'irréaliste ! détaille-t-elle à Jean, en chuchotant.

— C'est aussi ça travailler dans un hôpital ! répond Jean. On y voit des situations dures, quelquefois insoutenables, mais aussi de belles histoires ou des images insolites voir poétiques comme celle-ci.

— Vous aimez votre métier, n'est-ce pas ?

— Évidemment ! Tout comme vous devez aimer le vôtre ! Bon, on va suivre l'intervention. Voyez, comme je vous l'ai déjà expliqué, on voit sur le moniteur l'activité cérébrale de la patiente. Le robot réglera les doses de médicament en fonction du nombre en haut à gauche de l'écran qui indique la profondeur de l'anesthésie.

— Et c'est la corrélation entre ce nombre et le dosage des médicaments qui a été modifiée dans le logiciel pour injecter des surdosages ?

— C'est exact ! Mais le patient est toujours surveillé par l'anesthésiste, le risque est donc très limité.

— Pourtant le patient de l'incident a fait un arrêt cardiaque ! s'étonne Patricia.

— C'est un homme qui devait avoir une faiblesse cardiaque, le docteur Neveu vous le confirmera. L'intention n'était pas de tuer mais seulement de causer du tort à quelqu'un ou à un service ! Vous voyez ce que je veux dire ?

— Très bien !

— La patiente dort ! Le professeur Chefret va commencer l'intervention.

Le professeur s'installe à la tête de la patiente et teste la souplesse des cervicales pour vérifier si le relâchement musculaire est maximal.

— Cette petite patiente est atteinte de papillomatose laryngée juvénile, explique-t-il, nous allons désobstruer son larynx au laser.

— C'est quoi une papillomatose ! demande Patricia à Jean, toujours en chuchotant.

— C'est une prolifération tumorale bénigne occasionnée par un papillomavirus. Lorsque le microscope sera installé, vous regarderez par l'optique latérale. Vous verrez, c'est impressionnant.

Le microscope mis en place, l'élève branche le bras du laser et met celui-ci en fonctionnement.

— Regardez par le troisième œil, Madame ! Vous ne verrez pas ça tous les jours ! propose le professeur.

Patricia s'approche, hésitante et regarde à travers l'optique. Elle y devine les cordes vocales entourées d'une sorte d'agglomérat de verrues rose clair, avec, sur l'une d'elles, un point rouge.

— 10 watts en continu ! demande l'opérateur.

— 10 watts en continu ! répond l'élève.

Le spot rouge se positionne sur une partie de la tumeur et disparaît, remplacé par le laser thérapeutique, commence alors la vaporisation du papillome. Après dix minutes de traitement, la tumeur a disparu et seuls quelques zones éparses noircies témoignent d'un geste chirurgical.

— L'intervention est terminée ! lance le professeur satisfait en retirant le laryngoscope.

— J'ai encore sept interventions à suivre ! précise-t-il à Patricia. Si vous le désirez, vous pouvez rester !

— C'est bien aimable à vous, mais je dois retourner au commissariat ! Je vous remercie pour cette démonstration !

— À votre service, lieutenant !

Jean raccompagne Patricia à son bureau, lui rend son trench et son sac et la regarde, silencieux.

— Quoi ! s'étonne Patricia, j'ai quelque chose qui ne va pas ?

Jean avale sa salive avant de répondre.

— Oh que non ! Vous êtes... splendide !

— Bon ! Je peux vous téléphoner si j'ai besoin de vous ?

— Quels que soient vos besoins ou vos désirs, de jour comme de nuit, vous m'appellez, j'accours.

Elle le regarde droit dans les yeux et esquisse un de ses plus beaux sourires.

— Je ne l'oublierai pas !

*

CHAPITRE X

— Résumons ! explique Patricia. Nous avons un robot d'anesthésie, pris au hasard dans la réserve du service, sur lequel quelqu'un a modifié le programme. Le contrôle du robot peut être à tout moment repris par le médecin anesthésiste qui décidera alors des dosages de drogues. Les paramètres vitaux du patient sont, quoi qu'il en soit, constamment surveillés. L'intention n'était donc pas de tuer mais simplement de mettre en doute l'utilité du dispositif et de faire croire à un manque de fiabilité de celui-ci, voir à sa dangerosité.

— Qui est visé ? À qui profite cet incident ? s'interroge Éric.

— Quelqu'un qui veut se venger du service, un concurrent du fabricant du robot ? Il va falloir chercher du côté des anciens employés du service. Nous devons aussi enquêter sur les différents fournisseurs de robots d'anesthésie ou de systèmes équivalents.

— Un fournisseur qui aurait la possibilité d'ouvrir la porte de la réserve laquelle, je te le rappelle, ne s'ouvre qu'avec un badge dédié ! fait remarquer Éric.

— Mais, au fait, j'avais demandé à la sécurité de l'hôpital de me faire parvenir la liste des entrées dans le local la nuit précédant les événements ! Tu n'as rien reçu ?

— Attends ! Je regarde.

Éric retourne à son bureau et fouille dans ses casiers de rangement. Il en ressort un feuillet qu'il montre bras tendu à Patricia. De retour vers elle, il lui présente.

— J'ai reçu les listes des entrées en anesthésie et au bloc pour cette fameuse nuit ainsi que celle du TEP SCAN pour la nuit du 15 au 16 septembre.

— Vous êtes bien tous les mêmes les hommes, vos bureaux sont de vrais Capharnaüms. Bon, voyons ! Liste des entrées au bloc opératoire et en anesthésie pour la nuit du 04 au 5 septembre. Commençons par la réserve d'Anesthésie. Le 4 septembre 21 h 22 Henri Ducret ANESTHÉSIE... Ça doit être un des techniciens du service, à vérifier. Le 5 septembre 01 h 37 Jean-Charles Gauthier MVR. Comment ? La victime du TEP SCAN est entrée dans la réserve cette nuit-là ? Mais alors...

— Regarde les entrées du bloc opératoire ! demande Éric surexcité.

— 5 septembre 02 h 28 Jean-Charles Gauthier MVR. C'est encore lui ! Ou plutôt c'est son badge qui a servi à ouvrir la réserve et le bloc cette nuit-là.

— Quel intérêt pouvait-il avoir à trafiquer ces appareils ! s'étonne Éric.

— Il faut qu'on en sache plus sur lui, ses relations, son passé ! Quand on l'a trouvé au TEP SCAN, il avait son badge ! Celui ou celle qui l'a tué devait avoir un badge validé pour entrer.

— Ou bien a dupliqué celui de Jean-Charles ! Ce n'est certainement pas compliqué pour qui est capable de modifier le logiciel du robot !

— Tu as raison Éric ! Le listing de la nuit du meurtre indique deux utilisations du badge de Jean-Charles : une à 0 h 15 et une autre à 01 h 20, soit quelques minutes après le départ du service où il était de garde. Donc, on a affaire à deux individus distincts. Soit la victime a surpris son assassin et celui-ci l'a tuée, soit ils étaient complices, se sont disputés et les choses se sont envenimées avec le résultat que l'on connaît.

— Par quoi on commence ? demande Éric.

— Attends ! Ce n'est pas terminé, nous venons de raisonner sur le robot mais le laser et le TEP SCAN ? Ces appareils n'ont rien en commun avec le service anesthésie ! Pourquoi le laser ORL, pourquoi un appareil d'imagerie médicale ? Quels rapports ces équipements ont-ils entre eux ? D'après Jean le seul lien qui les relie c'est la réalisation de la maintenance. On voudrait dénoncer l'inefficacité de son service on ne s'y prendrait pas autrement.

— Jean ! C'est Monsieur Seldert ou le gaucho ? Ah ! Je vois, c'est Seldert, tu l'appelles par son prénom, vous êtes devenus très intimes !

— Ne commence pas ! Il connaît bien le milieu hospitalier, les mentalités des différents acteurs et leurs rôles dans l'organisation de la maintenance des dispositifs médicaux. Je suis sûre qu'il sera ravi de nous aider. Je vais l'appeler !

*

Jean arrive devant la porte unique réservée à l'entrée des personnes n'appartenant pas aux personnels du service des grands brûlés. Il appuie sur le bouton d'appel de l'interphone.

— Oui !

— Jean Seldert du Biomed ! Je viens pour le problème du lit fluidisé !

— Entrez !

La gâche électrique libère l'ouverture de la porte et Jean entre dans un petit sas carré de deux mètres de côtés. À gauche, un portemanteau mural et une étagère sur laquelle sont posées des tenues complètes stériles, une boîte de masques et une autre de surchaussures. À droite, un lavabo surmonté d'un miroir, un flacon mural d'antiseptique et sur une tablette un pulvérisateur de désinfectant de surface. Jean connaît évidemment bien la procédure d'hygiène indispensable pour entrer dans le central du service : lavage des mains, pulvérisation des outils au désinfectant de surface, tenue stérile etc. Jean entre dans le central. C'est un petit centre donnant sur six chambres dont deux possèdent un lit fluidisé. Une infirmière reconnaissant Jean lui fait signe de s'approcher.

— Bonjour, Jean !

— Bonjour, Catherine ! Quel est le problème ?

— C'est le lit de la chambre 812, il fluidise très mal.

Jean regarde à travers la baie vitrée. Il n'y a pas de patient dans la chambre et le drap du lit bouge à peine, ce qui implique une mauvaise circulation de l'air.

Le principe de fonctionnement d'un lit fluidisé est relativement simple. Le lit est constitué, dans sa partie inférieure, d'un caisson où de l'air sous pression arrive. Cet air passe dans la cuve supérieure à travers une plaque de matériau poreux qui le freine et le répartit sur toute la surface du lit. La cuve supérieure est remplie de six cents kilogrammes de microbilles en céramique qui au passage de l'air se trouvent en suspension. L'ensemble est régulé en température de 25 à 40 degrés. Le patient est isolé des billes par un drap spécifique stérile. Il se retrouve comme allongé dans de l'eau tiède, les points d'appui étant répartis sur toute la surface de son corps. La chaleur régulée lui permet de garder une température corporelle adéquate qui accélère la cicatrisation des brûlures.

Jean revêt une blouse stérile, prend une paire de gants et entre dans la chambre. La porte se referme derrière lui automatiquement. Au-dessus de celle-ci, un manomètre affiche la différence de pression entre la chambre et le central : +15 Pascal. C'est conforme, une surpression dans la chambre protège le patient des risques aéroportés d'infections nosocomiales. Une jupe plastique transparente entoure le lit pour permettre au flux unidirectionnel d'air sorti du plafond via un filtre absolu de s'écouler sans être perturbé. Jean pénètre dans la « bulle » et inspecte le lit. Le régulateur de température est positionné sur la valeur 31 degrés. La température affichée sur le thermomètre est de 21 degrés et le voyant « en chauffe » est allumé. Après vérification de la résistance de chauffage de l'air, tout semble correct. Jean ressort de la chambre et s'adresse à l'infirmière.

— À quelle heure avez-vous changé les billes ?

— Il y a une heure !

— Bon ! Il faut au moins trois heures pour que le lit arrive à température et quand les billes sont froides, il y a toujours un peu d'humidité autour, cela diminue beaucoup la fluidisation. Dans une heure vous verrez déjà la différence. Si vraiment ça fluidise toujours mal, rappelez-moi mais je suis sûr de mon coup !

— Pardon de vous avoir dérangé pour rien !

— Je préfère être dérangé pour rien que pour une vraie panne, c'est plus vite réglé. N'hésitez jamais à m'appeler !

Jean retourne dans le sas d'entrée quand son téléphone sonne.

— Jean Seldert !

— Patricia Joule !

— Patricia ! Que me vaut l'agréable plaisir de vous entendre à nouveau ? Je vous manque déjà, c'est ça ?

— On se calme ! J'aimerais avoir vos avis conjugués sur des éléments de mon enquête !

— Nos avis ? Les avis de qui ?

— De vous et de votre maître à penser, Georges !

— D'accord ! Vous vous moquez de moi parce que j'ai tendance à réfléchir tout haut, c'est ça ?

— Je vous taquine ! Allez ! Vous pouvez venir me voir au commissariat tous les deux ?

— Ouais ! C'est bien parce que je veux que votre enquête avance ! Au fait, ça touche combien un consultant ?

— Seulement le sourire de la crémère !

— C'est très cher payé, j'arrive !

— *Et tu ne demandes pas l'avis de ton maître à penser ?*

— Ah ! Je n'ai pas fini de l'entendre celui-là ! Bon, j'appelle Dominique.

— Hourdé !

- Dominique ? C'est Jean ! Je viens de parler avec le lieutenant Joule, elle voudrait que je passe au commissariat pour des renseignements techniques.
- Justement, Teureau m'a dit qu'il avait rencontré à une soirée mondaine le capitaine Vérilot.
- C'est le chef du lieutenant !
- Parfait ! Le capitaine a demandé au directeur s'il était possible d'avoir pour les seconder un représentant du Biomédical. Il a accepté et m'a demandé de désigner un gars de chez nous. Ça te dit ?
- Un peu mon neveu ! Je m'organise comment ?
- Quand ils ont besoin de toi, tu y vas, mais attention, pas en heures supplémentaires ! En dehors des heures de travail, tu te débrouilles !
- O.K. Bye !

*

Jean arrive à l'étage des enquêteurs. À l'entrée sur la droite, au début du couloir, une rangée de chaises sert de lieu d'attente. Assis sur la première chaise, un homme chauve d'une cinquantaine d'années passablement énervé regarde sa montre en secouant la tête. À côté de lui, une jeune femme fouille à l'intérieur de son sac. Jean avance dans le couloir et est aussitôt interpellé par l'homme assis.

- Je vais attendre encore longtemps ? Ça fait une heure que je poireaute !
- On va bientôt s'occuper de vous, Monsieur ! répond Jean, ravi qu'on le prenne pour un policier.

Il continue le couloir, ni le lieutenant Clément ni Patricia ne sont à leur bureau. Un policier en tenue l'aperçoit frappant à toutes les portes.

- Allez attendre avec les autres !
- J'ai rendez-vous avec le lieutenant Joule !
- Elle n'est pas disponible pour le moment, allez vous asseoir !

Jean, fataliste retourne à la case départ et s'assied à côté de la jeune femme.

— Alors ! T'es pas un flic ? demande l'homme les sourcils froncés.

— Si ! Je suis de l'IGPN, je suis là incognito.

— L'IGPN ?

— La police des polices.

— Ah ouais ! Fais-les dérouiller !

— Tu peux me faire confiance !

L'homme a retrouvé le sourire et croise fièrement les bras en signe de satisfaction.

Au bout du couloir une porte s'ouvre et apparaissent nos deux lieutenants accompagnés d'un homme aux cheveux grisonnants. Jean se lève et fait un signe à Patricia qui, le reconnaissant, l'invite à venir.

— Bonjour, lieutenant !

— Bonjour, contremaître ! répond Patricia malicieuse. Je vous présente le capitaine Vérilot et le lieutenant Clément.

— Capitaine ! Lieutenant !

— Monsieur Seldert ! Le lieutenant Joule m'a suggéré de se faire conseiller pour les problèmes d'ordre technique par un spécialiste biomédical. Je ne suis pas contre aussi quand j'ai rencontré votre directeur à une soirée organisée par une association caritative je lui en ai parlé. Il a été ravi de la proposition et m'a donné son accord. C'est vous qui avez été choisi à la demande de mes lieutenants.

— À la demande de Patricia ! corrige Éric.

— Et tu es contre ? demande le capitaine.

Éric regarde Patricia qui lui lance un regard noir.

— Non, bien sûr ! S'il a été choisi c'est qu'il est compétent.

— Donc, il te convient ?

— Il me sied !

— Qui ça « il » ? demande Jean l'air faussement étonné.

— Et bien, vous !

— Ah ! « Lui » ! répond-il en redressant le buste.

— Eh bien, on ne devrait pas s'ennuyer ! se rassure le capitaine Vérilot.

— Bon, vous venez ? Il faut qu'on parle ! dit Patricia tirant Jean par la manche de sa veste.

— Je vous suivrai au bout du monde !

Patricia s'installe à son bureau et attend que Jean soit assis.

— Jean ! Commence-t-elle sérieuse, j'aimerais lorsque nous sommes en présence d'autres personnes que vous cessiez vos compliments sur ma personne. Je vais être amenée à interroger des gens en votre présence et je tiens à ce que l'on voit en nous une équipe de professionnels sérieux. Vous comprenez ce que j'attends de vous ?

— Oui ! Excusez-moi mais c'est tellement vrai ce que je pense de vous que ça me vient tout naturellement ! J'attendrai donc que nous soyons dans l'intimité.

Patricia ne dit rien, elle le regarde droit dans les yeux.

— Et c'est valable pour Georges ! ajoute-t-elle amusée.

— *Ah non ! Ne me mêlez pas à vos chamailleries ! Hein ! Surtout pas. D'abord, je me déconnecte !*

— Il est d'accord !

— Tant mieux ! Nous allons donc pouvoir nous rendre à la société INJECT+, je veux savoir comment est protégé le mot de passe du robot d'anesthésie.

— Au fait ! La compta m'a dit que vous les aviez contactés au sujet de la carte électronique !

— J'ai demandé à mon collègue Éric de se renseigner. D'ailleurs, il faut que je le voie avant de partir.

Patricia prend son téléphone et appelle Éric.

— On peut te voir avec Jean ?

— Je vous attends !

Ils se lèvent et rejoignent Éric dans son bureau.

— Est-ce que tu as des réponses au sujet des revendeurs de cartes et de composants électroniques ! demande Patricia.

Le magasin d'Asnières a bien vendu deux cartes correspondantes en un mois mais toujours payées en liquide. À Courbevoie pareil, ces composants sont trop communs pour qu'on puisse en trouver les acheteurs. Quant à la mallette d'outils, aucun de ces magasins n'en propose à la vente. On peut trouver ces outils chez les revendeurs pour professionnels ou les grandes surfaces de bricolage. Ça ne va pas être évident !

— Fais de ton mieux ! Nous allons chez INJECT+.

— Bien ! À plus tard !

*

Patricia s'adresse à l'hôtesse d'accueil de la société INJECT+.

— Bonjour ! Je suis le lieutenant Joule de la police judiciaire ! se présente-t-elle. J'aimerais parler à Monsieur Houlia ou l'un de ses collaborateurs.

— Vous avez rendez-vous ?

— Non !

L'hôtesse compose un numéro et annonce la requête de Patricia à son interlocuteur.

— Je ne sais pas si cela va être possible, ils sont très occupés !

— Vous leur dites que si je ne suis pas reçue maintenant, je convoque tout le monde au commissariat de Suresnes ! Vous savez, cette petite ville à vingt-cinq kilomètres de vos bureaux en pleine agglomération parisienne avec ses embouteillages et tout le tintouin !

La personne à l'autre bout du fil a dû entendre et comprendre le message car l'hôtesse raccroche le combiné après un « bien Monsieur » et leur indique l'étage pour se rendre dans le couloir de la direction de la société.

— Une assistante vous indiquera le bureau dans lequel vous serez reçus.

— Merci, Madame !

— Vous savez trouver les mots pour arriver à vos fins, vous ! souligne Jean. Il doit falloir être aux aguets pour vivre avec vous ! Vous avez un fort caractère n'est-ce pas ? Vous êtes une dominatrice !

— Vous n'avez pas idée !

— *Et ben mon colon, t'es pas rendu !* s'amuse Georges.

Patricia et Jean arrivent à un ascenseur. Après l'avoir appelé, ils attendent silencieusement. De longues secondes passent.

— Vous savez, je ne suis pas toujours comme ça ! lâche Patricia comme pour s'excuser. Mais je ne supporte pas les gens qui se croient supérieurs, qui s'imaginent qu'on est à leur disposition, que tout doit être organisé à leur convenance.

Jean la regarde avec admiration.

— Ne vous justifiez pas et surtout ne changez pas, vous êtes parfaite !

— Vous n'êtes pas mal non plus ! avoue-t-elle.

La porte de l'ascenseur s'ouvre stoppant net leur effervescent dialogue. Ils se retrouvent face à un jeune homme d'une vingtaine d'années, style surfeur, brun aux yeux bleu ciel, barbe de deux jours et sourire éclatant à vous faire regretter de ne pas porter de lunettes de soleil.

— Bonjour ! Je suis Jean (prononcer d'jine). Je suis secrétaire de direction, je vous en prie, entrez !

Patricia et Jean (prononcer jan) entrent dans l'ascenseur. Elle dévisage Jean, le bellâtre, puis Jean, le normal. Voyant son regard interrogateur elle ne peut s'empêcher de faire paraître une tristesse résignée comme pour lui dire « il n'y a pas photo ». Jean un peu vexé tourne le dos.

— Si vous voulez bien me suivre ! propose l'adonis arrivé à l'étage.

Ils empruntent un couloir à droite et au final arrivent à une double porte qui donne sur la salle de réunion de la direction. L'éphèbe les fait entrer et les présente au directeur général.

— Merci, Jean ! Vous pouvez nous laisser ! ordonne le DG.

Patricia décide de prendre l'initiative de la discussion.

— Je suis le lieutenant Joule et voici Monsieur Seldert qui est notre consultant biomédical.

— Lieutenant ! Monsieur Seldert ! Pourrais-je connaître le but de votre visite ?

Alexandre Houlia est un homme froid au regard sévère. Debout les bras croisés devant son bureau, il toise Patricia comme pour affirmer le dédain qu'il porte sur les petites gens a fortiori lorsque ceux-ci l'obligent à faire ce qu'il n'a pas décidé.

Patricia, loin d'être impressionnée, soutient son regard.

— Monsieur Houlia, votre ingénieur système Joaquim Julio a dû vous parler des événements survenus à l'hôpital, c'est sur ce sujet que j'ai quelques questions à vous poser.

— Vous auriez pu me prévenir de votre arrivée avant de vous présenter à ma société. J'aurais pu ne pas être présent.

— Je ne suis pas venue vous voir personnellement, je suis venue rencontrer quelqu'un de la direction.

— Alors, je vous écoute !

Pendant la prise d'arme à laquelle Jean assiste, non sans se délecter, il en profite pour explorer la salle de réunion.

— Pour modifier le logiciel du robot, il faut en connaître le code d'accès. À part Messieurs Julio et Bretienne qui, à votre connaissance, peut obtenir ce code ?

— Nous sommes quatre à avoir la possibilité d'ouvrir un coffre qui contient une clé USB dans laquelle sont inscrits les différents mots de passe

importants pour notre fonctionnement. Le mot de passe du robot s'y trouve bien naturellement. Les trois autres responsables sont le directeur financier, le directeur technique et le chef de la sécurité.

— Pouvez-vous me donner les noms de ces personnes ?

— Mon secrétaire va vous les faire parvenir.

— Où est ce coffre et comment l'ouvre-t-on ?

— Je vais vous montrer !

Le directeur se rapproche d'un mur sur lequel est accroché un tableau représentant une vue aérienne de la société.

« Non, se dit-elle, ils n'ont pas caché le coffre derrière un tableau ? Mais si ! Quelle originalité ! »

— Le coffre est derrière ce tableau ! dit-il en faisant pivoter la toile.

— Je ne m'attendais pas à cet emplacement ! ironise Patricia.

— En fait, le coffre était déjà là quand nous avons acheté les locaux ! répond-il sèchement.

— Comment l'ouvre-t-on ?

— Nos badges sont validés pour débloquent la porte.

— Vous pouvez me montrer ? demande Patricia.

Le patron cherche dans sa poche interne de veste le fameux badge. À son air contrarié, Patricia comprend qu'il ne l'a pas sur lui.

Entre-temps, Jean a terminé son exploration et rejoint Patricia.

— À quoi ressemble ce badge ? demande Georges.

— Avez-vous un modèle de badge à nous montrer Monsieur Houlia ? demande à haute voix Jean.

Le directeur prend son téléphone et appelle son secrétaire.

— Jean ! Apportez-moi votre badge !

À peine vingt secondes plus tard, l'apollon arrive et présente sa carte à son DG préféré.

— Voici le modèle !

— *J'ai vu la carte du directeur sur le bureau de l'hôtesse au rez-de-chaussée !* fait remarquer Georges.

Impressionné par le sens de l'observation et la mémoire de Georges, Jean répète la remarque.

— Votre hôtesse, au rez-de-chaussée avait une carte identique sur son bureau qui n'était pas la sienne !

Toujours sans attendre, le patron prend à nouveau son téléphone et appelle l'hôtesse.

— Vous n'auriez pas trouvé mon badge par hasard ? ... Bon, apportez-le-moi !

— Vous oubliez souvent votre carte d'accès ? demande Patricia.

— Ça m'arrive, effectivement.

— Et dans ces cas-là on vous la rapporte ?

— Non, elle est déposée à l'hôtesse.

— Vous ne savez donc pas qui l'a trouvée ni à quel endroit vous l'avez laissée ?

— Jamais !

Le directeur général semble impatient et commence à le faire paraître lorsqu'on frappe à la porte du bureau.

— Entrez ! aboie-t-il soudainement.

Patricia et Jean se regardent, ils se font la même réflexion : c'est un homme impérieux qui dirige son entreprise en despote.

La porte s'ouvre et l'hôtesse entre, essoufflée mais souriante. Jean n'avait pas fait attention en arrivant mais cette femme est plus que jolie. Un homme de goût a écrit que la plus belle courbe d'une femme est son sourire, et bien là, faut voir ! La robe trapèze moulante mi-cuisse en mousseline rouge laisse apparaître les attributs flatteurs de la jeune femme à la morphologie en huit. Jean ne peut s'empêcher de la regarder onduler jusqu'à ce qu'il reçoive un léger coup de coude dans l'aîne. Les yeux de Patricia lui font comprendre qu'il

doit changer de centre d'intérêt. Jean détourne la tête mais les muscles oculomoteurs de ses yeux ont tendance à obliger sa vision centrale à se focaliser sur cette masse polymorphe rouge feu. Un coup de pied discret à la cheville le dissuade définitivement.

« Aïe ! » crie-t-il intérieurement.

— Voici votre carte Monsieur !

— Vous pouvez disposer ! répond le DG sans un remerciement. Jean n'ose pas la regarder s'éloigner de peur de recevoir encore une désapprobation physique du lieutenant.

— Vous me montrez l'ouverture du coffre maintenant ? réclame Patricia.

Le patron s'approche du coffre et pose son badge à un emplacement réservé. Un bruit sec se fait entendre et la porte s'ouvre. Il regarde à l'intérieur et cherche la fameuse clé USB, rien. Il soulève des dossiers gardés eux aussi dans le coffre, pas de clé. Embarrassé, il se tourne vers Patricia les paumes des mains tournées vers le plafond.

— Quelqu'un a dû en avoir besoin, je me renseigne.

— Vous ne notez jamais lorsqu'une personne se sert dans le coffre ? s'étonne l'enquêtrice.

— C'est forcément une des quatre personnes que je vous ai signalées tout à l'heure, aussi je n'ai pas jugé utile d'en garder la trace.

— Bien Monsieur Houlia, nous en savons assez pour le moment, merci d'avoir accepté de nous recevoir !

— Je ne vous raccompagne pas !

Patricia et Jean sortent de la salle de réunion non sans ressentir un certain malaise.

— Ce type est un connard ! laisse échapper Jean passablement énervé.

— Le mot est faible ! ajoute Patricia. Il perd son badge, il ne sait pas qui ouvre le coffre. N'importe qui aurait pu copier les mots de passe sans

difficulté. Trouver qui a utilisé son badge c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Et y trouver la fille du fermier ! ajoute Jean en pensant à l'hôtesse.

Le regard de Patricia ne le complimente pas pour sa remarque. Sortis de l'ascenseur, ils se dirigent vers la porte en verre qui donne sur la rue, en passant devant l'hôtesse. Jean regarde en direction de la porte sans tourner la tête.

— Hypocrite !

— Qui ! Moi ?

Patricia le toise avant de rajouter :

— Comment avez-vous pu remarquer la carte sur le bureau de l'hôtesse alors que vous n'aviez d'yeux que pour elle ? Votre partie externe que je qualifierai de primaire regardait cette fille et votre moi interne, plus adulte, observait le bureau, c'est ça ?

— *Mais elle a tout compris ! Mais qu'est-ce qu'elle est super cette femme ! C'est moi l'aîné ! se réjouit Georges.*

— Contrairement à la plupart des hommes, je suis capable de faire plusieurs choses à la fois !

— *Ah ! L'autre, écoutez-le le vantard !*

— Ouais ! Admettons ! Il n'empêche que vous avez un bon sens de l'observation, ça pourra nous être utile ! admet Patricia tout de même admirative.

— Vous pouvez mettre ça par écrit que j'en garde une trace ?

— N'en rajoutez pas !

Ils sortent et se dirigent vers leur voiture quand le téléphone de Patricia sonne.

— C'est Éric ! J'ai du nouveau sur la victime !

— Je t'écoute !

— Comme tu le sais déjà, il est né au Canada...

— Vous pouvez mettre le haut-parleur ? Enfin, si c'est lié à l'affaire !
demande Jean.

Patricia réfléchit une seconde puis s'exécute.

— Continu ! dit-elle à l'attention d'Éric.

— Jean-Charles Gauthier est né au Canada. J'ai donc enquêté sur son passé et j'ai trouvé quelque chose d'intéressant. Un de ses oncles, du côté de sa mère, est un professeur renommé en anesthésie, le Professeur Samuel Tremblay. Il est chef du service d'anesthésiologie de l'hôpital universitaire de Montréal. En approfondissant j'ai trouvé un point commun avec notre affaire, il teste en ce moment un robot d'anesthésie.

— C'est vrai ! l'interrompt Jean. Il existait déjà un robot d'assistance à la sédation mais celle-ci était modérée et le patient restait en respiration spontanée. L'utilisation du robot n'a été autorisée que pour les endoscopies digestives. Il y a donc à l'étude un autre robot qui pourrait concurrencer le robot français.

— Notre victime aurait sciemment saboté notre robot pour favoriser celui expérimenté par son oncle ?

— Oui, Patricia ! acquiesce Jean.

— Et il y a un paquet de blé à ce faire ! ajoute Éric.

— Le côté pécuniaire n'est pas toujours le but recherché. Certains de ces « Grands Professeurs » sont constamment à la recherche de notoriété, d'honneurs ! corrige Jean.

— On en revient toujours à la même interrogation, pourquoi le laser et le TEP SCAN ? s'interroge Patricia.

— *J'ai une théorie ! lance Georges.*

— Ah, oui ! Laquelle ? demande Jean à haute voix.

— Laquelle quoi ? s'étonne l'enquêtrice.

— Euh ! Je parle tout seul.

— Et que vous a dit Georges ?

— Qui est ce Georges ? demande Éric.

— C'est le nom qu'il donne à sa pensée intérieure.

— Ah ouais ! Et il en pense quoi votre psy ? interroge Éric.

— Il s'est pendu à son pinceau en repeignant son plafond ! plaisante Jean.

— Bon Éric, on se retrouve au commissariat avec Raymond Devos ! lâche Patricia amusée.

— *Bon ! Et ma théorie ? s'impatiente Georges. Je te l'expose quand même. Jean-Charles Gaultier veut saboter le robot du Professeur Chourve pour valoriser celui de son oncle. Il n'en a pas les capacités techniques aussi fait-il appel à un complice compétent. Celui-ci s'occupe du robot mais décide de trafiquer le laser, puis le TEP SCAN. La victime aperçoit de la lumière en médecine nucléaire une nuit de garde, s'y rend et tombe sur son complice. Il ne comprend pas ce qu'il fait là, il y a dispute et arrive le drame.*

*

— Alors, votre petite virée chez INJECT+ vous a appris quelque chose ?
questionne Éric.

— Nous avons maintenant une certitude ! commente Patricia. N'importe qui a pu voler les codes du logiciel du robot. Le patron de cette société égare régulièrement son badge et comme il est désagréable au possible et très autoritaire, la personne qui retrouve sa carte ne lui remet jamais en main propre. Elle la dépose sur le bureau de l'hôtesse d'accueil sans préciser l'endroit où elle l'a trouvée. De plus, les ouvertures du coffre ne sont pas sauvegardées. Quoi qu'il en soit, je suis persuadée que celui ou celle qui est entré dans la réserve du service anesthésie travaille dans cette société ou bien a un lien direct avec elle, un sous-traitant par exemple.

— Cela va dans le sens de ma théorie ! dit Jean.

— Vous avez une théorie ? Nous sommes tout ouïe mon cher collègue !
ironise Patricia.

— Pour aider son oncle à imposer le robot d'anesthésie qu'il a en test, Jean-Charles Gauthier veut saboter le robot du Professeur Chourve. Il n'en a évidemment pas les capacités techniques aussi fait-il appel à un complice compétent. Celui-ci reprogramme le robot mais cela ne lui suffit pas. Il décide de trafiquer le laser, puis le TEP SCAN. Pourquoi ? Un laser en panne n'atteindra pas la notoriété du professeur Chefret. Le TEP SCAN est en panne ? On reporte l'examen ou on investigate avec d'autres procédés d'imagerie. Le seul intérêt est à mon avis de démontrer le manque de sérieux dans la maintenance des équipements réalisée par le service Biomédical.

La nuit où il décide de mettre en panne le TEP SCAN, la victime qui est de garde aperçoit de la lumière en médecine nucléaire. Comme il attend des résultats d'examen pour un patient, il décide de s'y rendre et tombe sur son complice. Il s'étonne de le voir avec une caisse à outils le capot de l'appareil ouvert, il ne comprend pas ce qu'il fait là. Les deux protagonistes se disputent, ils en arrivent aux mains et le complice assène un coup de marteau qui s'avérera fatal.

— Je trouve votre théorie très intéressante ! admet Éric.

— Oui ! concède Patricia. Je crois que nous allons continuer notre enquête en tenant compte de vos conclusions. Il faut perquisitionner chez Jean-Charles Gauthier. Éric, tu t'occupes du mandat ?

— Vous pouvez...

— Et je ne le confirme pas par écrit Monsieur Seldert ! termine la lieutenant faussement sérieuse.

— Bon, je vous laisse ! décide Éric. Je suis cassé, je rentre chez moi, je demanderai un mandat demain matin.

Il se lève, sort du bureau et croise Kiêu venue voir Patricia. Il fait demi-tour et la suit.

— Bonjour, Patricia ! Bonjour Monsieur ?

— Jean, pour vous servir ! Jean Seldert !

Kiêu regarde Jean et lui adresse un de ces sourires à tomber par terre.

— Salut Kiêu ! Qu'est-ce qui t'amène ? lâche Patricia un peu agacée.

— Rien ! Je passais par-là et je suis venue te dire un petit bonjour ! Mais si j'avais su que tu étais avec ce charmant monsieur je serais venue plus tôt.

— *Malheur ! Je n'ai pas fini de le voir se pavaner celui-là !* craint Georges.

— Hum ! Hum !

Kiêu se retourne et aperçoit Éric.

— Je ne t'avais pas vu ! Tu vas bien ?

— Hé ! Tu n'es plus fatigué ? ironise Patricia à l'attention d'Éric.

— Bah !

— À demain, Éric ! Bonne soirée ! lui souhaite Kiêu.

— Bonne nuit Éric ! insiste Patricia.

— Bon, salut à tous ! se résigne-t-il en s'éloignant.

— Tu fais quoi ce soir ? demande Kiêu à Patricia.

— Oui, on fait quoi ce soir ? ajoute Jean.

Patricia regarde ses deux interlocuteurs l'un après l'autre avec un petit rictus ironique.

— Ce soir, je me couche de bonnes heures, je suis épuisée moi aussi !

— Et bien, Mademoiselle Kiêu, si vous craignez d'être seule, je peux vous accompagner ! demande Jean.

Kiêu allait accepter quand elle croise le regard de sa collègue.

— En fait, c'est une soirée réservée aux policiers, je suis désolée. Mais ce n'est que partie remise !

— Tant pis ! Alors à demain et faites de beaux rêves ! Pour moi c'est sûr ils seront magnifiques ! dit-il en regardant alternativement les deux sublimes créatures.

Jean s'éclipse, les deux femmes le regardent partir en silence.

- Il est sympa ton copain ! Il est plutôt charmeur !
- D'abord, ce n'est pas mon copain ! Et puis, il est un peu agaçant, il veut tout savoir sur moi, il...
- Il a envie d'un petit câlin ! Si ça ne t'intéresse pas je peux m'en charger, d'accord ? demande Kiêu interrogative.
- Non !
- Je te taquinais ! J'ai bien vu comme tu réagis quand on s'intéresse à lui. Et puis ça te fera du bien de t'éclater un peu.
- Je vais y réfléchir !
- N'attends pas trop !

*

Le studio de Jean-Charles Gauthier est situé au dernier étage d'un immeuble ancien, rue de Bourgogne, dans le septième arrondissement de Paris. Meublé sobrement, c'est le logement type du célibataire. Très haut de plafond, tout est étudié pour être fonctionnel avec un encombrement minimum. Une grande fenêtre donnant sur le toit de l'immeuble adjacent éclaire suffisamment la pièce en journée. Une petite banquette en simili cuir blanc trône au milieu. Un pouf en tissu identique sur lequel est posée une plaque de verre sert de table à manger. Derrière la banquette, sur une bibliothèque en bois blanc brillant sont posés quelques polars, un grand nombre de livres médicaux, le Vidal et quelques photographies. Sur le haut de la bibliothèque, des chemises de rangement accessibles par une échelle elle aussi en bois blanc. À gauche de la fenêtre le coin cuisine, à droite une mezzanine chambre d'où on accède grâce une échelle identique à celle de la bibliothèque.

Patricia ayant apprécié le sens de l'observation de Jean lui a demandé de l'accompagner. Inutile de décrire l'attitude de Jean en réaction à cette demande, attitude qui lui a valu une remise en place de la part de Patricia.

— Jean ! Vous regardez mais vous ne touchez à rien, d'accord ?

— Bien chef !

Patricia enfle des gants en caoutchouc et commence son inspection. Jean se focalise sur la bibliothèque. Les personnages sur les photographies ont l'air d'avoir eu une grande importance pour Jean-Charles. Une photographie représente un couple de personnes d'une bonne cinquantaine d'années, peut-être ses parents, une autre quelques adolescents devant un lycée. Il y reconnaît Jean-Charles Gauthier adolescent entouré de camarades de classe très certainement. Un écriteau indique le lycée Paul Claudel.

— Je peux prendre les dossiers sur la bibliothèque ? demande-t-il, sûr de la réponse.

— Non ! Je m'en occupe !

Patricia s'approche de l'échelle, monte sur le premier barreau et se rappelle qu'elle est en jupe. De plus, l'échelle est un peu instable aussi Jean se propose-t-il de l'aider en se rapprochant d'elle.

— Ne me touchez pas, compris ?

— C'est tentant !

— Bon ! Mettez des gants et montez !

Jean s'exécute. Il met des gants et commence son ascension. Au deuxième barreau il feint de glisser et Patricia le saisit par la taille.

— Vous n'avez pas pu résister, hein ! dit-il le sourire taquin.

Elle le lâche en regardant le plafond.

— Bon, vous les descendez ces dossiers ou pas ?

— Voilà !

— Alors, qu'est-ce qu'on a ! murmure-t-elle, quittances de loyer, feuilles de paie. Bon, dans celui-là rien d'intéressant. Ah, des courriers ! Tiens ! Celui-là est une copie d'un courrier destiné au professeur Tremblay.

« Mon mononcle, »

— Il commence par une faute d'orthographe, c'est bizarre pour un type de son niveau ! s'étonne Patricia.

— Sachez, très chère, qu'au Québec tonton et tata se disent mononcle et matante en un seul mot !

— Et vous tenez ça d'où ?

— Dans mon association, il y a des techniciens québécois.

— Bon ! Alors ! ... Ah ! « Leur robot ne fonctionne pas correctement, je suis sûr qu'ils vont avoir des problèmes pendant une anesthésie. » De quand date ce courrier ? Mercredi 30 août ! Il avait prévu la panne du robot, c'est forcément lui l'instigateur. Vous aviez raison Jean !

— Je trouve que nous formons une bonne équipe tous les deux, qu'en pensez-vous ?

Patricia pour toute réponse lui sourit.

— Bien, j'emporte tout ça au commissariat !

— Vous me déposez à l'hôpital en passant ?

— Bien sûr !

*

CHAPITRE XI

L'incubateur néonatal a été préparé pour la vérification du fonctionnement de ses différents modules. Les mesures à effectuer permettront, après le placement des capteurs du testeur aux endroits stratégiques de la couveuse, de valider la conformité des valeurs de température, d'humidité et de débit d'air dans l'habitacle. L'enregistrement de ces données sera envoyé au PC portable de Jean via un logiciel spécifique. Le portable, relié au réseau informatique central de l'hôpital, transférera les résultats vers la GMAO du service Biomédical. Jean met en fonctionnement l'incubateur et affiche les consignes de température et d'hygrométrie : 36 °C et 60 %. Le temps de montée en température étant d'une vingtaine de minutes, il décide de vérifier l'état général des appareils du service de néonatalogie. Il circule parmi les couveuses, regarde les poignées, les connecteurs, à la recherche de quelque partie abîmée lors des déplacements, se renseigne auprès des puéricultrices sur d'éventuels incidents. Après quelques minutes, en retournant vers l'appareil en tests, il passe devant un incubateur où le bébé, les yeux à moitié ouverts, le suit du regard en souriant. Il s'arrête pour admirer cet adorable nourrisson. Une étiquette sur le côté de l'appareil affiche son prénom : Patricia. Il ne peut s'empêcher de songer à sa policière vénérée lorsque son téléphone se met à vibrer.

— Jean Seldert ! se présente-t-il à voix basse.

— Patricia Joule ! entend-il répondre avec la même intonation de voix.

Jean se retourne et regarde à droite, à gauche, rien.

— Vous êtes cachée ? Vous me surveillez ?

— Ben ! Non ! Je suis dans mon bureau ! répond-elle étonnée.

— Pourquoi parlez-vous à voix basse alors !

— Je ne sais pas, vous parlez comme ça alors machinalement... Au fait, et vous, où vous trouvez-vous ?

— Je suis en néonatalogie, vous savez, là où il y a des couveuses pleines de petits êtres qu'on appelle nourrissons. Et il vaut mieux ne pas faire de bruit. Si vous avez le malheur d'en réveiller un et qu'il se met à pleurer, vous avez droit à un opéra interprété par une ribambelle de Florence Foster Jenkins.

— Et qui est Florence Foster Jenkins ?

— La cantatrice soprano qui aurait servi de modèle pour la Castafiore de Hergé. Rassurez-vous, elle a disparu en 44. Elle se promenait dans un champ et quelqu'un à crier « PULL ». Non, je plaisante !

— Bon ! Je voulais vous demander...

— Si vous saviez la vision que j'ai en ce moment ! l'interrompt Jean. J'ai devant moi une petite créature adorable. Légèrement rousse aux cheveux bouclés, une frimousse à croquer, des yeux en amande et son nez se retrousse légèrement lorsqu'elle sourit, c'est trognon. Elle me rappelle quelqu'un. Et vous savez comme elle se prénomme ?

— J'ai ma petite idée !

— Patricia ! Pour une coïncidence, c'en est une !

— Bah, tiens !

— Mais je vous ai interrompue ! Vous vouliez me dire quelque chose ?

— Oui ! Le vendredi, avec nos collègues nous avons l'habitude de manger tous ensemble au restaurant et je me demandais si vous étiez libre pour m'accompagner. Quand je suis seule, je suis toujours assaillie de demandes diverses et cela me gâche la soirée.

— Vous voulez de moi pour qu'on vous foute la paix, c'est ça ?

— Non, pas du tout ! Ça me fait vraiment plaisir !

— Bien, Je me sacrifie ! J'accepte. Je viens vous chercher chez vous. C'est quoi votre adresse déjà ?

— On se retrouve au commissariat à huit heures ?

— Maligne ! À ce soir !

Jean coupe la communication et reste figé, planté devant la petite Patricia qui le regarde, toujours souriante au travers du plexiglas de l'habitacle de l'incubateur. La réaction de Georges ne se fait pas attendre.

— *YES ! Alors là, si tu ne conclus pas ce soir, il ne te reste plus qu'à t'inscrire sur un site de rencontre gay mon Jeannot !*

— Ouais ! Tu connais le dicton : il ne faut pas vendre la peau de l'ours...

— *Et la caravane passe, je sais !*

*

Après une bonne douche apaisante, Jean réfléchit à la façon dont il va s'habiller ce soir. Face au miroir de sa chambre, il essaie une première chemise blanche à coupe droite, manches courtes et col classique.

— *Elle ne serait pas un peu trop cintrée ?* remarque Georges. *Enfin, je dis ça, ce n'est pas à cause de ta « légère » adiposité ventrale, mais quand même ! Et puis le blanc, te connaissant, il ne va pas le rester longtemps !*

Jean ne répond pas et choisit une autre chemise. Celle-ci est à carreaux couleur ciel, duo rouge, coupe large, manches longues et col italien.

— *Prends un pantalon taille basse, hein !*

— Hé, oh ! Lâche-moi un peu ! s'agace Jean.

Il se décide pour un chino couleur Marine. Pour les chaussures, ses workboots beiges feront l'affaire. Son blouson noir en cuir de vachette enfilé, il sort de son appartement, guilleret.

*

La soirée se déroule agréablement bien dans ce restaurant de Suresnes près de l'hôpital. La petite tablée est formée de gens de bonne compagnie. Il y

a le capitaine Christian Vérilot, un homme bourru qui s'emporte facilement mais c'est quelqu'un de juste, loyal. C'est lui qui a formé Patricia sur le terrain, qui a essayé de lui inculquer ses méthodes personnelles d'investigation. Peine perdue, impossible de l'obliger à suivre une procédure si elle ne lui convient pas. Elle est d'ailleurs la seule à s'opposer à lui quand une décision ne la satisfait pas. Kiêu, la légiste rayonnante, écoute les blagues nulles que lui raconte Éric Clément.

— C'est deux poissons rouges qui tournent en rond dans leur aquarium. Il y en a un qui dit à l'autre : « tu te rends compte que demain, on est déjà jeudi ! »

—...

— Non ! Parce qu'ils tournent en rond... À longueur de journée...

— ... Et ton enquête, Patricia ! Elle avance ? demande Kiêu apparemment très peu concernée par l'histoire d'Éric.

Éric est un homme sympathique. Toujours à la recherche de bonnes histoires pour amuser la galerie, enfin pas toujours bonnes. C'est un bon enquêteur quelquefois un peu brusque avec les suspects sauf avec les femmes, il se fait toujours avoir. C'est certainement pour cela que Jean l'apprécie, entre confrères !

Quant à Marilynne et Frank, on se demande ce qu'ils font là. Ils ne s'intéressent absolument pas à ce qui se passe autour d'eux. Seul le regard de l'autre semble important, ils sont dans leur monde.

Et puis il y a Patricia ! Jean ne se lasse jamais de la regarder. Elle porte une robe-chemise imprimée cachemire multicolore à effet patchwork, s'arrêtant quinze bons centimètres au-dessus des genoux. Ceinture à la taille, manches retroussées au-dessous du coude, cette robe quelque peu moulante a immédiatement enflammé l'imagination de Jean. Il faut dire que Jean a compté pas moins de neuf boutons nécessaires à l'ouverture des portes du paradis. En fait, seulement sept, les deux premiers auraient forcément bloqué la respiration du lieutenant.

La musique d'ambiance de smooth jazz ajoutant à l'atmosphère une touche de volupté, Jean est aux anges. Il entend les uns et les autres raconter leurs histoires, parler de leur journée, de leur affaire, mais ne les écoute pas. Il fait montre de son intérêt pour leurs remarques mais ses pensées sont focalisées sur Patricia. Il la regarde parler, rire, taquiner Éric, se moquer du patron. Souvent leurs regards se croisent et Jean comprend pendant ces moments-là que quelque chose d'indéfinissable les attire l'un à l'autre. Un frisson parcourt le corps de Jean tant cette envie de la serrer dans ses bras est forte, tant il sent ce moment à la fois si proche et pourtant tellement incertain.

— Vous appréciez votre pavé au thon ? lui demande Patricia.

— Il est excellent et sa mousseline aux patates douces est sublime ! répond-il.

— *Et au gingembre, la mousseline ! ajoute Georges comme s'il parlait à Patricia. Et le gingembre je ne vous raconte pas dans quel état ça va nous le mettre !*

Jean, qui se retient pour ne pas envoyer Georges paître, regarde Patricia si intensément dans les yeux qu'elle en fait tomber la portion de lentilles corail qu'elle allait porter à sa bouche. Un instant figée, les lèvres entrouvertes, elle repose sa fourchette doucement sur le rebord de son assiette puis regarde de nouveau Jean avec un sourire à peine perceptible. Jean pose ses couverts et, lentement, prend la main de Patricia, se fichant éperdument des éventuelles réactions des autres convives. Elle ne résiste pas et se laisse caresser. Plus rien n'existe autour d'eux, plus rien n'a d'importance, seul leur partage émotionnel compte. Et cette envie de se toucher est si forte que sous la table leurs jambes se cherchent puis se trouvent, maladroitement.

— Et ton filet de bar à la plancha, tu le trouves comment ? questionne Jean.

— Comme tout ce que j'ai en face de moi, à croquer !

— C'est la première fois que je vois de la nourriture si impatiente d'être goûtée ! s'amuse Jean. Elle en frétille même !

— Mais pourtant apparemment, tu aimes les thons ?

— Seulement ceux qui viennent de la mer, les thons terrestres ne m'attirent pas. Je préfère le côté mystérieux des êtres mythologiques comme celui qui se trouve en face de moi, incarnation vivante de Daphné, la nymphe chasseresse, qu'a sa demande son père a transformé en laurier pour échapper aux avances répétées d'Apollon. Ce qui ne risque pas d'arriver à cause de moi.

— Idiot ! Tu es tellement désirable ! Viens, on s'en va !

Jean croit rêver.

— Jean ? ... Jean, vous rêvez ? Alors ! Vous l'appréciez votre pavé au thon ou pas ? insiste Patricia en portant à sa bouche une portion de lentilles corail.

— Hein ! Le pavé au thon ? Ah oui, il est excellent et sa mousseline aux patates douces est sublime ! Et votre filet de bar, ne me dites pas qu'il est à...

— Délicieux, il est délicieux !

— Eh, Les tourtereaux ! Votre enquête avance oui ou non ? insiste Kiêu qui attend toujours la réponse de Patricia pour échapper à l'humour d'Éric.

— Pour être franc, on a compris ce qu'il s'est passé mais on ne sait pas encore qui a tué ton patient ! résume Patricia.

— *Elle est pas mal non plus la petite eurasienne !*

— Calme-toi !

— Comment ? réagit Patricia.

— Excusez-moi, Patricia, je me parle à moi-même !

— Il va falloir que vous m'expliquiez un jour ce que vous avez. Soit vous rêvez éveillé, soit vous parlez tout seul !

— Je vous promets que vous saurez tout sur moi, bientôt.

Le repas du capitaine à peine terminé, celui-ci se lève et s'éloigne de la table pour répondre à son téléphone.

— Capitaine Vérilot ! Oui... Où ?... Je vous envoie deux lieutenants en soutien ! Patricia et Éric, la fête est terminée ! Cambriolage en cours aux laboratoires de la rue Carnot, au 50.

Patricia se tourne vers Jean et le regarde, un peu tristement.

— On se voit demain si vous le désirez ! Je ne suis pas de permanence ce Week-end.

— Je suis vraiment désolé ! La semaine prochaine je suis en formation à Pau et demain matin je pars de bonnes heures pour passer la fin semaine dans ma famille. Je leur ai promis.

— Dommage ! Le Week-end prochain alors, on se téléphone ?

— Bien sûr ! Ça va me paraître une éternité.

Patricia se lève, s'approche de Jean et l'embrasse doucement sur la joue en murmurant : « soyez patient, vous ne le regretterez pas ».

Jean la regarde sortir du restaurant le ventre noué. Georges en profite.

— *Alors comme site gay nous avons « Mangemoimoncanibal.com », « moumoune.fr » ou alors...*

— La ferme !

*

CHAPITRE XII

Entouré d'un superbe parc arboré avec comme horizon la chaîne des Pyrénées, le Palais Beaumont, construit à la Belle Époque, de style néorococo, est le magnifique centre de congrès de la ville de Pau. Son hall d'entrée en parquet chêne massif brut est prolongé d'un long couloir. L'ensemble a une longueur d'une soixantaine de mètres. Recouvert sur une largeur d'environ un mètre cinquante d'une moquette vert clair aux motifs représentant une plantation de bambous, le couloir mène jusqu'aux différentes salles d'exposition. Installés derrière un comptoir, dans un renforcement du mur gauche du hall, des responsables de l'association organisatrice de la formation valident les présences des techniciens inscrits aux journées biomédicales qui attendent calmement leur tour. Jean aime ces formations annuelles qui donnent l'opportunité de rencontres constructives avec les services biomédicaux des autres hôpitaux français, voir étrangers. Cette année des hôpitaux de Belgique, du Maroc et du Québec sont représentés par leur équipe biomédicale respective. Jean a décidé de poser quelques questions aux représentants canadiens au sujet du robot en évaluation dans le service du professeur Tremblay.

— Seldert, Jean Seldert ! se présente-t-il.

— Salut Jean ! Comment vas-tu ?

— Salut Daniel ! Impeccable, merci !

Daniel est le trésorier de l'association. La soixantaine bien entamée, cet homme discret et sociable à l'élocution calme et posée, est un peu historien du Biomédical. Il a connu les évolutions successives des techniques médicales, les premiers scanners, les premières IRM, les lasers en chirurgie etc.

— Alors, Seldert... Ah ! Voilà.

Jean se voit remettre un badge nominatif avec cordon tour de cou ainsi qu'un porte-documents contenant un carnet de notes, les fameux stylos publicitaires des fournisseurs, les tickets repas et le programme des journées.

— Merci Daniel ! Je vais faire un tour du côté des stands.

— À plus tard !

Jean se dirige vers la première salle d'exposition. À l'entrée, un plan indique les emplacements des stands des entreprises partenaires. Jean entre et constate que les sociétés ne sont pas toutes installées complètement, des cartons et caisses traînent encore dans les allées. La matinée étant consacrée à l'accueil des stagiaires, chacun prend son temps.

— *Tu as vu que INJECT+ n'a pas terminé de s'installer !* fait remarquer Georges.

— Ah oui ! Et ils sont placés à quel endroit ?

— *Allée 6, emplacement 4 comme indiqué sur le plan.*

— Et c'est où ?

— *Au bout, l'avant-dernière allée sur ta gauche !*

Jean se dirige à l'emplacement indiqué et rencontre Norbert Bretienne, le collègue de Joaquim.

— Alors, vous n'êtes pas encore installé, et Joaquim ? Toujours en retard ! plaisante Jean.

— Salut Jean ! Il ne va arriver qu'en fin d'après-midi. En plus il amène une amie, une femme superbe paraît-il. Il m'a fait comprendre qu'il avait une ouverture.

— Pour un mec toujours bronzé c'est le mot consacré. Et tu connais la señorita ?

— Eh non, On aura la surprise !

— Il a de la chance, je n'ai pas vu une de mes amies depuis trois jours et je m'ennuie déjà d'elle.

— Tu es amoureux ? Et bien depuis le temps ! Ça me fait plaisir pour toi. Et elle est comment ?

Jean ne répond pas, son regard se fixe sur une affiche à gauche de Norbert, affiche qu'il ne voit pas tant l'image de Patricia prend de place dans ses pensées.

— Bon, je vais faire un tour en attendant le discours d'ouverture. À plus tard ! conclut-il.

Jean sort de la salle et se dirige vers la sortie du palais Beaumont. Il salue au passage des collègues d'autres hôpitaux et se retrouve dehors dans le parc qui encercle l'édifice puis prend son téléphone. Patricia lui manque. Il compose son numéro et attend, impatientement, le ventre noué.

— Allô !

Jean est rassuré d'entendre cette voix suave qu'il reconnaîtra dorénavant entre mille.

— Bonjour, c'est Jean !

— Jean ? Comment allez-vous ? Et cette formation, elle a bien commencé ? Vous ne vous ennuyez pas trop ? Je parie que je vous manque ! Il fait beau au moins à Pau ? Et cette...

— Vous devriez respirer par moments, ce serait dommage que la lignée des Joule s'arrête prématurément, surtout lorsqu'on connaît certains spécimens particulièrement bien réussis.

— Flatteur ! Vous ne m'en voulez pas trop pour vendredi ? La soirée s'est terminée un peu en queue de poisson.

— J'ai passé la nuit dehors assis sur un banc public en me tenant la tête entre les mains.

— C'est vrai ! Oh, je suis désolée ! dit-elle faussement déçue.

— Bon, j'en rajoute un peu. En fait, je suis rentré directement me coucher et comme je n'arrivais pas à dormir, j'ai compté les policières à crinière.

— Et ça a marché ? demande-t-elle amusée.

— À la première, je suis tombé sur vous, comment voulez-vous que je m'endorme avec cette image !

Patricia ne répond pas, elle sourit sachant qu'elle rencontre le même problème pour s'endormir depuis qu'elle a croisé son biomédical favori.

— C'est quoi ce bruit ? Vous êtes dans un train ? s'étonne Jean.

— Oui ! C'est pour le travail.

— En parlant de boulot et votre enquête, elle avance ?

— On en parlera plus tard quand nous serons ensemble. Pour l'instant profitez bien de votre formation, je vous ferai une interrogation écrite quand vous rentrerez. Et vous avez intérêt à la réussir, sinon !

— Sinon quoi ? J'aurai un gage, une punition, une fessée ?

— Bien, je vais vous laisser !

— Vous n'allez pas me faire le coup du tunnel, quand même !

— Allez, je vous embrasse !

— Moi aussi, à très bientôt !

— Qui sait !

Patricia a coupé la communication. Jean regarde son téléphone, l'écran vide de photo indique « appel Patricia ».

« Il faut que je la photographie à la première occasion » songe-t-il.

De retour dans le hall, Jean croise Isabelle Gachonchin. Cette femme toujours souriante est la présidente de l'association.

— Bonjour, Jean ! J'ai appris ce qu'il s'est passé dans ton hôpital, c'est terrible ! La police a trouvé le coupable ?

— Pas encore ! Apparemment, c'est plus compliqué qu'il n'y paraît.

— Et ils vous tiennent au courant de l'évolution de l'enquête ?

— Pas vraiment !

Isabelle vient à peine d'entamer la conversation qu'elle est déjà réclamée ailleurs. L'organisation des Journées Biomédicales n'est pas une mince affaire mais comme d'habitude, ce sera une réussite.

— Tu m'excuses mais Daniel me fait signe de venir !

— Je comprends !

Daniel tend un micro HF à Isabelle qui réclame le silence.

— S'il vous plaît, écoutez-moi ! Je vous demande de vous rendre tous en salle de conférences. Suivez les techniciens du centre hospitalier de Pau. Merci !

*

Tous les fauteuils de la salle sont occupés. Les stagiaires attendent calmement que la conférence commence. Sur la gauche de la scène Isabelle patiente derrière un pupitre pendant que la scène se remplit. Les représentants de la direction de l'hôpital sont déjà installés, l'ingénieur Biomédical aussi, on n'attend plus que le maire de Pau. Enfin arrivé, il se positionne derrière le pupitre et entame un laïus comme seuls les hommes politiques savent le faire. Il parle de sa ville, d'Henry IV, dit tout le bien qu'il pense du métier de technicien biomédical, métier qu'il vient de découvrir. En clair, après avoir joué une musique populaire irlandaise à la flûte traversière, il entame la Sonate pour deux violons de Henryk Górecki. Les autres invités ayant chacun fait un discours de remerciement pour l'AAMB, Isabelle annonce officiellement l'ouverture des Journées Biomédicales.

Après un apéritif dînatoire bienvenu, les conférences commencent. À la pose, tout le monde se retrouve dans la salle des exposants où les attendent les sociétés. Jean commence par aller voir INJECT+.

Le stand est couvert de prospectus vantant les pousses-seringue, les systèmes centralisés de perfusion et d'autres équipements distribués par la société INJECT+. Il y a aussi un tas de paperasses avec l'entête de la société, les incontournables stylos publicitaires et un saladier rempli de bonbons.

— Alors, Joachim n'est pas encore arrivé ? demande-t-il à Norbert.

— Non, je t'ai déjà dit qu'il n'arrivait que ce soir avec sa petite amie ! Ça ne m'arrange d'ailleurs pas, en plus mon patron l'a demandé et j'ai été obligé de mentir.

— *Tu as vu dans les papiers à entête, il y en a un sur lequel on parle de ton hôpital, au sujet de la maintenance !* fait remarquer Georges.

Jean ne s'est pas encore habitué au sens de l'observation de Georges.

— Tiens ! Vous vous intéressez à mon centre hospitalier ? demande Jean en montrant du doigt le feuillet correspondant.

— Oh ! C'est juste une étude sur vos équipements. Joachim a oublié ce papier sur mon bureau, je voulais lui rendre.

— Il s'intéresse à nos appareils ? Vous faites de la tierce maintenance dans votre société ?

— Nous non ! Mais nous avons des sociétés qui font de la maintenance des équipements que nous vendons. Le mieux c'est de lui demander, on a chacun nos propres projets.

— Je n'y manquerais pas ! À plus tard.

Jean laisse Norbert et continue sa visite des stands.

— *Ce n'est pas qu'une étude sur les appareils de leur marque, c'est une demande de devis de l'hôpital pour maintenir le parc total de ses équipements. Ils voudraient supprimer ton service Biomédical que ça ne m'étonnerait pas !* fait remarquer Georges.

— Quand je verrai Joaquim, j'essaierai de lui arracher les vers du nez.

L'après-midi studieux passe rapidement. Jean rentre à son hôtel pour se relaxer en attendant d'aller dîner. Arrivé à la réception, il demande la clé de sa chambre 217 quand un client mécontent le fait savoir.

— J'avais réservé la chambre 218 et au dernier moment on me déplace au 302, pourquoi ?

— La chambre 218 a été demandée au dernier moment par une personne nostalgique qui a vécu une histoire d'amour, nous avons décidé de la lui

laisser. La chambre qui vous a été attribuée est plus spacieuse et la vue sur le centre de Pau est meilleure. En clair, vous avez été surclassé sans frais supplémentaire.

— Ah ! Eh bien je vous remercie.

Le client repart satisfait et un peu gêné d'avoir râlé.

— Voici votre clé Monsieur Seldert.

— Merci !

Jean monte dans sa chambre, s'assoit sur le bord du lit et allume la télévision.

*

La brasserie du palais est relativement bien fréquentée pour une arrière-saison. Jean s'installe à une table pour deux au fond de la salle et commande un repas assez léger ; les déjeuners sont plutôt copieux à ces formations biomédicales. Il en est au dessert quand il aperçoit un couple entrer dans le restaurant.

« Ça alors ! Mais que fait-elle ici ? Et avec Joaquim ! tempête-t-il en reconnaissant Patricia et le gratteur de castagnettes. Et elle a l'air de s'amuser ! Alors c'est elle la petite amie du danseur de claquettes. »

Jean baisse la tête, paie son repas et sort de la brasserie, le visage grave. Patricia est à Pau et elle ne l'a pas prévenu. Jean est déçu, il pensait qu'elle était devenue son amie, qu'ils se faisaient confiance et avec ce type en plus. Il était pourtant persuadé qu'il lui plaisait, à voir son sourire quand ils se rencontraient.

— Oh et puis, tant pis ! Je ne vais pas me détruire pour ça. Je ne pourrai plus travailler avec elle, je demanderai à ne plus l'accompagner pour son enquête, pense-t-il tout haut.

— *Eh ! T'es un winner ou pas ?* demande Georges.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? L'autre est ingénieur commercial, moi un simple petit contremaître, alors le choix est vite fait ! Et pourtant au téléphone elle avait l'air d'être impatiente de me revoir ! C'est d'un ami qu'elle veut de moi, pas d'un compagnon. Je ne pourrai pas plaisanter avec elle en sachant qu'un autre la couvre de baisers !

— *Parce que tu crois qu'elle est comme ça ? Je suis sûr que non. Elle est trop bien. Montre-lui qui tu es, pars au combat mon Jeannot, relève la tête, bombe le torse, va chercher ta caisse à outils, sors l'artillerie lourde...*

— Calme-toi sinon tu vas nous péter un truc et on va être bien tous les deux.

— *Alors, montre-lui que tu n'es pas une tarlouze !*

— Mais où as-tu été pêché ce mot-là ?

— *Eh ! Je ne l'ai pas inventé, tu as dû le dire au moins une fois.*

— Ah... ! Bon, tu sais quoi, je rentre à l'hôtel, je prends une douche et au lit. Je réfléchirai à tout ça demain.

Jean regagne sa chambre et se met sous la douche. Il repense à Patricia, à ce qu'il va pouvoir lui dire demain matin, comment entamer la conversation ? Il faut qu'il lui avoue son amour.

Soudain, quelqu'un frappe à la porte.

— Oui ! C'est pour quoi ? demande-t-il en s'essuyant.

— C'est pour une urgence ! entend-il répondre d'une voix féminine.

— Une minute, j'arrive !

— Dépêchez-vous, c'est vraiment très urgent !

« Les gens sont culottés, c'est incroyable ! » s'agace-t-il.

Jean met sa serviette autour de la taille, rentre son ventre et se presse pour aller ouvrir. Il entrouvre la porte et à sa grande surprise, Patricia attend dans le couloir, les mains sur les hanches, la tête légèrement penchée sur le côté, elle sourit, de son sourire toujours aussi ravageur. Avec ses cheveux merveilleusement bien arrangés en bataille comme si elle venait de danser sur du Hard Rock, sa frange cachant à moitié ses yeux malicieux, elle est

terriblement sexy. Et pour couronner le tout, elle porte à nouveau sa robe chemise qui la rend encore plus désirable. Elle pousse la porte et entre sans en attendre l'invitation. Jean s'écarte pour la laisser passer et reste un temps médusé. Il se ressaisit, referme la porte, se tourne vers elle et tente de dire quelque chose mais rien ne sort de sa bouche. Elle se recoiffe et le scrute de la tête aux pieds admirative. Elle s'amuse de le voir tenir sa serviette qui, un peu étroite, laisse apparaître la totalité de sa jambe gauche.

— Heu ! Vous voulez quoi ? arrive-t-il enfin à prononcer.

— Toi ! répond-elle en le prenant par le cou et en l'embrassant avidement.

Après un moment, Jean retrouve sa liberté de mouvement et la regarde étonné.

— Mais... Madame ! s'insurge-t-il en reprenant ses esprits et son souffle.

— Tais-toi idiot ! Embrasse-moi.

Jean lui sourit, l'enlace et répond à son baiser. Dans l'agitation sa serviette n'étant plus retenue, subit la loi de Newton sur l'attraction universelle et inévitablement, Jean se retrouve nu. Il pose ses mains délicatement sur les joues de sa princesse et la regarde en souriant. Leurs lèvres se rapprochent à nouveau, ils ferment les yeux. Les mains de Jean glissent le long du corps de Patricia et arrivent aux boutons de la robe chemise. Il se souvient qu'il y en a neuf dont deux déjà détachés pour se rapprocher de la douceur sublime de l'enveloppe charnelle de sa partenaire. Le fin tissu glisse le long du corps de Patricia libérant ses rondeurs parfumées. Ils se rapprochent lentement du lit puis, sans s'en rendre compte, se retrouvent allongés, leurs corps toujours en contact. Chacun commence alors l'exploration du corps de l'autre par d'interminables caresses de plus en plus audacieuses. Ils ne songent plus qu'à se faire plaisir dans un silence seulement interrompu par les gémissements sortis de leurs instants d'extase.

*

— Tu as bien dormi mon ange ? demande Jean d'une voix douce lorsque Patricia ouvre les yeux.

Une demi-heure, au moins une demi-heure qu'il la regarde dormir.

Patricia s'étire en lui souriant, remonte un peu le drap pour cacher un bâillement puis lui sourit de nouveau. Elle le regarde sans rien dire, se positionne sur le côté et feint de se rendormir.

— Eh ! Ma fée ! Il faut se lever, je te rappelle que je suis en formation.

Patricia se retourne et le regarde d'un air taquin.

— Et tes heures supplémentaires en anatomie, ça ne compte pas pour ta formation ?

— Je le rajouterai sur mon rapport de stage mais il faudra me le parapher pour le valider.

— Avant de le valider, je devrais être sûr que tu as tout compris. Il va nous falloir réitérer l'expérience mon chaton ! insiste-t-elle en s'étirant une nouvelle fois.

— Je ne pensais pas que ces formations étaient si pénibles, mais bon, je me sacrifie pour la sauvegarde du métier de technicien biomédical.

Il se glisse sous les draps, prend Patricia dans ses bras et effleure sa peau du bout des doigts. Ses lèvres glissent et humectent son corps brûlant et offert. Jean entame vaillamment un second round.

*

Jean entre dans l'amphithéâtre en essayant de faire le moins de bruit possible, l'exposé étant commencé depuis dix bonnes minutes. Il s'installe à la dernière rangée, sort un cahier, le programme de la journée et commence à suivre le conférencier. Il essaie de se concentrer sur les explications de l'ophtalmologue qui décrit l'intervention de la cataracte mais il ne peut

s'empêcher d'avoir l'image de Patricia qui lui parasite l'esprit. Il se souvient de la conversation qu'il a eue avec elle au sujet de Joaquim Julio.

« Tu m'as fait une sacrée peur hier soir mon ange, je croyais que tu passerais la nuit avec Joaquim. Quand je vous ai vus arriver au restaurant, tu avais l'air si heureuse ! Je me suis senti vraiment très mal.

— Il m'a invitée à venir aux Journées Biomédicales, je lui avais demandé car je savais que tu y allais. Je voulais t'en faire la surprise. Il fallait bien que je lui montre un peu de reconnaissance, non ?

— Bien sûr ! Mais j'avais tellement envie de toi, tellement rêvé de te prendre dans mes bras ! Imagine ma déception. Enfin, je suis si heureux maintenant. Mais comment as-tu su à quel hôtel j'avais réservé ?

— Je te l'ai déjà dit une fois, je suis de la police. »

Jean regarde sa montre, dans une heure et quart c'est la pause, il va la retrouver.

*

Patricia arrive dans le hall d'entrée. Elle cherche une tête connue, Jean ou Joaquim, personne. Dans le couloir, sur la gauche, un comptoir derrière lequel un homme est scotché à son portable. Patricia s'approche et se présente.

— Bonjour, je suis Patricia Joule de la société INJECT+ et je cherche la salle des expositions !

— Vous n'êtes pas encore inscrite ?

— Non, je viens d'arriver.

— Attendez ! Joule... Voilà votre badge, les exposants, c'est la porte en face. Votre emplacement est noté sur le plan, à l'entrée.

— Merci, Monsieur !

Patricia se dirige vers le plan et repère le stand INJECT+. Elle entre dans la salle et rejoint les ingénieurs de la société qui discutent entre eux en attendant la pose et l'arrivée des stagiaires.

— Bonjour Messieurs !

— Bonjour Lieutenant ! répond Norbert.

— Ah non ! Ici appelez-moi Patricia, je ne suis pas en service. Bonjour Joaquim ! insiste-t-elle.

— Bonjour Patricia !

— Vous m'en voulez pour hier soir, c'est ça ?

— Vous m'avez lâché comme un malpropre alors que nous venions de nous installer à table, c'est dur tout de même !

— Je vous ai dit que c'était pour une enquête d'un collègue, c'était une urgence absolue. On ne fait pas toujours ce que l'on veut dans mon métier. Ce qui est arrivé hier soir est l'exemple type des désagréments de ma profession. Croyez-moi, ce que j'ai pu subir cette nuit et encore ce matin, avec mon collègue n'est à souhaiter à personne ! se justifie-t-elle en revoyant les images des scènes de torture qu'elle a endurées ces dernières heures.

Joaquim compatit et essaie de se réhabiliter.

— Excusez-moi, je suis égoïste, pourrai-je me faire pardonner ce soir ?

— Malheureusement, je dois contacter mon collègue tous les soirs à la même heure, ça ne m'amuse pas mais je dois le faire. Vous me faites visiter les différents stands ? C'est un peu le but de ma présence ici.

— J'ai trente minutes, après les stagiaires seront en pause et nous allons devoir répondre à leurs questions. Mais il y a Monsieur Seldert en formation, vous le connaissez, il pourra peut-être vous accompagner ! Vous verrez, il est plutôt sympathique.

— Oh ! Je ne m'attache pas facilement mais je ferai avec.

Joaquim commence la visite par les sociétés à proximité de son emplacement. La première est spécialisée dans la vente de piles et batteries

diverses ainsi que dans la conception de montage d'accumulateurs spécifiques pour équipements biomédicaux. Une autre présente ses appareils de mesures physiologiques comme les moniteurs de pression artérielle ou les thermomètres électroniques. Une troisième expose un baigneur dans une couveuse, enroulé dans une sorte de couverture qui émet une lumière douce de couleur bleue, reliée à un appareil électrique. Patricia est évidemment très curieuse de connaître l'utilité de cette couverture.

— C'est un nouveau système de photothérapie infantile pour réduire le taux de bilirubine du nourrisson ! explique le commercial. La souplesse de l'ensemble permet l'adaptation à la morphologie de l'enfant, les parents peuvent donc le prendre dans leurs bras sans arrêter le traitement.

Patricia boit les paroles du démonstrateur. Elle se dit que Jean a réellement un métier passionnant. Savoir que les appareils que l'on répare, que l'on teste seront utilisés pour soigner, guérir, soulager des personnes en état de faiblesse ou d'infériorité causée par la maladie, l'accident, cela doit rendre fier et donner envie de bien faire.

Bien que plongée dans ses pensées, Patricia remarque que Joaquim fait des signes à la personne qui tient le premier stand de la rangée suivante. Elle note pour mémoire le nom de la société : MBS Maintenance Biomédicale Service.

— Merci de vos explications ! dit-elle ravie en serrant la main du représentant des incubateurs. On continue ? demande-t-elle à Joaquim.

— Je retourne à mon poste, voilà les stagiaires, ça va être la ruée !

— Je continue seule, à plus !

Joaquim partit Patricia cherche son Jean parmi les techniciens qui déboulent en trombe vers les fournisseurs en passant dans un premier temps par la table où sont installées des cafetières et quelques gourmandises comme des croissants et pains au chocolat. Patricia sentant l'odeur du café se dirige aussi vers les tables.

— Un petit café avec un croissant ?

Patricia se retourne, Jean la regarde si amoureuxment qu'un frisson parcourt tout son corps.

— Euh... Merci mon chou ! Alors cette conférence, intéressant ?

— J'en ai pris plein les yeux ! Et toi ?

— C'est très instructif. Tu peux m'accompagner vers d'autres stands ?

— Bien sûr ! Termine ton café et on y va.

Jean emmène Patricia vers les fournisseurs. Ils arrivent devant la société RIMCO, Réparations Instrumentation MicroChirurgie Optiques.

— Monsieur Seldert ! Quel plaisir de vous voir !

La voix aiguë et cristalline qui vient de saluer Jean est celle de la très charmante Mariana Silveira. Mariana connaît Jean depuis quelques années déjà. Elle passe à l'hôpital toutes les semaines chercher les instruments de microchirurgie à réparer, sa société étant spécialisée en micromécanique.

C'est une personne avenante et très sympathique, agréable à écouter et, ce qui ne gâte rien, plus que jolie.

— Bonjour Mariana ! C'est toujours une agréable surprise de vous rencontrer ! répond Jean en l'embrassant sur les joues.

Le coup de pied à la cheville lui rappelle qu'il est accompagné.

— Je vous présente Patricia Joule ! C'est une...

— Sa fiancée ! Bonjour, Madame ! le coupe Patricia en prenant Jean par le bras.

Jean est estomaqué, Patricia se présente comme sa fiancée, mais alors, elle est jalouse !

— Cela me fait énormément plaisir de rencontrer la femme qui rend Jean heureux ! Et ça se voit !

— Vous trouvez ? demande Patricia intéressée.

— Il y a deux états qu'un homme ne peut cacher : quand il est ivre et quand il est amoureux ! Vous êtes une femme comblée n'est-ce pas ?

— Vous êtes loin de vous imaginer à quel point... Et donc votre société fait des réparations pour les hôpitaux ?

— Nous réparons l'instrumentation médicale et chirurgicale de bloc opératoire et des cabinets dentaires ainsi que toutes marques d'optiques rigides pour les coélioscopies.

Constatant que Patricia est très intéressée par les explications de Mariana, Jean s'écarte un peu du stand pour laisser les deux femmes converser.

— *C'est un beau spectacle tu ne trouves pas ?*

Jean est surpris, Georges ne lui avait pas parlé depuis hier. Un silence d'autant plus gênant qu'il attendait un commentaire de sa nuit passée avec Patricia. Comment avait-il réagi, qu'avait-il ressenti ?

— Tu as des commentaires à faire sur ma soirée avec Patricia ? demande Jean.

— *Je t'ai déjà dit que je pouvais me déconnecter à volonté de toi ? Eh bien c'est ce que j'ai fait sitôt qu'elle t'a sauté au cou. Jean, je n'éprouve pas de plaisir au sens où tu l'apprécies. Je ne ressens aucun plaisir charnel, les seules joies que j'ai sont d'ordre intellectuel. Par exemple, j'ai plaisir de savoir que tu es heureux avec elle. N'angoisse pas à l'idée que je pourrais assister à tes ébats, ça n'arrivera jamais.*

— Merci Georges !

— C'était parfait, Mariana ! Je te remercie pour ces explications. Il faudra qu'on se revoie à Paris.

— Tu as mes coordonnées Patricia, on s'appelle !

Patricia se rapproche de Jean en souriant.

— Elle est sympa ta copine !

— Mais, ce n'est qu'une relation de travail, tu sais !

— J'ai bien vu comment tu la regardes !

— C'est mon côté artiste peintre.

— C'est ça ! Tu réaliserais bien un nu académique.

— Rassure-toi, J'ai maintenant un autre modèle bien plus proche de la nature, bien plus sauvage !

Elle le regarde avec une forte envie de l'embrasser mais ce n'est ni le lieu ni le moment.

« Il ne perd rien pour attendre » se dit-elle.

— Tiens ! J'aimerais voir cette société-là, la MBS !

— Et pourquoi cette société-là ?

— J'ai vu Joaquim faire des signes au commercial de cette société, ils doivent bien se connaître.

— Tu es toujours sur ton enquête ? O.K. On y va !

Patricia et Jean arrivent devant le stand MBS et commencent à feuilleter les prospectus.

— Bonjour ! Je peux vous renseigner ? Monsieur... Seldert de Suresnes ! ajoute le commercial après avoir regardé le badge de Jean.

L'homme qui se présente à eux est assez grand et large d'épaule. Il doit avoir une trentaine d'années bien qu'ayant les tempes grisonnantes.

— Bonjour ! Vous pouvez me présenter votre société, je n'ai jamais eu l'occasion de travailler avec vous !

— Bien sûr ! Je m'appelle Patrick Bristaut, je suis le patron de cette société. MBS est le sigle pour Maintenance Biomédicale Service. Nous faisons exclusivement de la tierce maintenance pour les cliniques et hôpitaux qui ne possèdent pas de service biomédical : pousse-seringue, perfusion, imagerie médicale, maintenance de bloc etc.

— Vous intervenez sur place ou il faut vous expédier les équipements en panne ?

— En fonction du contrat signé avec l'établissement, nous pouvons laisser un ou deux techniciens sur site. D'ailleurs, nous cherchons à embaucher des techniciens biomédicaux, si cela vous intéresse ?

— Non, merci ! Vous travaillez aussi avec des fabricants de matériels pour la maintenance de leurs équipements ?

— Bien sûr !

— Vous travaillez pour INJECT+ ?

— Je ne vais pas vous donner les noms des sociétés avec lesquelles je travaille. Si votre hôpital veut utiliser les services de ma société, je me ferai un plaisir de donner tous les renseignements que vous désirez. Mais je n'ai encore vu aucun appel d'offres de votre hôpital pour la fourniture de prestations de maintenance sur vos équipements.

— Bien ! Je vous remercie et bonne continuation.

Jean quitte le stand de MBS sans oublier de prendre au passage un stylo publicitaire.

— Je n'aime pas ce type ! lâche Patricia.

— Il a le regard fuyant, il est sur la défensive, ce monsieur cache quelque chose. Il n'est pas franc. De plus, lorsque je discutais avec Norbert, avant l'arrivée de Joaquim et de sa petite amie, Georges a...

— Je t'ai fait si mal que ça ? Tu m'en veux ? s'excuse Patricia le visage triste.

— Non, ne crois surtout pas cela. Je ne t'en veux pas, je sais que tu voulais seulement me faire une surprise, tu jouais un rôle. Je n'aurais pas dû être au même restaurant que toi, c'est tout.

Patricia lui prend la main puis fronce les sourcils.

— Tu disais quoi au sujet de Georges ?

— Je voulais dire que j'avais remarqué une liste oubliée sur le stand par Joaquim qui correspond aux équipements de mon hôpital. C'est une demande de devis pour la maintenance de nos appareils.

— Joaquim m'a dit que INJECT+ ne faisait pas de tierce maintenance mais qu'elle utilisait les services de sociétés spécialisées. Peut-être font-ils appel à MBS ? Je vais demander à Éric de faire des recherches à ce sujet.

— Bon, je retourne en salle de conférences, ça redémarre ! On se retrouve au repas ?

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient je vais déjeuner avec Joaquim, je préférerais garder notre liaison secrète pour le moment.

— Mais à la petite de chez RIMCO tu lui as pourtant avoué !

— C'était un réflexe d'autodéfense ! concède Patricia.

— Très bien, à plus tard mon ange !

— À ce soir chaton !

*

— Alors Patricia ! Votre visite des stands se déroule bien ? demande Joaquim.

— À merveille ! Monsieur Seldert que vous m'avez conseillé est parfait, il a l'air de bien connaître le biomédical.

— Oh ! Vous savez, il est loin de tout savoir. Méfiez-vous quand même, il est un peu prétentieux, il ne faut pas lui poser de questions trop compliquées.

Enfin, il est gentil !

« Quel goujat ce type ! » pense-t-elle

— Je me méfierai la prochaine fois, merci de m'avertir !

— Vous voulez un peu de vin ? propose Patrick Bristaut à Patricia. Avec ce carré d'agneau il est parfait.

— Juste un fond, je n'ai pas l'habitude de boire de l'alcool !

— Vous m'aviez caché, Monsieur Julio que vous embauchiez de si magnifique personne dans votre société !

— Patricia est stagiaire pour le moment mais je compte bien lui donner le goût de notre métier !

— Avec un guide de cette qualité, ça ne peut que fonctionner ! ajoute-t-elle en guise de compliment. Je ne parle pas de Monsieur Seldert mais de vous évidemment.

— Je l'avais bien compris ainsi !

— Bon, les garçons ! Je ne m'ennuie pas mais j'ai quelques coups de téléphone à donner. On se voit tout à l'heure ?

Patricia se lève et se dirige vers la sortie.

« Un peu d'air me fera du bien ! songe-t-elle. Ces types me déshabillaient du regard, c'est dégoûtant cette impression d'être une poupée dans les mains de ces individus. »

Elle sort du palais des expositions et marche dans le parc, le téléphone porté à son oreille.

— Allô ! Éric ? Bonjour ! Oui, ça se passe très bien... Je pense rentrer vendredi après-midi... Non, en voiture, Jean va me raccompagner... Ne recommence pas ! Je l'aime bien... Oui ! Et c'est réciproque... Bon, tu peux enquêter sur un certain Patrick Bristaut ? C'est le patron de MBS.

En pleine conversation elle voit Jean arriver vers elle, un léger sourire aux lèvres et un regard à vous décorner un Minotaure ! Lui aussi la déshabille des yeux mais là, ça ne la gêne plus, ça la trouble.

— Tu... Tu me tiens au courant ? Merci, Éric !

— Que fais-tu ici, toute seule, mon ange ?

— Il fallait que je prenne l'air, ces types me dégoûtent !

— Tu veux que je reste avec toi ?

— Non ! Je tiendrai le coup, j'ai toute la soirée pour m'en remettre, ajoute-t-elle en lui faisant un clin d'œil.

— Alors, à tout à l'heure ma princesse !

Jean s'éloigne puis s'arrête brusquement et se retourne.

— J'ai failli oublier ! Je t'aime !

Un dernier sourire puis il repart, silencieusement.

Patricia, surprise et terriblement émue, le regarde s'éloigner.

*

CHAPITRE XIII

Joaquim regarde l'écran de son téléphone. Il n'ose à peine y croire, elle lui a donné rendez-vous ici, en contrebas du palais Beaumont, sur un banc de ce petit parc boisé. Il est vingt-trois heures, elle devrait bientôt arriver. Quand il a reçu ce texto il y a deux heures, il est resté pantois.

« Joaquim ! Retrouve-moi dans le parc en bas du bassin, derrière la salle de conférences à 11 heures ce soir. Tu me plais, j'aimerais te connaître un peu mieux. Patricia. »

Il n'a pas hésité et à montrer son texto à Norbert, pour se vanter.
« Je te l'avais dit qu'elle en pinçait pour moi ! Ce soir, je lui sors le grand jeu. »

Il réfléchit. Où va-t-il l'emmener ce soir ? Il est trop tard pour le restaurant. Son hôtel ? Il hésite. Il faut tout de même lui montrer qu'on n'est pas un homme facile. Elle est lieutenant de police, elle a l'habitude de commander, il doit montrer son autorité. Il se décidera en fonction de la tournure des événements. S'il l'embrasse et qu'elle en redemande, il lui proposera une nuit d'amour. Il est sûr qu'elle va craquer, il se connaît bien !

*

La pleine lune éclaire toute la vallée. Sous cette superbe voûte étoilée, au loin, on distingue la chaîne des Pyrénées. Justine et Denis admirent ce ciel nocturne sans nuages en se tenant par la main. Ils sont heureux, ils se promènent dans ce parc tranquille à la recherche d'un banc qui leur permettra de s'enlacer et de rêver ensemble de leur avenir commun.

— Tiens ! Il y a un banc là-bas ! remarque Denis.

Ils s'en approchent, ravis.

— Eh ! Il y a quelqu'un d'allongé, on va ailleurs, suggère Justine.

— Attends ! Il n'a pas l'air bien.

Denis se rapproche et remarque que la personne a les yeux grands ouverts.

— Monsieur ! Ça va ? dit-il en le secouant un peu.

— Mon Dieu ! Cet homme est mort ! affirme Justine. Sans plus attendre, elle compose le 17.

*

— Alors, tu me le valideras mon rapport ? demande Jean.

— Je croyais que ta formation durait jusqu'à vendredi matin ! Je ne le signerai qu'à la fin du stage.

— Coquine !

Patricia ne répond pas et sort de la chambre de Jean pour regagner la sienne, la 218, la fameuse chambre réservée par un client de la dernière heure. Quelques minutes plus tard, elle réapparaît en robe de cuir d'agneau bleu marine. Col Mao, décolleté à fermeture éclair et s'arrêtant au-dessus des genoux, cette robe moulante exacerbe les sens de Jean. Les manches courtes légèrement gonflantes laissent apparaître ses bras nus dont l'un est orné d'une fine montre rectangulaire noire à bracelet en lanière de cuir.

Jean l'admire de la chevelure jusqu'à ces escarpins bleu marine à bouts pointus.

— Je ne verrai plus jamais la police comme avant, remarque-t-il. Mais et ton sifflet, tu le mets où ?

— Il y a longtemps qu'à la maréchaussée on nous apprend à siffler avec les doigts !

Jean s'approche pour la prendre dans ses bras mais se ravise.

— J'ai trop peur de rayer ta magnifique deuxième peau, ce serait dommage !
Mais, tu sais, c'est surtout des mecs qu'il y a à ces formations, tu ne crains pas d'être un peu trop sexy ? Tu vas être dévorée des yeux, ça ne te gêne pas ?
— Tu ne serais pas un peu jaloux chaton ? roucoule Patricia en s'approchant de Jean qui se laisse embrasser, les bras écartés de peur de rayer le cuir.
— Non mon ange ! Allez, on y va ?

*

Arrivés au palais Beaumont, ils découvrent une certaine effervescence. Jean croise Isabelle et lui demande quelle en est la raison.

— Il y a eu un meurtre cette nuit à côté du palais, la police a passé la nuit à rechercher des indices. Le corps est parti à l'Unité Médico-Judiciaire de l'hôpital de Pau. J'espère qu'on ne va pas être dérangé par leur enquête.

— Il n'y a pas de raison sauf si c'est un stagiaire la victime ! réagit Patricia. Vérifiez que tout le monde répondra à l'appel.

— Bon, nous allons voir les stands, Madame Joule ? demande Jean pour couper court à la discussion.

Ils entrent dans la salle d'exposition et se dirigent vers le stand de INJECT+. Seul Norbert est présent.

— Joaquim n'est pas encore arrivé ? interroge Jean.

— Heu ! Non ! hésite Norbert. Il a dû rentrer tard n'est-ce pas Patricia ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? s'étonne-t-elle.

— Vous avez bien passé la soirée ensemble ! Il me l'a dit lui-même hier soir après avoir reçu un texto de vous, il était heureux comme tout !

— Non mais ça ne va pas la tête ! Il est mythomane votre collègue, il va m'entendre !

— Mais voyons, Patricia, il a fait marcher Norbert c'est tout ! Il t'a bien eu, avoue-le !

— C'est vrai ! J'y ai cru. Il avait sûrement rendez-vous avec quelqu'un d'autre, admet Norbert.

— Bien, je vous laisse, si je veux que mon rapport de stage soit validé, je dois assister aux cours !

— À tout à l'heure Jean !

Après avoir admiré une dernière fois Patricia, Jean sort de la salle d'exposition. Dans le couloir qui mène aux amphithéâtres, Il aperçoit Daniel derrière le comptoir en grande discussion avec un couple en habits décontractés. L'homme est de la taille de Jean, mais doit peser dix bons kilos de moins. Brun aux cheveux très courts, il a l'air plutôt sympathique. La femme est une blonde sculpturale d'au moins un mètre soixante-quinze sans talon. Ses yeux, soulignés par un mascara brun et entourés de fard orangé, sont d'un bleu gris très clair. Ses cheveux terminés en queue-de-cheval lui donnent un air un peu froid.

Daniel semble embarrassé en feuilletant le cahier des inscriptions. Jean s'approche pour lui donner le bonjour.

— Salut Daniel ! Madame, Monsieur !

— Jean ! Tu connais un certain Julio ?

— Bien sûr, c'est...

— Je suis le lieutenant Alice Mante ! l'interrompt la superbe créature. Et voici le lieutenant Mehdi Séridi !

Jean acquiesce en regardant les cartes que lui présentent les deux policiers.

— Jean Seldert stagiaire et grand admirateur de la police nationale.

— Vous connaissez Monsieur Julio donc ? demande le lieutenant Séridi très sérieusement.

— C'est un commercial de la société INJECT+ ! Ils tiennent un stand dans la salle en face. Mais, attendez ! C'est lui qui...

Jean ne continue pas sa phrase, il vient de comprendre que c'est Joaquim qui a été assassiné cette nuit.

— Vous pouvez nous accompagner à son stand ?

— Suivez-moi !

Jean conduit les policiers au stand où Norbert, évidemment seul, présente des documentations à deux techniciens stagiaires.

— Norbert ! Ces deux personnes sont des policiers.

— Lieutenants Mante et Séridi ! précise la policière.

— Norbert Bretienne ! C'est à quel sujet ?

— Vous pouvez nous laisser Monsieur Seldert.

Jean s'éloigne et cherche Patricia dans toutes les allées. Il la trouve enfin en discussion avec Mariana.

— Bonjour, Mariana ! Patricia, il faut que je te parle.

— Oui chaton ! répond-elle assez fortement pour que Mariana entende, pour le cas où elle n'aurait pas pigé.

— Il y a deux flics au stand de INJECT+ au sujet du crime de cette nuit. C'est Joaquim qui a été assassiné !

— Quoi ! Et moi qui voulais l'enguirlander. Viens avec moi, on va les voir.

Ils laissent Mariana et se rendent au stand de Norbert. Quand ils arrivent, ils trouvent Norbert assis complètement effondré. Les policiers essaient de le calmer mais rien n'y fait, il ne peut plus parler. Patricia s'approche de la policière qui voyant son badge l'interpelle.

— Vous êtes de la société INJECT+ vous aussi ? demande-t-elle.

— Je suis juste invitée, répond Patricia, Monsieur Julio m'a proposé de l'accompagner à ces journées biomédicales pour que je connaisse mieux cet univers.

— Et vous vous appelez ?

— Patricia Joule je suis...

— Patricia ? Je vais vous demander de me suivre jusqu'au commissariat, nous avons à discuter.

— Mais, attendez !

— Vous préférez que je vous passe les menottes devant tout le monde ou vous me suivez calmement ?

— Bien, je prends mon sac et je viens.

Patricia remarque que Jean est passablement énervé aussi le calme-t-elle d'un signe.

— Rejoins-moi là-bas !

— Ça ne sert à rien que vous veniez, Monsieur ! précise le lieutenant Séridi.

— C'est à moi d'en juger ! lance Jean sèchement.

*

Le bureau du lieutenant Mante est beaucoup plus petit que celui de Patricia qui lui fait remarquer.

— Vous n'êtes pas gâtée chez vous, vos bureaux sont tous aussi exigus ?

— Ici c'est moi qui pose les questions ! Vos nom, prénom et qualité !

— Joule, Patricia, lieutenant de police !

— Pardon ?

— Si vous me rendez mon sac, je vous montre ma carte.

Tout à coup, la porte s'ouvre et apparaît le lieutenant Séridi, une carte de police à la main.

— Alice, je...

— Oui, je sais, Patricia Joule est de la maison ! Mais pourquoi n'avez-vous rien dit ? demande Alice à Patricia.

— Personne ne sait que je suis lieutenant de police sauf Monsieur Seldert. Joaquim Julio le savait lui aussi. Quand j'ai appris qu'il a été tué, j'ai préféré cacher mes compétences pour le cas où j'aurais besoin d'enquêter pendant les

Journées Biomédicales. C'est pourquoi je me suis laissée emmener sans discuter. Mais pourquoi me suspectiez-vous ?

— Je n'ai pas dit que je ne vous suspectais plus ! Regardez !

Le lieutenant montre à Patricia le texto reçu sur le téléphone de Joaquim.

— Je n'ai jamais envoyé ce texto, vous pouvez vérifier mon téléphone.

— C'est ce que nous sommes en train de faire ! Mais il a peut-être été envoyé avec un téléphone prépayé.

— Appelez le commissariat de Suresnes dans les Hauts de Seine et demandez le capitaine Vérilot. Il vous expliquera que j'enquête aussi sur un meurtre qui a été perpétré dans notre hôpital. Je suis persuadé que le meurtre de Julio est lié à mon affaire.

— Je vais l'appeler mais d'abord, dites-moi où vous étiez et ce que vous faisiez cette nuit entre 10 heures et minuit ?

— J'étais à l'hôtel Ibis chambre 217 et je me faisais explorer le corps par un homme dont les mains possèdent la sensibilité et la délicatesse de celles d'un aveugle cherchant à déterminer la forme exacte de ce qu'il tient entre ses doigts. Si vous voyez ce que je veux dire ! Vous ne pouvez pas vous imaginer comme le temps passe vite dans ces moments-là.

— Le... Le nom de ce témoin ? demande Alice surprise de l'intervention de Patricia.

— Il doit attendre dans le couloir, c'est Monsieur Jean Seldert !

— Je vais lui demander de rester pour que je l'interroge ! dit-elle en se levant.

— Rassurez-vous, il ne partira jamais sans moi.

Alice sort et aperçoit un homme debout face à la porte, les sourcils froncés. Il a l'air vraiment en colère.

— Vous êtes Monsieur Seldert je suppose ? Je vous verrai tout à l'heure. Asseyez-vous !

— Je préfère rester debout ! J'attends le lieutenant Joule.

Alice ne répond pas et entre dans son bureau.

— Il n'a pas l'air commode le kiné.

— Bon, vous téléphonez à mon supérieur ? insiste Patricia qui commence à perdre patience.

— Je m'en occupe !

Avant que la policière paloïse ne décroche son téléphone, il se met à sonner.

— Lieutenant Mante ! Oui commandant... Elle est avec moi... Non, elle n'a pas d'arme... Très bien ! Mais je n'allais pas la garder... Oui... Un consultant ? Très bien, on arrive.

Alice pose son téléphone et sourit à Patricia.

— Mon commandant veut nous voir. Il a reçu un appel de votre commissaire, votre consultant l'avait déjà prévenu. Votre consultant, c'est « doigts de fée » c'est ça ?

Patricia ne peut se retenir de rougir. L'atmosphère se détendant, elle sourit à Alice puis l'admet.

— Surtout ne l'appellez pas comme ça, lieutenant !

— Alice ! Et on repart à zéro.

— Patricia ! Et on se tutoie.

Les deux policières se serrent la main et sortent pour se rendre dans le bureau du commandant. Alice regarde Jean avec curiosité puis lui demande de les suivre.

— Monsieur doigts... Seldert, vous pouvez nous accompagner.

En se dirigeant vers le bureau, Jean a l'impression bizarre d'être observé. En effet, quand ce n'est pas l'une, c'est l'autre qui le regarde en douce.

— Quoi ? Expliquez-moi !

— Rien chaton ! lui souffle à l'oreille Patricia. Je t'expliquerai.

Alice frappe à une porte et entre sans attendre de réponse.

— Mon commandant ! salue-t-elle avec un grand sourire.

— Je ne te dis pas d'entrer Alice, comme d'hab.

Alice fait les présentations en dépliant des chaises.

— Commandant Marc Lebreffe !

— Lieutenant Patricia Joule, bonjour mon commandant !

— Jean Seldert, bonjour !

— Asseyez-vous ! J'ai eu votre commissaire au téléphone à votre sujet. Il m'a fait part de votre enquête sur les sabotages faits aux équipements de l'hôpital où Monsieur Seldert travaille et l'homicide qui en a suivi. J'aimerais savoir dans un premier temps ce que vous faites à Pau.

— Je ne suis pas venue enquêter mais pour comprendre le genre de relation qui existe entre les services biomédicaux et les fournisseurs des hôpitaux. La société INJECT+, dont un des équipements concernés est de leur fabrication, a bien voulu m'inviter à participer à ces journées biomédicales.

— Bien ! Un juge d'instruction a été désigné pour diriger l'enquête ! précise le commandant. Il a contacté le juge d'instruction qui instruit le crime de l'hôpital de Suresnes. Une cosaisine a été décidée vu le rapport entre les deux affaires. Nous allons donc travailler ensemble ou plus exactement vous, lieutenant Joule aller enquêter avec Alice et bien sûr, Monsieur Seldert s'il peut vous est utile.

— C'est parfait ! accepte Patricia.

— Je suis disponible si l'une des enquêtrices a besoin d'un service quelconque ! se réjouit Jean.

Patricia et Alice se tournent simultanément vers Jean, qui surprit lance un sourire un peu gêné.

— Bon, on retourne à mon bureau ? demande Alice.

— Bien, nous y allons ! accepte Patricia. Merci commandant.

— Tenez-moi au courant, O.K. ?

Patricia et Alice, suivis de Jean, sortent du bureau et retournent dans celui d'Alice.

— *Et ben mon Jean, avec les deux amazones sur les bras tu as intérêt à te tenir à carreau ! Tu n'es pas près d'avoir le dernier mot !* s'amuse Georges.

— Peux-tu me faire un topo sur l'affaire de l'hôpital pour que je comprenne ! demande Alice à Patricia.

Patricia donne un résumé des évènements survenus à l'hôpital ainsi que les premières conclusions établies par elle et Jean.

— Et sinon, qu'est-ce qu'il sait faire d'autre à part ce que je connais déjà ! demande Alice à Patricia en montrant Jean du pouce.

— Si ça vous gêne qu'il soit là, il peut vous attendre dans le couloir ! lâche Jean excédé. Et puis, qu'est-ce vous entendez par ce que je connais déjà ? Vous savez quoi de moi ?

Un silence de cathédrale envahit le bureau.

— Je croyais que le silence était la seule chose en or que les femmes détestaient ! ironise-t-il.

— On m'a dit que vous étiez très habile de vos...

— J'ai dit à Alice que tu étais très habile de tes yeux, que tu avais le don d'observation ! s'empresse de détailler Patricia.

— Ouais ! En plus je connais particulièrement bien le monde hospitalier et les équipements biomédicaux.

— Bien ! On se retrouve demain matin à la morgue, on en saura plus. Je vous donne l'adresse.

— À demain Alice !

— À demain ! Patricia. À demain Jean, je peux vous appeler Jean ?

— Bien sûr Alice ! accepte Jean en lui serrant la main.

— Bon, on y va ! s'impatiente Patricia.

— *Il va y avoir friction !* craint Georges.

— Je le redoute aussi ! répond Jean.

- Tu redoutes quoi ? réagit Patricia.
- Je réfléchissais à...
- Encore ! On rentre à l'hôtel et tu m'expliques qui est Georges.

*

Patricia prend une chaise, la pose devant la porte de la chambre et s'assied en croisant les bras.

— Plus personne ne sort de cette pièce tant que tu ne m'auras pas expliqué ton problème et qui est réellement Georges.

Jean ne dit rien, il la regarde, lui sourit et se dirige vers l'unique placard. Il en sort sa valise et la dépose sur le lit. Il l'ouvre et en retire une chemise cartonnée qu'il dépose sur la table.

— Ce que je vais te dire, tu ne vas pas y croire, au début. Quand je t'aurai montré ce qu'il y a dans cette chemise, tu vas douter. Après, soit tu me crois, soit tu penses que j'ai un réel problème d'ordre psychique.

Patricia intriguée se lève et s'approche de la table, remet machinalement ses cheveux en bataille et le fixe.

— Je t'écoute !

Jean réfléchit un moment puis commence.

— À l'origine, ma mère aurait dû accoucher de jumeaux. Seulement voilà, j'ai absorbé mon jumeau lorsque nous étions à l'état embryonnaire. Je me suis développé normalement, lui non. Quand je suis né, il était encore un embryon à l'intérieur de mon corps. Ce qui est surprenant, ce n'est pas d'avoir un embryon dit « parasite » dans son corps, ce phénomène arrive dans une grossesse sur cinq cent mille, c'est que le mien soit encore vivant.

Jean fait une pause pour que Patricia prenne conscience de ce qu'il lui révèle.

— Non seulement il est vivant, mais il pense et il me parle, enfin, nous communiquons.

Patricia n'en revient pas. Son visage laisse paraître plus la surprise que le doute.

— Et, tu as consulté évidemment ? dit-elle simplement.

Jean pour toute réponse sort de la chemise les clichés de son abdomen où Georges apparaît clairement ainsi que le compte rendu des médecins.

— Tiens ! Et prend ton temps.

Patricia regarde les clichés puis le rapport du radiologue puis à nouveau les images.

— Tu es la seule à part mes médecins à savoir. Je ne te cache pas que mon psychiatre est persuadé que je possède une double personnalité, une schizophrénie et ne croit pas que Georges ait une pensée. Pour lui, seul son cerveau reptilien fonctionne.

— Le cerveau reptilien ?

— C'est la partie de l'encéphale formée du tronc cérébral et du cervelet. Elle assure les fonctions vitales de l'organisme, les besoins naturels et les comportements primitifs.

— Et c'est lui Georges ? demande Patricia en montrant l'image du fœtus.

— Oui !

Patricia est impressionnée par ce que Jean vient de lui montrer. Elle pose les clichés, passe ses mains autour du cou de Jean et le regarde tendrement.

— Je t'aime chaton ! Et je te crois.

— Merci mon ange ! Tu ne peux pas t'imaginer le bien que tu me fais en ce moment. Tu es la seule personne à ne pas me prendre pour un psychopathe.

— Je te crois pour l'existence de Georges, maintenant que tu n'es pas psychopathe là, faut voir !

Jean la prend dans ses bras et l'embrasse amoureusement.

*

Alice sonne à la porte d'entrée de la chambre mortuaire centrale. Une petite dame d'un certain âge reconnaissant Alice accueille nos deux enquêtrices et leur consultant avec le sourire. Ils la suivent jusqu'aux vestiaires qui, apparemment, sont mixtes. Bien qu'elle leur ait conseillé d'enlever un maximum de vêtements, nos lieutenants ont chacune conservé leur jupe et chemisiers pour enfiler un caraco, au grand dam de Jean.

— Vous avez entendu la madame ? Il faut enlever le maximum de vêtements civils, c'est une question d'hygiène.

— Il y a une personne de trop pour que je me soumette ! répond Alice avec malice.

— Et qui est de trop ? questionne Patricia les poings sur les hanches.

— Bon, on y va ? demande Jean pour couper court à la discussion.

La sortie du vestiaire mène directement à la salle d'autopsies. La salle est immense et comporte quatre tables. Sur l'une d'entre elles le cadavre de Joaquim est posé à même l'inox. Un technicien de l'Identité Judiciaire est déjà présent, son appareil photo à la main. Alice et Patricia s'approchent de la table d'autopsie tandis que Jean reste à l'écart. Le médecin légiste termine de vérifier son plateau d'instrumentations puis s'adresse à Alice.

— Tout le monde est présent ? Bon ! Je commence.

Le médecin débute par l'examen externe du corps en commentant ses observations, minutieusement notées par son assistant.

« La victime a reçu une balle au niveau de l'occipital qui n'est pas ressortie. Le tir a été porté à courte distance. »

Après incision du cuir chevelu le médecin rabat vers l'avant et l'arrière les moitiés de scalp pour laisser apparaître la boîte crânienne et permettre

l'ouverture de celle-ci. Après extraction du cerveau le légiste récupère la balle qui s'est encastrée dans l'os frontal.

— C'est un calibre 22 Long Rifle ! constate le légiste.

Les investigations se poursuivent après une grande incision verticale, et l'ouverture de la cage thoracique. Chaque organe est retiré, pesé et inspecté, des prélèvements de liquides et des biopsies de tissus sont effectués. Au final, tous les organes sont réintroduits à leur place, chaque incision suturée méticuleusement pour rendre l'intégrité physique au défunt. L'autopsie est terminée et le médecin légiste laisse la place au technicien d'amphithéâtre. Il s'adresse aux lieutenants.

— En résumé, le tir a été porté à courte distance vu les traces de poudre et de fumée sur la victime. La balle a traversé l'occipital mais pas le frontal, c'est évidemment dû à la puissance limitée de l'arme de calibre 22 LR. Je vous fais parvenir mon rapport rapidement.

— Merci Docteur !

Nos trois compères retournent se changer au vestiaire et quittent l'endroit non sans un certain soulagement.

— Je ne m'y ferai jamais ! confesse Patricia. Et toi Jean ! Ça ne te choque pas ?

— Quand je suis arrivé au service Biomédical, j'avais tout juste vingt et un ans, je m'occupais entre autres de réparer les téléphones. Je n'avais pas quinze jours d'ancienneté que mon chef d'équipe m'a envoyé réparer celui de la salle d'autopsie. Depuis, je suis blindé.

Alice, qui n'a pas l'air impressionné, décide de prendre l'initiative.

— Bien ! Nous allons perquisitionner dans la chambre d'hôtel de notre victime. L'hôtelier est averti et nous attend pour nous ouvrir.

*

Arrivé dans la chambre, chacun s'organise pour ne pas déranger les autres. Patricia s'occupe des bagages de Joaquim. Elle ouvre une valise et commence à la vider de son contenu.

— Rien d'intéressant, pas de double fond ! commente-t-elle.

Alice a entrepris la fouille de la penderie. Costumes sombres trois pièces de marque, chemises blanches cintrées, chaussures vernies, Joaquim possédait tout l'attirail du parfait adepte des milongas, ces soirées dédiées au tango. Derrière les chaussures, elle trouve un attaché-case noir, le prend et le pose sur la table. Elle en sort plusieurs dossiers dont un plus volumineux que les autres. Jean s'approche d'elle et lui propose d'en lire le contenu.

— Ça prendrait trop de temps ! dit-elle. On ne va pas y passer l'après-midi.

— Si vous me permettez, je pratique la lecture rapide, ça ne me prendra que quelques minutes.

En disant cela, Jean espère que Georges a compris ce qu'il doit faire.

— *Tu me laisses une seconde par page et ça fera l'affaire !* propose Georges, comme s'il avait lu dans les pensées de Jean.

Jean prend le document et l'ouvre à la première page. Toutes les deux secondes, il tourne les feuilles, à la grande stupéfaction de Patricia.

— Tu rigoles là ! C'est sérieux une enquête, il ne faut pas jouer avec ça ! le sermonne Alice.

Jean, étonné par ce tutoiement soudain, ne répond pas et continue son manège. Deux minutes plus tard, il referme le dossier. Georges lui commente ce qu'il a lu.

— *C'est un contrat pour la maintenance de tes équipements. Les vingt premières pages sont d'ordre juridique avec le listing des différentes clauses. Ensuite vient la liste des appareils concernés par le contrat. À la fin du texte, quelqu'un a tracé une flèche et noté PB à la main. Ça veut peut-être dire qu'il y a un Problème ?*

— Tu as déjà tout lu ? s'étonne Alice.

— Oui !

— Et tu as découvert quelque chose d'intéressant ?

— C'est le contrat de maintenance pour les appareils de mon hôpital. C'est un contrat type, il n'a rien d'exceptionnel. En dernière page quelqu'un a écrit « PB » à la main précédé d'une flèche. Cela veut peut-être dire qu'il y a un problème ! Et vous, vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ?

— J'ai un brouillon de lettre. Le destinataire n'est pas indiqué mais tout laisse à penser que Joaquim avait découvert qui trafiquait les appareils. Écoutez ! « Je sais ce que tu as fait à l'hôpital. Il faut qu'on en parle. On doit se voir rapidement sinon j'en informe mon amie policière, c'est la bombe qui m'accompagne au stand de ma société et je te garantis une chose, c'est une femme au caractère bien trempé, elle n'aura pas de pitié. »

— Il doit parler de toi Patricia ! ironise Alice.

— C'est sûr, c'est la seule bombe...

Jean s'interrompt en voyant l'expression du visage d'Alice.

— C'est la seule femme de caractère que je connaisse ! se rattrape-t-il.

— Cela ne fait que deux jours que nous nous sommes rencontrés, attends pour juger !

— Si je vous dérange, je peux attendre dehors ! peste Patricia.

— Si je comprends bien, Joaquim connaissait le responsable des malversations sur les équipements de mon hôpital, conclut Jean en zappant la remarque de Patricia.

— Il faut vérifier s'il a envoyé ce message par SMS, continue Patricia. Son téléphone est à la scientifique, je suppose ?

— Oui ! répond Alice, ainsi que sa voiture. On en saura plus cet après-midi.

— Je vais demander à mon collègue de Suresnes de perquisitionner chez Joaquim, précise Patricia en prenant son téléphone. En attendant, si on allait déjeuner ?

— D'accord ! Tout ça m'a donné faim, répond Alice. Je vous conseille la brasserie du palais, on y mange bien et pour pas cher.

— Si nous pouvions aller ailleurs, j'ai un mauvais souvenir de ce restaurant, demande Jean.

Patricia, le téléphone à l'oreille attendant qu'Éric lui réponde, dévisage Jean avec un certain remords.

« Il a réellement souffert de me voir avec Joaquim, se désole-t-elle, il ne faut pas que je le perde celui-là. »

— Allô ! Éric ? C'est Patricia. Pourrais-tu... Oui, je sais... Quoi Jean... Ça ne te regarde pas. Bon, tu m'écoutes ? Je voudrais que tu fasses une perquisition chez Joaquim Julio... Et bien tu demandes au juge, en urgence. Je veux tout savoir sur lui... Non ! Pas sur le juge ! Tu le fais exprès ? Imbécile ! Je veux tout connaître de Joaquim... Non, je ne te raconterai pas, c'est ma vie privée. J'attends toujours les renseignements que je t'avais demandés sur la société MBS, ainsi que sur son patron, Monsieur Patrick Bristaut. Rappelle-moi vite !

*

MBS est une petite entreprise située dans la zone d'activité de Courtaboeuf, aux Ulis. Éric entre par la porte vitrée principale. Il avance dans le couloir d'entrée jusqu'à arriver à une petite rotonde dans laquelle sont installés des distributeurs de boissons chaudes. Une femme et un homme, tous les deux jeunes, boivent tranquillement en discutant. Éric s'adresse à eux.

— Bonjour, je cherche un responsable de votre société, pouvez-vous m'indiquer où m'adresser ?

— Et vous êtes ? demande l'homme.

— Lieutenant Clément de la police judiciaire.

— Notre directeur général est absent pour la semaine, reprend la femme, vous voulez parler à sa secrétaire ?

- Dans un premier temps ce sera parfait.
- Prenez le couloir à droite, c'est le premier bureau.
- Merci bien !

Éric prend le couloir et frappe à la porte. Au bout d'un instant, celle-ci s'ouvre et une petite femme d'allure vieille France le regarde timidement.

— Vous désirez, Monsieur ?

— Je suis le lieutenant Clément de la police judiciaire, précise Éric en montrant sa carte. Je voulais parler à Monsieur Bristaut mais j'ai appris qu'il était absent pour la semaine. Vous pouvez peut-être me renseigner ?

— Entrez Monsieur. Asseyez-vous ici, dit-elle en lui présentant une chaise, je vous écoute !

— Voilà ! Je ne vous cacherais pas que j'enquête sur un homicide perpétré pendant le congrès auquel assiste Monsieur Bristaut, de plus à l'encontre d'une personne de ses connaissances.

— Mon Dieu ! C'est horrible ! Et qui est cette personne ? Je la connais certainement.

— Monsieur Joaquim Julio !

— Joaquim ? Oh ! Le pauvre. Il venait souvent voir Monsieur Bristaut.

— Et vous savez pourquoi ils se rencontraient ?

— Bien sûr ! Monsieur Julio cherchait une société capable de maintenir les matériels fabriqués par INJECT+. Ils étaient arrivés à un accord. D'ailleurs, Joaquim avait déjà formé Monsieur Bristaut sur certains de ses équipements.

— Et ils se sont rencontrés comment ?

— C'est un pur hasard ! La fiancée de Monsieur Bristaut travaille chez INJECT+ et c'est elle qui lui a dit que sa société cherchait une entreprise spécialisée en maintenance biomédicale.

— Vous connaissez le nom de cette personne ?

— Évidemment, c'est Bérénice Montjoie.

— Et quelle fonction exerce-t-elle chez INJECT+ ?

— Elle est hôtesse d'accueil.

Éric est satisfait de ce qu'il vient d'entendre, il décide d'écourter la conversation.

— Bien ! Je vous remercie pour tous ces renseignements Madame, termine Éric.

*

— Bonjour, Mademoiselle Montjoie ! Je suis le lieutenant Clément.

— Lieutenant ! Pourquoi m'avez-vous convoquée ?

— Je vais d'abord mettre les choses au clair. Les questions, c'est moi qui vais les poser. Ensuite, je vais quand même répondre à votre unique question.

Comme indiqué au téléphone, vous allez être interrogée en audition libre sur un homicide en qualité de témoin. Vous êtes très certainement au courant de ce qui s'est passé pendant les Journées Biomédicales de Pau ? Et je suppose que vous connaissez l'identité de la victime ?

— J'ai appris que Joaquim avait été assassiné. C'est terrible, cet homme était si gentil !

— Lui connaissiez-vous des ennemis ?

— Non ! Comme je viens de vous le dire, il était gentil et apprécié de tout le monde. Il plaisantait tout le temps, il était aussi un dragueur né. Il ne pouvait pas s'empêcher d'essayer de la séduire quand il rencontrait une femme.

— Vous voulez dire qu'il était constamment en quête de conquête ?

— Oui ! Mais toujours avec courtoisie, il n'insistait jamais longtemps et ne courtisait que des célibataires.

— Saviez-vous qu'il était en relation avec Monsieur Bristaut de la société MBS ?

Bérénice hésite à répondre puis se décide.

— Oui ! C'est moi qui les ai présentés. Je connais bien Monsieur Bristaut.

— J'ai effectivement oui dire que vous étiez amants !

— Nous nous aimons ! Est-ce mal ?

Éric ne répond pas et continue son interrogatoire.

— Monsieur Bristaut a été choisi par Joaquim pour assurer la maintenance des équipements vendus par INJECT+ et avait décidé de lui demander de répondre à une demande de tierce maintenance des appareils de l'hôpital de Suresnes. Depuis quand Monsieur Bristaut était-il au courant de cette décision ?

— Je ne savais pas qu'il avait été choisi ! Quand Patrick est parti pour les Journées Biomédicales de Pau, il ne le savait pas. Il est allé à ces journées dans l'espoir de convaincre Joaquim d'obtenir l'exclusivité de la maintenance de cet hôpital.

— Quand quelqu'un vous remet la carte trouvée de Monsieur Houlia, votre patron, à qui la redonnez-vous, à lui-même ou à sa secrétaire ?

— Généralement à sa secrétaire.

— Quand vous l'a-t-on apportée la dernière fois ?

— C'est le jour où vos collègues sont venus.

— Et avant ?

— Je ne me souviens plus, ça arrive tellement souvent !

— Bien, Mademoiselle Montjoie, ce sera tout pour le moment. Je vous recontacterai très certainement.

— Merci, lieutenant !

Éric attend que Bérénice soit sortie puis appelle Patricia. Après quelques sonneries, une voix d'homme répond.

— Secrétariat du lieutenant Joule j'écoute !

Éric reconnaît Jean et réclame Patricia.

— Ben ! Là, tout de suite, ça ne va pas être possible.

Une voix féminine chantant, légèrement masquée par un bruit de douche se fait entendre.

- Vous êtes adepte de « relaxation zen shower noise » ? demande Éric.
- C'est quoi ce truc ? s'étonne Jean.
- La relaxation zen par le bruit de la douche, vous ne sortez donc jamais !
- La voix sous la douche se fait plus clair.
- C'est qui chaton ?
- C'est un yogi, il ne s'est pas présenté mais ça a l'air urgent ! répond Jean.
- C'est Éric ! Passe-la-moi « chaton », ironise-t-il.
- C'est Éric !

Patricia sort de la douche et enfile un peignoir de bain kimono. Elle prend son téléphone, un peu gênée, met le haut-parleur puis répond.

- Oui Éric ! Tu as du neuf ?
- Je vois que tu prends ta douche en présence de ton secrétaire !
- Et pas que, si tu veux tout savoir ! Parle-moi plutôt de l'affaire, d'accord ?
- O.K. ! Tout d'abord, la perquisition chez Joaquim n'a rien donné. Ce type n'avait rien à cacher, il est clean. Ensuite, je suis allé à la société MBS et j'ai appris des choses intéressantes. Joaquim avait bien décidé de prendre la société MBS pour maintenir ses équipements. Il a d'ailleurs formé Patrick Bristaut sur certains de ses appareils... Eh ! Tu es toujours là ?

Patricia ne répond pas. Jean, placé derrière elle, l'embrasse dans le cou, ses mains enroulant son ventre. Des frissons parcourent son corps tout entier.

- Heu ! Oui, je t'écoute !
- Peut-être que chaton pourrait aller prendre une douche froide pendant qu'on discute, non ?
- Oh là ! O.K. Je ne touche plus à rien.
- Bon ! Ensuite, j'ai appris que Patrick Bristaut avait une fiancée.
- Ça arrive à des gens très bien, non ?
- Attends, laisse-moi finir ! Elle travaille chez INJECT+, elle est hôtesse d'accueil.

Patricia revoit aussitôt l'image de la blonde de la réception. Elle se retourne machinalement vers Jean qui fait mine de suivre une araignée au plafond.

— Celle-là, j'ai envie de me la faire ! dit-elle avec délectation.

— Ceci dit en passant, tu ne dois pas être la seule, rajoute Jean qui regrette aussitôt son commentaire, constatant la transformation soudaine du regard de son ange. Je plaisantais, bien sûr ! tente Jean en se rapprochant de Patricia, tout penaud.

— Tu es un peu loin pour l'interroger, je l'ai déjà convoquée au commissariat, fait remarquer Éric. Bristaut ne savait pas que Joaquim l'avait choisi. Il n'avait donc pas intérêt à le tuer !

— Très bien, je m'occupe de Bristaut ! répond Patricia qui regarde toujours fixement Jean en coupant la communication.

— Tu vas me le payer, lui dit-elle.

Elle le saisit par le bras, puis par une clé bien ajustée l'oblige à s'allonger sur le lit. Là, les sourcils toujours froncés, elle ôte son peignoir et se jette sur lui.

— Au secou...

*

CHAPITRE XIV

C'est la dernière journée de formation et Jean assiste au cours sur le monitoring de la pression intracrânienne, mesure qui permet d'évaluer une pression excessive du liquide céphalo-rachidien à l'intérieur de la boîte crânienne. Les images de coupes du cerveau lui font penser à Georges, à ce qu'il a vu à l'IRM, aux images de son encéphale, si complet, petit mais presque normal. Et Patricia qui le croit. Comme ça, parce qu'elle a confiance en lui, elle le croit quand il lui dit que Georges pense et lui parle. Et cette enquête qui n'avance pas et Joaquim qui se fait assassiner. Tout s'embrouille dans son esprit. Il passe d'une réflexion à l'autre, d'un sujet à l'autre, Georges, Patricia, l'enquête, Joaquim.

« Impossible de suivre le cours correctement, songe-t-il, Je vais faire un tour. »

Jean sort de l'amphithéâtre, prend une inspiration profonde et expire doucement. Le calme revenu dans sa tête, il se dirige vers le couloir d'entrée pour aller sur la terrasse de laquelle on aperçoit la chaîne des Pyrénées. Cette terrasse étant séparée de la salle d'exposition par une grande baie vitrée, Jean doit passer par les stands des partenaires pour y accéder. Devant la société MBS il aperçoit Patrick Bristaut occupé à ranger des catalogues dans un carton et le salut d'une main. À ce moment, Georges réagit.

— *Ah ça alors ! Je n'avais pas remarqué ! Comment ai-je pu passer à côté de ça ?*

— *Quoi ! Que t'arrive-t-il ?* demande Jean surpris.

— *Patrick Bristaut ! Il me semblait bien l'avoir déjà vu quelque part, maintenant, je sais. Je l'ai vu sur une photographie. Rappelle-toi ! Quand tu as accompagné Patricia dans le logement de Jean-Charles Gauthier, il y*

avait une photographie sur la bibliothèque représentant un groupe de jeunes gens devant un lycée.

— Je me souviens très bien, et alors ?

— *L'adolescent à la gauche de Jean-Charles est Patrick Bristaut. Il a un peu changé mais je suis sûr que c'est lui. J'en donnerais ta tête à couper, la mienne étant peu accessible.*

— Merci pour ma tête ! Mais alors, s'ils se connaissaient, Patrick Bristaut aurait pu être le fameux complice ! Bon, j'appelle Patricia.

Jean prend son téléphone et sort de la salle pour se rendre sur la terrasse afin d'appeler Patricia sans être gêné. Elle doit être au commissariat avec Alice. Après trois à quatre sonneries, Patricia répond.

— Oui Monsieur Seldert !

— Jean Holmes du 221B Baker Street. Pourrais-je parler à Patricia Marple s'il vous plaît !

— Merci ! Je fais si âgée que cela ?

— J'ai encore gaffé, je voulais dire Emma Peel.

— Je préfère ! Bon, tu voulais quoi ?

— Georges Watson vient de se souvenir d'une chose qui va relancer ton enquête, mon ange.

— Allez ! Abrège !

— Te rappelles-tu la photographie des jeunes devant le lycée chez Jean-Charles ?

— Sur la bibliothèque, je me souviens.

— Eh bien ! Le personnage à la gauche de Jean-Charles, c'est Patrick Bristaut ! Georges l'a reconnu malgré la différence d'âge et je fais confiance à sa mémoire.

Patricia se tait un moment puis réagit.

— J'appelle tout de suite Éric pour qu'il m'envoie la photo par MMS. Surtout tu ne vas pas t'en mêler, tu attends qu'on vienne Alice et moi ! Tu m'entends ?

— Ne t'inquiète pas, si c'est lui, le tueur, je n'ai pas envie de me faire flinguer.

Jean décide de ne pas retourner dans la salle d'exposition et d'attendre l'arrivée de Patricia sur la terrasse. Beaucoup de questions envahissent son esprit.

« Patrick Bristaut était-il le complice compétent en biomédical de Jean-Charles Gauthier, celui qui a trafiqué le robot et le laser ? Et Joaquim ! Bristaut n'avait aucun intérêt à le tuer puisqu'il attendait sa réponse au sujet du choix de la société désignée pour assurer la maintenance des équipements de INJECT+ et de l'hôpital ? Tout cela n'est pas logique. Et s'il y avait non pas un, mais deux tueurs ? Quels seraient les motifs du second assassin ? Les affaires sont-elles liées ? »

L'heure de la pause étant arrivée, les stagiaires arrivent dans la salle des expositions. Jean, las de réfléchir, décide de les rejoindre. Il se dirige vers le stand INJECT+ pour s'enquérir de l'état de Norbert.

— Bonjour Norbert, ça va mieux ? Tu es quand même resté ! Ta société aurait pu te remplacer.

— C'est moi qui leur ai demandé de continuer. Je ne me voyais pas rentrer, à me morfondre, je préfère avoir l'esprit occupé. Au fait, tu es au courant du déroulement de l'enquête ?

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Pour quelle raison les flics me mettraient au parfum ?

— Je vois bien que tu es assez proche du lieutenant hypersexy qui est venu avec Joaquim !

— Disons que nous nous voyons souvent depuis le drame qui s'est produit dans mon hôpital. Mais elle ne me dit pas tout, secret professionnel !

— Ils n'ont pas trouvé celui qui a fait ça ? Pas une petite idée ?

— Je viens de te dire que je ne suis pas dans leurs petits secrets mais ne t'inquiètes pas, ils ne te soupçonnent pas ! répond Jean en plaisantant.

En disant cela, Jean se demande pourquoi Norbert veut tant connaître l'avancée de l'enquête. Certes, Joaquim était son ami mais il paraît plus curieux que peiné. D'ailleurs, il avait trouvé sa réaction, lorsqu'on lui a appris la mort de Joaquim, un peu trop théâtrale. Il va falloir qu'il creuse un peu plus sur les relations qu'entretenaient Norbert et Joaquim.

— Et tu en penses quoi de ce crime ! demande Jean.

— Que veux-tu que j'en pense, je suis surpris, c'est tout.

— Il n'avait pas d'ennemis, quelqu'un qui le jalousait, un collègue qui aurait voulu prendre sa place ? Je sais qu'il était très apprécié de Monsieur Houlia, votre directeur général. Il avait un gros dossier qu'il était sur le point de terminer avec la société MBS. Ça peut en chatouiller certains, non ?

— Je n'en sais rien ! Et puis, de toute façon, je n'ai pas envie de te répondre. Tu te prends pour un flic ? Tu regardes trop la télé, laisse les professionnels faire leur boulot et occupe-toi du tien.

— Merci de ton amabilité, je m'en souviendrai. À très bientôt, j'en suis sûr.

Jean quitte le stand de Norbert avec encore plus d'interrogations. « Pourquoi est-il agacé ? Il est gêné de répondre à mes questions, il en est même devenu désagréable. Il cache quelque chose. Je vais en parler à Patricia, elle devrait s'intéresser à lui. »

Jean se dirige vers les autres allées et regarde furtivement en direction de MBS. Le stand est désert, Patrick Bristaut n'est pas là, seuls les cartons contenant ses prospectus sont restés sur place.

— *Le bonhomme a fui !* remarque Georges.

— Tu as raison, il faut prévenir Patricia, je l'appelle tout de suite.

Jean sort de la salle et quitte rapidement le palais Beaumont espérant apercevoir le fuyard mais il doit se rendre à l'évidence, Bristaut doit être loin. Déçu, Jean prend son téléphone et appelle Patricia.

— Allô ! Mon ange ?

— Non, doigts de fée, c'est le démon, elle conduit ! répond Alice.

- Ne l'appelle pas comme ça ! râle Patricia.
- Pourquoi doigts de fée ? s'étonne Jean.
- Laisse tomber, ne l'écoute pas ! insiste Patricia.
- Bon ! Tu voulais nous dire quoi ? demande Alice.
- Bristaut vient de se faire la malle ! Il a quitté son stand sans demander son reste.
- Tu sais dans quel hôtel il est descendu ? demande Patricia.
- Absolument pas !
- Demande aux partenaires des stands proches du sien, ils savent peut-être ? suggère Alice.
- On est là dans cinq minutes.
- Je me renseigne en attendant !

Jean retourne à l'intérieur du palais des congrès et rejoint instinctivement le stand RIMCO. Mariana Silveira est comme d'habitude entourée d'hommes qui lui font la cour. Si quelqu'un sait dans quels hôtels sont installés tous ces machos, c'est sûrement elle. Voyant Jean arrivé, elle laisse les courtisans et se dirige vers lui.

- Ils sont fatigants, je n'ai pas un moment de tranquillité, se désole-t-elle. Toi au moins, avec ta copine à côté, je suis sûr que tes raisons sont saines, non ?
- Certes ! Mais ma visite est quand même un peu intéressée. Est-ce que tu sais où est descendu Patrick Bristaut de MBS, un grand type un peu dégarni ?
- Attends ! Oui, je me souviens, il est à l'hôtel Parc Beaumont, c'est à deux pas du palais.
- Je te remercie ! Je te laisse avec ta gent phallogentrique.
- Merci de ta compassion !

Jean décide d'appeler à nouveau les enquêtrices pour qu'elles se rendent directement à l'hôtel de Bristaut. Alice répond à nouveau sur le téléphone de Patricia.

- Allô ! C'est...

- Fairy fingers ! Pour vous servir, plaisante Jean.
- Ah non ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ? lance Patricia.
- O.K. J'ai le nom de l'hôtel, c'est le « Parc Beaumont », il est juste à côté du palais. Vous devriez y aller directement !
- Apprends-nous notre métier pendant que tu y es ! balance Alice en coupant la communication.
- Tu pourrais être plus aimable avec lui, fait remarquer Patricia mécontente, il n'est pas obligé de nous donner un coup de main !
- Excuse-moi ! Ça m'a échappé. Tiens ! Prends à gauche, l'hôtel est indiqué.

Arrivées dans le hall de l'hôtel, nos deux lieutenants s'adressent à la réception. Le concierge voyant ces deux femmes énergiques, aussi agréables à regarder l'une que l'autre, s'approcher d'un pas alerte, chacune la main dans son sac, a un mouvement de recul.

- Lieutenants Joules et Mante ! annonce Alice, lorsque toutes les deux présentent leur carte d'officier de police.
- Euh ! Oui, vous désirez ? hésite-t-il.
- Nous désirons voir Monsieur Bristaut, demande Alice.
- Monsieur Bristaut nous a quittés il y a une heure environ.
- Savez-vous où il est allé ?
- Non ! Il a pris un taxi.
- Vous pouvez me donner le nom de la compagnie de taxi ? réclame Patricia.
- C'est le 118 818 !
- Appelez-les et demandez-leur de vous indiquer la course effectuée.
- Bien inspecteur !
- Lieutenant !

Le concierge ne relève pas la remarque et compose le numéro.

— Oui ! C'est l'hôtel Parc Beaumont à l'appareil. Pouvez-vous m'indiquer la destination de la dernière course que nous vous avons demandée ? Il y a environ une heure... L'aéroport ? Merci bien.

Les deux policières sans attendre confirmation du concierge se retournent avec un synchronisme parfait et quittent l'hôtel pour rejoindre aussitôt leur véhicule.

— Il nous faut une demi-heure pour y arriver, annonce Alice, je prends le volant, je sais y aller.

— Je regarde les horaires des vols pour Paris, dit Patricia en cherchant sur son téléphone... Le prochain avion pour Paris est à 10 h 40, pour Charles De Gaulle, c'est le vol AF7537. Quelle heure est-il ? 10 h 05, ça va être chaud !

— Et je n'ai pas de gyrophare sur mon véhicule personnel, ça craint ! se désole Alice.

Il est 10 h 30 lorsque les lieutenants arrivent à l'aéroport. Patricia sort et se dirige vers la première hôtesse d'accueil.

— Je dois rejoindre l'avion pour Paris CDG, c'est prioritaire ! demande-t-elle en présentant sa carte d'officier.

— Je me renseigne, lieutenant... L'avion est déjà sur le tarmac, on ne peut plus l'arrêter !

— M... ! rage-t-elle, alors qu'Alice la rejoint.

— Trop tard ?

— Oui ! J'appelle Éric pour qu'il l'attende à Paris.

Patricia, passablement énervée appelle son collègue suresnois.

— Éric ? C'est moi ! Patrick Bristaut a quitté le congrès précipitamment et a pris l'avion pour Charles De Gaulle. Tu me le chopes à son arrivée.

— Il a pris quel vol ?

— AF7537, il arrive à 12 h 15. Tu me le mets en garde à vue pour le meurtre de Jean-Charles Gauthier.

- Là, comme ça ? Je dois d'abord contacter le juge, non ?
- Fais ce que tu as à faire, mais tu me le gardes au chaud jusqu'à mon arrivée, insiste-t-elle auprès d'Éric. Je prends l'avion suivant.
- À quelle heure arrives-tu ?
- Attends... 12 h 55 à Orly, Je serai là vers 14 heures.

Patricia coupe la communication et se retourne vers Alice.

- Je te ramène à ton hôtel ? demande Alice.
- Je prends un billet et j'arrive.
- Et tu laisses ton Jules tout seul ? ironise Alice avec le sourire.

Patricia ne répond pas et appelle Jean sans plus attendre.

- Chaton ! Nous l'avons raté, il a pris l'avion et je vais faire pareil. Je pars dans une heure, je n'aurais pas le temps de récupérer mes affaires. Tu peux t'en occuper ?

- Bien sûr ! Mais, tu te rappelles que tu n'as jamais voulu me donner ton adresse.

- 11 Rue Auguste Renoir, à Corneilles-en-Parisis.

- O.K. mon ange, je gère. Je t'apporte ça ce soir.

- Je t'attendrai, je t'embrasse.

Patricia range son téléphone puis regarde Alice.

- En fait, je reste là, Jean se charge de mes affaires.
- Si tu veux, je peux lui donner un coup de main ?
- Surtout pas ! Tu le laisses tranquille, compris ?
- Ma pauvre chérie, j'ai bien vu la manière qu'il a de te regarder ! Je n'ai aucune chance !
- Excuse-moi, mais j'y tiens tellement à celui-là !

*

Éric accompagné d'un collègue en tenue attend à la porte 11 du terminal 2 E l'arrivée des passagers du vol 7537 en provenance de Pau. L'avion ayant atterri à l'heure, les policiers ne devraient pas patienter trop longtemps. Afin de bien contrôler les arrivants, des barrières ont été disposées de manière à créer un étranglement qui ralentira leur passage. Des personnes commencent à arriver. Éric regarde une dernière fois la photographie de Bristaut puis se focalise sur les gens. Pas de visages connus. Un par un les passagers franchissent les barrières, pas de Bristaut. Au bout d'un moment, plus personne n'apparaît. Éric décide de faire le chemin inverse des passagers mais, arrivé au couloir menant à l'avion, une hôtesse lui confirme la sortie de tous les passagers. Bristaut n'était pas dans l'avion.

« Elle va en faire une tête Patricia, appréhende-t-il, je l'appellerai quand son avion aura atterri. »

Éric, contrarié, retourne au commissariat.

*

— Allô ! Éric ?

— Oui, Patricia ! Où es-tu ?

— À l'aéroport, nous venons d'atterrir. Alors ! Tu l'as eu ? demande-t-elle impatiente.

— Non, Il n'a pas pris l'avion, on s'est fait avoir.

— Quoi ! Tu as bien regardé ? Il a dû prendre un couloir dérobé, ce n'est pas possible autrement !

— Non ! J'ai vérifié la liste des passagers, il n'était pas dans ce vol-là, ni dans aucun autre d'ailleurs. Désolé, j'aurais dû vérifier avant de me déplacer, on n'aurait pas perdu de temps.

— C'est moi la fautive ! Je n'ai pas demandé le nom des passagers à Pau. C'est impardonnable ! Ils vont bien rigoler au commissariat de Pau, je vais être la risée.

— Que je sache, ce qui se passe à Pau est du ressort des lieutenants de cette ville, non ? Ils sont aussi responsables que nous. Le seul qui va bien rigoler c'est chaton !

— Tu peux arrêter de l'appeler comme ça quand tu parles de lui, il a droit à ton respect !

— Écoute Patricia, ton Jean je l'aime bien. Depuis que tu le connais, tu es plus agréable... Et plus sexy. Tout le monde s'en est rendu compte au commissariat et apprécie ta transformation.

— Merci Éric ! Mais ne l'appelle plus comme ça.

— Bien mon ange. Euh ! Bien Patricia.

— Imbécile ! Bon, il faut trouver Bristaut. Tu trouves son numéro de téléphone et tu l'appelles. S'il ne répond pas, tu le convoques par texto. Appelle aussi sa secrétaire à son entreprise, tu la connais maintenant. Elle nous prévient aussitôt qu'elle reçoit des nouvelles de son patron. Ah ! Je veux perquisitionner son bureau et son appartement ou sa maison, je ne sais pas. D'ailleurs, tu me trouves son adresse.

— Ce sera tout ? Tu ne veux pas que je te prépare le dîner non plus ? Écoute ! D'accord, je m'occupe de tout ça. Je vois le juge demain et on en reparle lundi matin. Rentre chez toi, prépare un repas d'amoureux pour ton Jean et passe un bon week-end.

Patricia réfléchit un instant puis acquiesce. Après tout, deux jours, tranquille avec son chaton, ça ne se refuse pas.

*

19 h 30, cela fait maintenant sept heures que Jean conduit. Dans une petite heure, il sera chez Patricia, il s'en réjouit déjà.

« En ce moment, elle doit interroger Bristaut, pense-t-il. J'espère que ça ne la mettra pas de mauvaise humeur ! Et puis, ce n'est pas grave, je lui proposerai une séance de relaxation. »

Jean est heureux, lui, le célibataire endurci, rencontrer une femme comme elle, à quarante-deux ans, il n'en avait même pas rêvé. Mais, que sait-il de Patricia ! Elle est jolie, sexy, attirante mais surtout intelligente, exigeante, passionnée et puis il aime ses petites manies comme se recoiffer avec les mains à chaque fois qu'elle commence à parler ou quand elle est contrariée. Et son passé, il ne connaît rien de sa vie.

« Qu'est-ce que ça peut faire, je vais prendre la vie comme elle vient, se raisonne-t-il, je suis bien comme ça pour le moment, on verra par la suite. »

Le temps passe et Jean arrive dans la rue Auguste Renoir. Cette rue de Corneilles-en-Parisis est bordée de jolis pavillons de banlieue arborés pour la plupart. À l'extrémité de la rue, un petit bâtiment blanc d'un étage forme six maisons de ville dont celle de Patricia. Après avoir garé sa voiture, Jean arrive aux 11 et sonne à la porte. Quelques secondes passent et Patricia ouvre. Jean n'a pas le temps de prononcer un mot qu'elle se jette à son cou et l'embrasse.

— J'ai passé un après-midi exécrable, chaton ! Je suis contente que tu sois là.

— Raconte-moi ! Ton interrogatoire s'est bien passé ?

Patricia se tait quelques secondes puis s'explique.

— Il n'a pas pris l'avion.

— Quoi ? Personne n'a vérifié s'il faisait partie des passagers ? s'étonne Jean qui, comprenant que ce reproche pourrait être imputé à Patricia minimise son rôle.

— Le moins qu'on puisse dire c'est que tes collègues de Pau ne sont pas futes-futes !

Patricia s'apercevant que Jean ne veut pas la blâmer le regarde tendrement.

— Viens, je t'ai préparé à manger, c'est qu'il faut le remplir ce « petit » ventre-là ! dit-elle en lui tapotant l'estomac.

— C'est surtout qu'il n'est pas seul là-dedans ! plaisante-t-il en faisant allusion à Georges.

Tout à coup Patricia pense aux moments où Jean et elles font l'amour.

— Dis ! Ton Georges, il voit tout ce qu'on fait ?

— Non mon ange, il ne perçoit pas nos câlins.

Patricia, rassurée, le prend par la main et le conduit dans son salon.

— Assieds-toi là !

La cuisine donnant sur le salon est délimitée par un bar de séparation. Jean s'installe sur l'un des deux tabourets de bar pivotants au coloris blanc et noir et admire l'ameublement du salon. Les peintures gris clair sur deux murs adjacents et blanche sur les deux autres font ressortir le blanc vif de la banquette et des deux poufs entourant une table basse grise. Un lampadaire en acier chromé est placé à côté de la banquette. Des étagères grises servant de bibliothèque sont fixées sur les murs les plus clairs. Jean apprécie la luminosité de la pièce, accentuée par une grande fenêtre à trois vantaux coulissants.

— Tu veux boire un petit apéro, chaton ? J'ai du whisky écossais SCAPA ou un bon Gin GORDON'S.

— Non ! Tu as du Gin GORDON'S ? s'exclame Jean étonné.

— Oui ! Tu connais ? C'est un ami qui me l'a ramené d'Écosse.

— C'est la première fois que j'en entends parler.

— Idiot !

— Allez ! Je vais y goûter mon ange, je te taquine.

— Une chose m'intrigue, quand tu bois de l'alcool, comment se comporte Georges ?

— Il ne dit pas plus de bêtises que d'habitude !

— *Je t'entends !*

— C'est dommage que je ne puisse pas lui parler, ce serait intéressant !
demande Patricia.

— Tu le veux vraiment ?

— C'est possible ? s'étonne-t-elle.

— Mon psy m'a dit qu'il lui avait parlé quand j'étais sous hypnose.

Patricia semble réfléchir un instant puis regarde Jean, ou plutôt son ventre.

— Et quand tu dors ?

— Eh ! Tu ne vas pas essayer tout de même ?

— Non, non, bien sûr ! répond-elle en fronçant les sourcils. On l'essaie quand, l'hypnose ?

— Tu saurais m'hypnotiser ?

— Non !

— *L'auto-hypnose Jean, tu l'as déjà fait !* propose Georges.

— Écoute mon ange, demain matin je me mettrai en sommeil volontairement provoqué, en auto-hypnose si tu préfères.

— Et pourquoi pas ce soir ?

— Bah ! Tu sais, l'alcool n'aide pas à se concentrer et...

— Tu ne bois plus ! décide-t-elle en retirant le verre des mains de Jean. Va t'asseoir sur la banquette !

— Je demande la présence de mon avocat !

— Allez ! S'il te plaît mon chaton adoré, murmure-t-elle.

— C'est de cette façon que tu fais avouer les criminels pendant tes interrogatoires ?

— Ne m'oblige pas à utiliser mes méthodes professionnelles de persuasion.

Jean sourit puis va s'installer sur la banquette.

— Tu peux fermer les volets ? Et si tu avais une lumière chaude tamisée, ce serait parfait.

Patricia excitée s'empresse d'aller fermer les volets puis règle le gradateur du lampadaire pour avoir la puissance minimale.

— Et si tu pouvais te calmer un peu, mon ange, cela m'aiderait beaucoup à me concentrer !

Patricia s'installe sur un pouf, regarde Jean avec curiosité et se tait.

Jean cherche quelque chose pour concentrer sa vision, un objet, une image. Il tombe sur un livre posé sur l'étagère en face de lui : « Les amoureuses ». Sur la couverture, une photographie représente l'image d'une jolie femme souriante portant un chapeau noir, les cheveux auburn comme Patricia. « C'est étrange comme elles ont un air de famille toutes les deux, remarque-t-il. »

La femme porte à sa bouche la tige d'une fleur rouge et blanche. Jean se focalise sur la fleur. Après un instant, il la voit au milieu d'autres fleurs. Elle s'est redressée pointant son pistil vers le soleil de début d'été, au centre d'un champ sans fin. Jean respire calmement. Les fleurs ondulent sous l'action d'un vent léger. Jean est une fleur, il ondule, il est bien.

Patricia regarde maintenant Jean depuis dix bonnes minutes. Il ne bouge plus. Il a les yeux entrouverts, fixés vers son étagère.

— Jean ? chuchote-t-elle.

Pas de réponse, il ne l'entend pas. Elle décide d'essayer autre chose.

— Georges ?

Quelques secondes passent sans réponse. Elle va recommencer à appeler lorsque Jean tourne la tête, ouvre grand les yeux et la fixe sans rien dire.

La surprise est telle qu'elle sursaute puis se ressaisit.

— Georges ?

— Patricia ? Quel plaisir de pouvoir enfin vous parler !

La voix de Jean à l'air si naturelle que Patricia doute de la véracité du phénomène.

— Allez Jean, tu te moques de moi !

— Votre réaction est la même que son psychiatre, vous voulez y croire mais cela dépasse votre entendement. Vous n'êtes pas prête ! Pourtant, il vous aime ! Pourquoi vous mentirait-il au risque de vous perdre ?

— Vous êtes bien Georges, alors ?

— Oui ! Je suis son frère caché, son maître à penser comme vous lui avez si bien fait remarquer.

— Ce n'est pas facile, vous savez ! s'excuse-t-elle.

— Croyez-vous que ce le soit pour nous ? Vous imaginez-vous ce qu'a ressenti Jean quand il a vu les images d'IRM, quand il a compris qu'un être vivant était fixé à sa colonne vertébrale ? Et pourtant, il a été soulagé de savoir qu'il n'était pas fou, j'ai été soulagé de comprendre pourquoi j'existais.

— Je voudrais...

— Il vaut mieux que je réveille Jean maintenant. Réfléchissez à ce que vous venez d'entendre, quand vous serez vraiment prête, demandez-lui de nous remettre en contact vous et moi. Je vous aime bien, vous savez !

— Écoutez, Georges... Georges ?

Jean a repris sa position de relaxation, les yeux mi-clos. Doucement il les ouvre puis, après un long soupir, sourit en regardant Patricia.

— Alors, tu as appris quelque chose ? demande-t-il curieux.

— Il m'a parlé ! Au début, j'ai eu du mal à y croire, c'est tellement invraisemblable ! Puis il m'a dit que je n'étais pas encore prête à admettre son existence alors, il t'a réveillé.

— Tu doutes encore, n'est-ce pas ? Je sais que c'est difficile. J'aimerais que tu répondes à la question suivante ! Tu l'as tutoyé ou vouvoyé ?

Patricia réfléchit un instant puis répond.

— Je l'ai vouvoyé !

— Tu vois, c'est bon signe, tu fais une différence entre lui et moi, bientôt tu ne douteras plus.

Patricia est pour le moins chamboulée par ce qu'elle vient de vivre.

— Je vais t'accompagner pour l'apéritif mon chaton, j'en ai besoin.

— Bon, j'ouvre les volets et on casse une croûte ? demande Jean en se touchant le ventre.

— Tu n'aimes pas la lumière tamisée ? Et puis, tu as vraiment envie de manger, maintenant ? roucoule-t-elle en le prenant par la taille.

— On pourra toujours faire réchauffer ! admet-il avant de l'embrasser.

*

Patricia ouvre les yeux en s'étirant. Elle se tourne sur sa gauche. Jean n'est plus là. Elle s'appuie sur son coude et regarde autour d'elle. La porte de la chambre est ouverte. Soudain Jean apparaît un plateau à la main. C'est comme dans le rêve qu'elle a fait, il y a une quinzaine de jours. Et il a revêtu la fameuse robe de chambre en soie rose qui bien évidemment est toujours trop étroite pour lui, surtout au niveau de son « léger » embonpoint. Tout y est, même l'odeur du café et du pain grillé. Son rêve était donc prémonitoire.

— Tu es un amour ! murmure-t-elle.

Jean silencieusement dépose le plateau sur ses genoux et se penche vers elle pour l'embrasser.

— Je suppose que tu bois du café car je n'ai pas trouvé de thé.

Patricia confirme d'un sourire et saisit une tranche de pain grillé. Jean s'assied sur le rebord du lit et prend une tasse de café en admirant Patricia apprécier son petit-déjeuner.

— D'où te vient cette facilité de te mettre en auto-hypnose ? demande-t-elle.

— D'abord, je pratique régulièrement le Jnana-Yoga. C'est un yoga de la philosophie hindoue où les techniques de méditation sont très importantes car

elles permettent d'avoir une vision du « Soi » ou de la « Réalité Suprême » derrière les apparences. Je t'enseignerai les techniques si tu le souhaites. Ensuite, je m'entraîne régulièrement à l'auto-hypnose tout simplement.

Patricia prend sa tasse de café et la porte à ses lèvres. Elle boit doucement en regardant Jean fixement d'un regard qui en dit long sur ses intentions. Elle repose sa tasse sur le plateau puis tend celui-ci à son homme.
— Pose-le sur la table de chevet chaton et approche-toi.

Jean saisit le plateau quand le téléphone se met à sonner. Patricia hésite un instant mais, résignée, prend la communication.

— Allô ! lâche-t-elle sèchement.

— C'est Éric ! Je te dérange peut-être ?

— Devine !

— Je voulais te tenir au courant de l'enquête, j'ai du nouveau. Je peux ?

— Bah ! Maintenant, oui.

— Bien ! Le lieutenant Mante a appelé au commissariat pour te dire que Bristaut avait loué une voiture à l'aéroport de Pau chez RENT A CAR. Il l'a réservée la veille au soir par téléphone.

— Il avait donc prévu de partir hier matin avant la fin des Journées Biomédicales, déduit Patricia. Tu as obtenu son adresse ?

— Il habite au 16, avenue des Fauvettes aux Ulis, c'est une zone pavillonnaire.

— Tu as vérifié s'il y a une agence RENT A CAR à côté de son domicile ?

— Il y en a une pas très loin, effectivement.

— Il doit être chez lui en ce moment. Tu as eu le juge pour la perquisition ?

— Il va me faxer l'ordre ce matin.

— Sitôt en ta possession tu m'appelles et on se rejoint là-bas.

— J'ai aussi des nouvelles du meurtre de Joaquim Julio. D'après le rapport de la balistique, les rayures sur la balle retrouvée à l'intérieur du crâne de

Joaquim, proviennent d'un pistolet SIG P220 de conception suisse. Cette arme est utilisée pour les tirs sportifs. Elle devait avoir un silencieux.

— Merci Éric !

— Et l'adresse de Norbert Bretienne, tu la connais ? demande Jean.

— Non, pourquoi ?

— Je ne sais pas mais je trouve qu'il en a fait un peu trop quand on lui a annoncé la mort de Joaquim, de plus, il m'a envoyé bouler lorsque je lui ai demandé quelques renseignements.

— O.K. Je vais chercher.

— Tu me la communique dans la matinée ! insiste Patricia.

— Je te l'envoie par texto. Bon, je vous laisse ! Je ne vous ai pas dérangés j'espère ! dit-il d'un ton taquin.

— Hypocrite !

Patricia raccroche le téléphone et se lève.

— Je vais prendre une douche, je crois que notre grasse matinée est terminée chaton !

— Tu as raison, on va prendre une douche.

— Non ! Je dois être prête rapidement, tu la prendras après moi ! insiste-t-elle en lui donnant un petit baiser sur la bouche.

Jean, résigné, se ressert un café.

— *Quand tu auras l'adresse de Norbert, vérifie les stands de tir de la région, lui suggère Georges.*

— Ce n'est pas idiot ! approuve Jean.

— Qu'est-ce qui n'est pas idiot ? demande Patricia sous la douche.

— Georges me conseille de vérifier les écoles de tir de la région, on ne sait jamais, quelqu'un leur a peut-être dérobé une arme !

— Je commence à bien t'aimer ton petit frère ! exulte-t-elle.

— *C'est réciproque !* admet Georges.

— Si vous voulez, je peux vous laisser ! réplique Jean.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que tu me méritais !

— *Menteur !* objecte le concerné.

— Je ne te crois pas ! rétorque-t-elle.

— Bon, mon ange, j'ai besoin de retourner chez moi pour me changer. Tu seras là vers midi ?

— Tout va dépendre de la réponse d'Éric. S'il a reçu l'ordre de perquisition, je le rejoins illico. Si tu veux, tu peux m'attendre à la maison. Dans la boîte à clés, à côté de la porte, il y a un trousseau pour toi. C'est ta maison tu sais !

Jean est surpris par ce que vient de lui dire Patricia. Elle lui laisse les clés de chez elle.

— Alors, c'est sérieux ?

— Quoi ?

— Toi et moi ! Tu ne me considères pas comme un amant de passage ?

Le bruit de l'eau s'arrête et Jean entend la porte de la douche s'ouvrir. Patricia sort de la salle de bains, encore mouillée, une serviette enroulée autour d'elle. Elle se colle à lui et le regarde fixement.

— Je veux être avec toi ! Toujours.

Jean sourit, ferme les yeux, et l'étreint. Ils restent ainsi sans rien dire un instant puis Jean la regarde à nouveau, sérieux.

— Si tu savais comme j'ai rêvé t'entendre dire ça, si tu savais comme je t'aime !

Les yeux de Patricia pétillent. Elle recule légèrement et regarde Jean.

— Tu es trempé ! remarque-t-elle.

Il la reprend dans ses bras et l'embrasse tendrement.

— Allez ! Va te sécher mon ange, je te rejoins tout à l'heure.

Patricia retourne dans la salle de bains tandis que Jean se prépare à partir. Sur le point de descendre les escaliers pour sortir, il entend un bip

provenant du portable de Patricia. Il regarde machinalement l'écran ; c'est un texto d'Éric.

« Adres Norb 44 rue d'Arménie Issy les Moulineaux. »

Jean arrache une feuille d'une éphéméride posée sur la table de chevet et note l'adresse.

*

CHAPITRE XV

— Club de tir sportif de Issy j'écoute !

— Bonjour ! Est-il possible de venir ce matin pour une initiation au tir au pistolet sur cible ?

— Bien sûr ! D'ici une heure je peux vous réserver un pas de tir. Vous êtes débutant donc ?

— Je ne me suis jamais servi d'une arme à feu. Vous pouvez me donner les conditions nécessaires et le prix ?

— Pas par téléphone. Mais venez nous voir, je vous présenterai nos stands et vous jugerez sur place !

— O.K. ! Je serai là dans une heure.

— À tout à l'heure !

Jean est satisfait de sa prise de contact avec le club de tir. Il a choisi celui-ci parmi les centres du département car c'est le plus proche du domicile de Norbert et aussi parce qu'ils forment les débutants. Une question le taraude : doit-il prévenir Patricia de son initiative ? Il le ferait bien mais il n'a que des soupçons sur la culpabilité de Norbert. Alors, plutôt que passer pour un idiot, il a décidé de vérifier par lui-même.

« Il faut bien trois quarts d'heure pour arriver sur place, je dois partir tout de suite ! se dit-il. »

Arrivé au club, Jean s'adresse à l'accueil. L'homme de la réception est un petit chauve robuste aux épaules de déménageur. Ses grandes oreilles décollées au possible donneraient envie de s'essayer à quelque plaisanterie douteuse mais le visage taillé à la serpe et son regard noir vous conseillent de rester sérieux. C'est l'archétype de l'individu qu'on n'aimerait pas énerver.

— J'aimerais avoir une séance d'initiation, j'ai téléphoné tout à l'heure !
demande Jean d'une voix exagérément douce.

— Oui ! Le patron m'a prévenu ! répond-il d'une voix de fausset.

Essayez de ne pas rigoler quand vous entendez ça, surtout lorsque vous avez un type à l'intérieur de vos entrailles qui s'esclaffe sans retenue.

— Euh ! Vous pouvez... Vous pouvez me dire combien coûte la séance et comment elle se déroule ? arrive à prononcer Jean, la larme à l'œil.

— Pour une initiation, vous pouvez prendre l'option standard à 180 euros pour deux heures. Vous avez un cours théorique sur les armes, sur la manière de viser, de se positionner, de mettre l'arme en sécurité, ensuite on vous emmène au pas de tir où vous utiliserez des pistolets et des revolvers de différents calibres sur cible.

Jean se dit qu'à ce prix-là, il n'a pas intérêt à se rater.

— Parfait, je prends une séance.

— Il me faut une carte d'identité, réclame le castrat.

Jean s'étant acquitté des formalités, Il est accompagné vers les pas de tir où un homme l'attend.

— Bonjour ! C'est vous que j'ai eu au téléphone tout à l'heure, demande-t-il.

— Bonjour, Monsieur ! J'ai effectivement appelé pour une initiation.

— Bien ! Venez dans le bureau, je vais vous faire un peu de théorie, ensuite on passera aux choses sérieuses.

Quelques minutes plus tard, Jean est sur le pas de tir, pour une série de tirs à 25 mètres en position assise. L'arme est posée sur une table en face de la cible, le chargeur prêt à être approvisionné. Jean insère les munitions puis charge le pistolet. Les six balles tirées, il repose l'arme après avoir retiré le chargeur.

— C'est bien ! Vous vous en êtes bien sorti, le complimente son moniteur, on va vérifier la cible.

— C'est impressionnant ! Quel modèle d'arme ai-je utilisé ?

— Un Match Gun MG2, c'est un calibre 22 long rifle. Cette arme est beaucoup utilisée en compétition.

— J'ai un ami qui possède un SIG P220, c'est une bonne arme ?

— Oui, c'est un 22LR aussi à canon fileté pour placer un silencieux. Nous avons un habitué qui en utilise un, il a de bons scores avec.

— Ça ne doit pas être facile de se procurer un pistolet.

— La vente est réglementée. Il faut certaines garanties. Il faut bien évidemment avoir un casier judiciaire vierge, avoir 21 ans, être licencié, avoir six mois minimums de pratique et être assidu, un test de tir est d'ailleurs effectué. Ensuite, vous avez obligation de posséder chez vous un coffre-fort ou une armoire forte sécurisée pour le rangement de l'arme et d'autres choses encore.

— Oui, bah ! Je ne suis pas près d'en avoir un.

Jean termine ses deux heures de tir, ravi de son expérience. Son moniteur, semble l'apprécier aussi lui a-t-il proposé un rendez-vous gratuit ce dimanche matin à 9 heures pour une séance de perfectionnement.

— Vous donnez des cours le dimanche ?

— Évidemment, beaucoup de gens profitent de leur week-end pour s'entraîner.

Jean a accepté bien volontiers. Sortit du club, il décide d'appeler Patricia pour savoir où la retrouver.

— Allô ! Patricia ?

— Ça me fait tout bizarre que tu m'appelles Patricia ! Tu es fâché ?

— Non, mon ange ! Mais comme je ne sais pas si tu es à la maison ou en pleine perquisition, j'hésite.

— Je suis toujours chez moi... Chez nous mais je pars rejoindre Éric chez Bristaut. On a l'accord du juge.

— Je peux vous rejoindre !

— Tu te rappelles l'adresse ?

— Euh !

— *16, avenue des Fauvettes aux Ulis ! susurre*

Georges.

— Oui, bien sûr ! 16, avenue des Fauvettes aux Ulis. J'ai de la mémoire.

— *Et du culot aussi !*

— Surtout tu nous attends si tu arrives le premier.

— Oui patronne !

*

La maison de Bristaut est une gentilhommière récemment construite de deux étages au centre d'un terrain de trois bons milliers de mètres carrés. Une allée centrale de deux mètres de large mène du portail piéton directement à la porte principale. Un porche plus large conduit au garage, adossé à la maison. Patricia a averti Bristaut par téléphone de son arrivée aussi attend-il déjà à la porte, accompagné de son avocat. Elle présente la commission rogatoire du juge d'instruction à l'avocat et commence à organiser le déroulement de la perquisition. Éric s'attaque au rez-de-chaussée avec deux autres OPJ alors que Patricia et Jean montent à l'étage.

— *Cherchez un placard à chaussures ! suggère Georges.*

— C'était mon intention, répond Jean.

Patricia qui commence à avoir l'habitude des monologues de Jean se renseigne.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit Jojo ?

— *Jojo !*

— Qu'on doit chercher le placard à chaussures.

— Rien d'original, je m'attendais à mieux !

— *Ah l'autre !*

Leurs investigations les mènent dans la chambre à coucher de Bristaut. Après vérification de plusieurs armoires, ils arrivent à un placard à portes coulissantes. Une dizaine d'étagères sont réservées aux chaussures : neuf pour Madame et une pour Monsieur. Toutes les chaussures sont extrêmement bien entretenues. Celles de Bristaut sentent encore le cirage récemment appliqué. Patricia vérifie la pointure des chaussures.

— 45, ça correspond à la pointure de la trace au sol au TEP SCAN de l'hôpital. Tu peux aller chercher le Luminol, chaton, Éric en possède un flacon !

— J'y cours chef !

— Et sa lampe à UV ! rajoute-t-elle.

Jean arrive dans la pièce où perquisitionne Éric. Bristaut et son avocat attendent au milieu de la salle à manger, silencieusement.

— Tu peux me donner ton Luminol ? demande Jean.

— Oui ! Je t'accompagne.

Les deux hommes montent à l'étage, suivis de Bristaut et de son avocat.

Patricia a déjà fermé les volets de la chambre.

— Merci, Éric !

Elle prend les chaussures une à une et teste les semelles au Luminol. À la troisième paire, La réaction est évidente, il y a bien eu du sang sur une semelle.

Patricia se tourne vers Bristaut le visage grave.

— Il est treize heures vingt-cinq, Monsieur Bristaut vous êtes en garde à vue pour le meurtre de Jean-Charles Gauthier.

*

Patricia regarde la fiche que lui a préparée Éric pour qualifier les infractions commises par Patrick Bristaut et la lit à haute voix.

— Monsieur Bristaut, vous êtes en garde à vue pour suspicion du meurtre de Jean-Charles Gauthier. Vous êtes également soupçonné d'avoir modifié volontairement le fonctionnement d'un robot d'anesthésie, d'un laser thérapeutique ainsi qu'un TEP SCAN dans le but de nuire à la réputation d'un service afin d'obtenir un contrat exclusif de maintenance des équipements de l'hôpital.

Après la lecture, elle regarde Bristaut dans les yeux.

— Comprenez-vous ce qui vous est reproché ? Monsieur Bristaut ?

— Je suis innocent de toutes ces accusations !

— J'aimerais connaître votre emploi du temps pour les nuits du 04 au 5 septembre et du 15 au 16 septembre.

— Je ne me souviens plus, mais je ne suis pas sorti le soir depuis un bon moment.

— Quelqu'un peut-il témoigner de votre présence chez vous ces nuits-là ?

— Bien sûr ! Ma fiancée pourra vous le confirmer.

— Nous allons donc la convoquer ! Comment expliquez-vous la présence de sang sur les semelles de vos chaussures ?

— Je... J'ai dû me blesser un jour et marcher sur le sang, il m'arrive de bricoler dans mon garage.

— La police scientifique me donnera la réponse rapidement, ils vérifient le garage et votre terrain actuellement. Depuis quand connaissiez-vous Jean-Charles Gauthier ?

— Depuis l'enfance, nous habitons la même rue.

— Parlez-moi de Joaquim Julio ! Comment l'avez-vous rencontré ?

— Je l'ai croisé à différents congrès et avec le temps, nous avons sympathisé. Mais vous n'allez pas me mettre son meurtre sur le dos tout de même ?

— Je me contente de poser des questions et vous, contentez-vous d'y répondre. Pour les accusations, c'est le rôle du juge d'instruction que vous verrez d'ailleurs demain matin.

— Comment avez-vous appris son besoin de société de tierce maintenance pour l'hôpital de Suresnes ?

— C'est lui qui m'a contacté, il connaissait le sérieux de mon entreprise.

Patricia allait poser une autre question quand Éric entre dans la pièce.

— Tu peux venir un instant ? demande-t-il.

Patricia sort et Éric lui montre les résultats des analyses du sang trouvé sur les semelles.

— C'est bien celui de Gauthier ! confirme Patricia.

— Et ce n'est pas tout, sur l'établi du garage, la scientifique a trouvé également des traces de sang de Gauthier, ajoute Éric de petites traces rectangulaires.

— Bristaut a dû poser le marteau sur l'établi avant de s'en débarrasser, on va avoir du mal à retrouver l'arme du crime ! s'inquiète-t-elle.

— Ils ont trouvé aussi une boîte de somnifères largement entamée dans le tiroir de la table de nuit.

Patricia entre à nouveau dans la salle d'interrogatoire avec un policier en tenue.

— Monsieur Bristaut, nous en avons fini pour aujourd'hui, le juge d'instruction vous interrogera demain matin. D'ici là, vous restez en cellule.

Le policier emmène Bristaut qui résigné ne conteste pas.

— Je crois que nous avons résolu une partie de l'affaire, se satisfait Patricia. Mais je ne pense pas qu'il ait tué Joaquim, ce n'était pas son intérêt.

— Demain, le juge d'instruction l'interroge, après une nuit au poste à ruminer, Bristaut fera peut-être des révélations ! On se retrouve à 8 heures ? demande Éric.

— À demain matin !

Patricia rejoint Jean qui l'attend sagement dans son bureau.

— On peut rentrer à la maison chaton, je me sens vraiment soulagée. Demain matin j'y retourne à 8 heures, je serai obligée de te laisser seul.

— Ne t'inquiète pas, j'ai de quoi m'occuper pour la matinée.

*

CHAPITRE XVI

Bristaut et son avocat sont assis silencieux dans la salle des interrogatoires en attendant le juge d'instruction. La porte s'ouvre et le juge entre, accompagné de Patricia. Elle reste debout à côté de la porte tandis que le juge s'installe face à Bristaut.

— Je suis le juge Vertaut chargé d'instruire l'affaire vous concernant Monsieur Bristaut. Le dossier a été remis à votre avocat, Maître Lismann, ici présent. Vous avez pu en discuter avant notre rencontre aussi je vous demande si vous reconnaissez les faits qui vous sont reprochés ?

Bristaut, la tête baissée, ne répond pas.

— Monsieur Bristaut, reprend le juge, je vous rappelle donc les faits : L'enquête menée par le lieutenant Patricia Joule a abouti aux preuves suivantes : il a été trouvé chez vous une paire de chaussures vous appartenant avec, sur les semelles, des traces de sang correspondant à celui de la victime, Monsieur Jean-Charles Gauthier. Les traces de semelles laissées à côté de la victime en salle de TEP SCAN de l'hôpital de Suresnes correspondent à ces chaussures. De plus, des traces de sang de la victime ont été également trouvées sur l'établi de votre garage. Monsieur Bristaut je vous le demande une dernière fois, reconnaissez-vous les faits ?

Bristaut regarde longuement le juge avant de répondre.

— Et si je plaide coupable, Monsieur le juge ? demande-t-il.

— Ça n'existe pas pour un crime, Monsieur Bristaut, nous ne sommes pas en Amérique !

Bristaut allait répondre quand la porte s'ouvre. Un collègue de Patricia lui demande de venir voir Éric. Patricia s'excuse auprès du juge et sort de la pièce.

— Excusez-nous Monsieur Bristaut, je vous écoute !

— C'était un accident ! avoue-t-il d'une voix à peine audible. Je...

— Taisez-vous ! lui ordonne son avocat, puis se tournant vers le juge ; je veux parler avec Monsieur Bristaut seul à seul !

— Non ! lance Bristaut, j'en ai assez. J'avoue tout mais...

Un cri terrible, un hurlement strident se fait entendre à l'extérieur de la pièce, un cri de femme.

*

Jean est presque arrivé au stand de tir. Il cherche une place pour garer sa voiture et en trouve une dans une rue voisine de celle du stand. Il s'arrête pour entamer son créneau. Une voiture derrière lui s'arrête également et en sort un homme avec un bonnet de ski.

« Complètement taré le type se dit Jean en le voyant, il fait presque vingt degrés dehors ! »

L'homme se rapproche de la voiture de Jean qui le reconnaissant ouvre aussitôt sa fenêtre.

— Salut ! Comment vas-tu ? Tu n'as pas peur d'attraper un coup de chaleur avec ça ?

L'homme ne répond pas, sort de son manteau un pistolet muni d'un silencieux et tire sur Jean à deux reprises. Jean s'écroule sur son volant, il ne bouge plus. L'homme rejoint rapidement sa voiture puis démarre en trombe.

— Jean ? Jean ? crie Georges. Au secours ! hurle-t-il. Évidemment personne ne peut l'entendre. Alors Georges, désespéré, se met à pleurer.

Quelques longues minutes plus tard, une voiture arrive en face de celle de Jean. L'homme au volant pris d'un doute, stoppe son véhicule et décide de voir de plus près la voiture qu'il vient de croiser. Il s'approche de la fenêtre et voit son conducteur affalé sur le volant.

— Hé ! Monsieur ! Monsieur ? Mon Dieu, du sang !

Il prend son téléphone et compose le 17.

*

— Allô ! Commissariat de Suresnes ? Ici le brigadier Merville, de Issy les Moulinaux. Pouvez-vous me passer le lieutenant Joule s'il vous plaît !

— Lieutenant Clément !

— Bonjour ! Je suis le brigadier Merville, de Issy les Moulinaux, pourrai-je parler au lieutenant Joule ?

— Elle est en interrogatoire, je peux vous renseigner ?

— Connaissez-vous un certain Jean Seldert ?

— Bien sûr, c'est pourquoi ?

— Voilà, il vient se faire tirer dessus, il est dans le coma à l'Hôpital Georges Pompidou. On a trouvé une carte de visite du lieutenant Joule dans sa poche c'est la raison pour laquelle je vous ai appelé.

— Dans le coma ?

— Il a perdu beaucoup de sang, les médecins sont pessimistes. Ils l'opèrent en ce moment.

— Merci de nous avoir prévenus !

Éric raccroche et se tient la tête à deux mains.

« Comment vais-je annoncer ça à Patricia ? Comment va-t-elle réagir ? Je vais demander à un collègue d'aller la chercher. »

Le collègue frappe à la porte de la salle d'interrogatoire et entre.

— Patricia, Éric te demande en urgence ! chuchote-t-il.

Patricia sort et entre dans le bureau d'Éric.

— Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ? demande-t-elle.

Éric hésite puis se lance.

— Jean vient de se faire tirer dessus, il est à Pompidou ! On l'opère en ce moment.

Le visage de Patricia devient soudainement pâle puis elle se met à hurler de souffrance et de peur mélangées. Éric la soutient tant elle chancelle et l'assied.

— Calme-toi ! Il est entre de bonnes mains. Viens, je t'emmène là-bas.

Patricia ne peut retenir ses larmes. Éric s'accroupit à côté d'elle et la prend dans ses bras.

— Pleure un bon coup, ensuite on y va. Il n'aimerait pas te voir comme ça, pour lui tu es forte, tu es exceptionnellement forte. Allez ! Ressaisis-toi, sèche tes yeux, remaquille-toi et on va savoir ce qui s'est passé.

Patricia regarde Éric, lui sourit puis se lève d'un bond.

— Tu as raison ! Viens, on va à Pompidou.

*

Patricia attend depuis déjà trois heures dans la salle de repos du bloc opératoire. Elle se remémore ces trois dernières semaines, sa première rencontre avec Jean. Il avait une façon de la regarder quand ils étaient dans son bureau, la première fois. Il la dévorait des yeux et bizarrement, contrairement aux autres hommes, ça ne la gênait pas. Il n'y avait rien d'indécent dans son regard, juste de l'admiration. Depuis ce jour-là, elle n'avait plus qu'une envie, le revoir. C'est peut-être ça le coup de foudre ! Elle sourit. Il va s'en sortir, maintenant elle en est sûre. Il ne peut pas en être autrement. C'est impossible que cette histoire s'arrête maintenant. Et puis, il est solide, et... Et Georges ? Elle l'avait oublié. Les chirurgiens vont-ils le

trouver ? A-t-il été touché ? Tout s'embrouille dans sa tête. Jean saurait, lui, faire le vide dans sa tête.

— Madame ?

Patricia sursaute en entendant cette voix d'homme.

— Je suis le docteur Aybram, je viens d'opérer Monsieur Seldert. Vous êtes sa femme ?

— Oui ! répond Patricia le regard interrogateur.

— Votre mari est toujours dans le coma. Il va falloir attendre qu'il en sorte de lui-même. Il a perdu beaucoup de sang, nous espérons que le cerveau n'a pas trop souffert.

— Je suis lieutenant de police et j'aimerais savoir ce qui lui est arrivé. C'est moi qui vais enquêter.

— Pour le moment, je peux vous dire qu'il a reçu deux balles apparemment de faibles énergies. L'une a abîmé la veine pulmonaire gauche, ce qui a entraîné une hémorragie relativement importante, l'autre projectile s'est logé dans le lobe inférieur gauche ce qui a occasionné la formation d'un hémopneumothorax.

— Avez-vous vérifié son abdomen ? demande Patricia.

— Il n'a pas été touché à cette partie de son anatomie, pourquoi cette question ?

— Simple curiosité. Je peux le voir ?

— Il va rester en salle de réveil un bon moment. Revenez demain matin, il sera en réanimation polyvalente. Allez vous reposer, son pronostic vital n'est plus engagé. Je vous donnerai une copie de mon compte rendu opératoire. Un rapport complet ainsi que les projectiles seront remis à la PTS, comme d'habitude.

— Merci Docteur !

— Bonne nuit lieutenant.

*

7 heures 30 du matin et le téléphone sonne déjà. Patricia n'ose pas décrocher de peur de recevoir une mauvaise nouvelle de l'hôpital. Elle prend son courage à deux mains et répond.

— Patricia ? C'est Éric ! Comment vas-tu ? Tu as des nouvelles de Jean ?

— Non Éric, je pars pour l'hôpital dans un instant. Ne m'attendez pas ce matin, je vais rester avec Jean.

— Ne t'inquiète pas ! Je vais rejoindre l'équipe du commissariat de Issy les Moulinaux pour suivre leur enquête. Je te tiens au courant.

— Tu m'appelles ce matin, d'accord ?

— Je te le promets !

Patricia ne voulant pas perdre de temps, raccroche et sort prendre son véhicule. Elle se rend directement au service de Réanimation Polyvalente de l'hôpital Georges Pompidou.

À l'entrée du service, elle s'adresse à une hôtesse d'accueil.

— Puis-je voir Monsieur Seldert, s'il vous plaît ?

— Les visites commencent à 14 heures, Madame.

— Je veux voir un responsable ! Je suis lieutenant de police et j'ai besoin de voir cet homme.

— Laissez Isabelle, je m'occupe du lieutenant !

Patricia reconnaît le chirurgien qui a opéré Jean et lui sourit.

— Merci Docteur ! Comment va-t-il ? Je peux le voir ?

— Venez ! On va vous habiller pour entrer en réa, je vous attends dans le central.

Patricia passe par un vestiaire où elle revêt un caraco, un calot et des surchaussures. Après un lavage de mains, elle entre dans le central où le Docteur Aybram l'attend devant une vitre.

— Vous voyez, votre mari est calme, il est en ventilation spontanée. On lui injecte des antibiotiques et de quoi le requinquer.

— Combien de temps va-t-il rester comme ça ?

— Je ne sais pas mais, il a des réactions d'éveil quand on le soumet à des stimulations douloureuses. Il est en coma de stade 1, ce qui est bon signe.

— Je peux rester un instant avec lui ?

— Allez-y, je vous le laisse une demi-heure. Je pense que demain il sera dans une chambre particulière hors réa, vous pourrez le voir plus longtemps.

— Merci Docteur !

Patricia met une bavette, entre dans la chambre et s'approche de Jean. Il semble dormir tranquillement, comme lorsqu'il se trouvait en auto-hypnose. Patricia regarde en direction de la vitre, personne ne la surveille. Une idée lui trotte dans la tête depuis ce matin, faire parler Georges. Elle s'approche encore plus près du visage de Jean et murmure.

— Georges ?

Pas de réaction, le visage de Jean reste immobile.

— Georges ?

La main droite de Jean commence à bouger puis la tête se penche légèrement sur le côté. Patricia prend espoir.

— Georges, tu m'entends ?

— On se tutoie maintenant ? prononce doucement Jean.

— Georges ! Je suis contente de t'entendre... Enfin, que tu me répondes.

Georges, que s'est-il passé ? As-tu vu celui qui a tiré sur Jean ?

— Oui, c'est le collègue de Joaquim, Norbert Bretienne !

— Norbert Bretienne ? Mais, pourquoi ? Je dois partir, dis-lui que je pense à lui, tout le temps !

— Il ne me répond pas. J'essaie régulièrement mais pour le moment, il dort.

— À plus tard !

Patricia embrasse Jean puis sort de la chambre et de la réa en remerciant au passage le Docteur Aybram. Dans le couloir qui mène à la sortie elle contacte Éric.

— Éric, il faut arrêter Norbert Bretienne, c'est lui, le coupable.

— Et tu tiens ça d'où ?

— Jean avait des doutes sur lui. Tu sais pourquoi il était à Issy les Moulinaux et dans cette rue ?

— Pas encore !

— Il doit bien y avoir quelque chose de particulier à proximité de cette rue ? insiste Patricia

Éric demande aux lieutenants qui l'accompagnent.

— Un centre de tir sportif !

— Et ça ne leur est pas venu à l'idée que dans un centre de tir il y a des armes !

— Je me renseigne tout de suite et je te rappelle.

— Je vous rejoins !

Un quart d'heure plus tard, Patricia arrive au club de tir. Elle retrouve Éric interrogeant un homme petit et chauve. Voyant arriver sa collègue, Éric vient vers elle.

— C'est à n'y rien comprendre, Jean est venu ici prendre une leçon de tir sur cible. Il a sûrement voulu t'épater !

— Non ! Il sait qu'il n'a pas besoin de ça. Il s'est inscrit pour enquêter, j'en suis sûr ! Il était persuadé que le tueur de Joaquim n'était pas un tireur occasionnel.

Patricia s'adresse à l'homme de la réception.

— Pourrai-je parler au responsable du club ?

— Il est dans son bureau, en face ! indique-t-il.

— Merci ! Puis, s'adressant à Éric, et les autres lieutenants, où sont-ils ?

— Ils ont été appelés pour une affaire importante, ils m'ont demandé de continuer sans eux.

Patricia frappe à la porte du bureau et entre sans attendre.

— Bonjour, Monsieur ! Je suis le lieutenant Joule, j'ai des questions à vous poser.

— Je vous écoute, lieutenant !

— Connaissez-vous un certain Jean Seldert ?

— Oui, il devait venir hier matin pour un cours de perfectionnement au pistolet mais je l'attends encore !

— De quoi avez-vous parlé ? Vous a-t-il posé des questions ?

— Il avait l'air intéressé par les armes, il m'a demandé les formalités à suivre pour acheter un pistolet pour tir sportif. D'ailleurs, il m'a dit qu'il avait un ami qui possédait un SIG P220, c'est une bonne arme !

« Le type d'arme qui a servi à tuer Joaquim, pense Patricia, Jean enquêtait bien sur le meurtre. »

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Qu'un de nos habitués en possédait également un et qu'il en était très satisfait.

— Vous pouvez me donner le nom de cette personne ?

— Attendez que je cherche dans ma base... Voilà ! Monsieur Norbert Bretienne. C'est un excellent tireur !

— Et il est là aujourd'hui ?

— D'habitude il est présent le dimanche mais pas le lundi. Maintenant qu'on en parle, il n'est pas venu hier non plus.

— Merci pour ces renseignements, Monsieur.

Patricia sort du bureau et prend Éric à témoin.

— Tu vois, Jean avait raison de suspecter Norbert Bretienne. C'est bien lui, le tueur, j'en suis maintenant certaine !

— Je ne comprends toujours pas pourquoi il a tué Joaquim, s'étonne Éric.

— Il faut qu'on l'arrête ! Je vais à son domicile. Toi, tu appelles le juge pour avoir l'accord de perquisition.

Patricia reprend son véhicule et se rend aux 44 de la rue d'Arménie. L'adresse correspond à une maison de ville d'un étage en brique rouge. Patricia sonne au portail et attend, impatiente. Tous les volets sont fermés ce qui l'intrigue à cette heure. Elle essaie d'ouvrir la grille mais elle est bien fermée à clé.

— Il est parti ce matin de bonne heure, Madame !

Patricia se retourne vers la voix féminine qui vient de l'interpeller. C'est la voisine d'en face qui lui fait signe. Patricia lui montre sa carte de police puis traverse la rue.

— Bonjour, Madame ! Vous connaissez Monsieur Bretienne ?

— Oui, c'est un monsieur très gentil ! Il a des ennuis ?

— Disons que nous le recherchons ! Vous avez une idée de l'endroit où il se trouve ?

— Non ! Mais vu les valises qu'il a emportées, il doit être parti en vacances.

— Je vous remercie, Madame.

Patricia prend son téléphone et appelle Éric.

— Il s'est tiré ! Tu préviens le juge et le capitaine, il faut diffuser son portrait à toutes les polices et à la gendarmerie. Je te rejoins au commissariat.

Patricia vient à peine de couper la communication que son téléphone sonne.

— Oui !

— Madame Seldert ? C'est l'hôpital Pompidou !

— Oui ! Qu'y a-t-il ? répond Patricia, inquiète.

— Votre mari vient de sortir du coma, il vous réclame. Si vous pouviez venir, ça lui ferait du bien !

— J'arrive ! Merci Madame.

Patricia s'empresse d'arriver à l'hôpital Pompidou et se rend en réanimation où on la dirige vers une chambre d'hospitalisation normale. Elle frappe à la porte et attend.

— Entrez ! C'est ouvert ! entend-elle répondre, comme si on avait l'habitude de fermer les chambres à clé.

« Il a retrouvé son humour, c'est bon signe » pense-t-elle.

Patricia entre, marque un temps d'arrêt au pas de la porte, le visage triste au bord des larmes. Jean réagit aussitôt.

— Je me rappelle quand tu es venue la première fois dans ma chambre d'hôtel, tu étais éclatante, souriante et tellement sexy ! S'il te plaît, ne soit pas triste.

Patricia ne dit rien et s'approche de Jean, se penche vers lui et le prend dans ses bras, au grand dam de Jean qui se retient pour ne pas hurler.

Comprenant l'absurdité de son geste, elle recule et, voyant Jean, le visage crispé de douleur, met ses mains devant sa bouche.

— Oh ! Pardon chaton !

— Tu as raison ! Je l'ai bien mérité.

— Non ! Enfin si ! Quelle idée tu as eue de prendre l'initiative d'enquêter sur Norbert sans m'en parler ! Tu te rends compte que tu aurais pu être tué ? Tu as pensé à moi ? À la peur que j'ai eue de te perdre ? Ne me refais plus jamais ça ! Jamais !

— Excuse-moi mon ange ! J'ai cru bien faire, je voulais que tu sois fier de moi ! Allez, serre-moi fort encore une fois, je l'ai bien mérité.

— Idiot !

— Georges m'a dit que tu l'avais contacté ! C'est bien, tu me crois maintenant.

— Il est plus raisonnable que toi.

— Et Norbert, tu l'as eu ?

— Non ! Nous le recherchons, il ne nous échappera pas longtemps.

— Bon ! Je ne vais pas rester longtemps hospitalisé, je vais demander au toubib de me faire sortir rapidement.

— Non ! Tu n'es pas guéri.

— Je n'ai qu'à attendre que ça cicatrise, c'est tout ! Je n'ai pas besoin de soins. Au fait, le téléphone de Joaquim, il a parlé ?

— Je retourne au commissariat, je vais vérifier. Tu as une idée derrière la tête, toi ! Je t'écoute !

— Pourquoi Norbert a tué Joaquim ? Parce qu'il savait que Joaquim suspectait Bristaut du meurtre de Jean-Charles Gauthier. Je pense qu'il voulait faire chanter Bristaut. Comment Norbert a-t-il su ? Joaquim s'est trompé de contact quand il a envoyé son texto de menace. Norbert Bretienne, Patrick Bristaut, il faut vérifier dans le téléphone de Joaquim si ces contacts se suivent dans l'ordre alphabétique. Je suis persuadé qu'il n'y a personne d'autre entre les deux noms. Tu ne t'es jamais trompée de contact pour appeler quelqu'un ? Moi si.

Jean, content de lui, attend fièrement un compliment. Patricia le regarde en réfléchissant.

— Oui, bah ! Calme-toi, dit-elle, je vais vérifier le téléphone de Bristaut pour être sûr. Repose-toi, je reviens ce soir chaton.

Patricia embrasse Jean en gardant les bras écartés puis disparaît après s'être retournée une dernière fois pour lui sourire.

De retour au commissariat, Patricia rencontre le capitaine Christian Vérilot pour un récapitulatif de l'affaire.

— Patricia ! Alors comment va Colombo ? Il s'en remet de ses conneries ? demande Christian.

— Il va bien, Il n'empêche, grâce à lui, on va boucler cette enquête !

— Évidemment, tu le défends, ton chaton !

— C'est Éric qui a encore raconté des trucs ! Il va regretter de se moquer de moi, celui-là !

- Allez ! Ce n'est pas méchant. Bon ! Dis-moi tout.
- D'abord, il faut que je vérifie quelque chose avec Éric.
- Tu ne t'énerves pas, hein !
- À tout à l'heure.

Patricia sort du bureau du capitaine et cherche Éric.

— Quelqu'un a vu le débile qui me sert de coéquipier ? demande-t-elle tout haut.

— Il est dans la salle des interrogatoires ! lui répond un collègue en tenue.

Patricia s'y rend et entre sans frapper. Éric, assis tournant le dos à la porte, ne se retourne pas. Il a reconnu le parfum de Patricia et s'attend à une avalanche de réprimandes.

— Tu as les résultats de l'expertise du téléphone de Joaquim ? demande-t-elle calmement.

— Euh ! Tu n'as pas envie de me disputer ?

— Aujourd'hui je suis de bonne humeur, ça ne serait pas assez percutant. J'attendrai d'être de mauvais poil. Bon, le téléphone.

— Voilà le listing des appels émis et reçus, ainsi que les textos.

Patricia regarde les feuilles l'une après l'autre et conclut.

— Il n'a pas envoyé de texto à Bristaut, mais à Bretienne. Fais-moi voir la liste de ses contacts... Effectivement, Bristaut vient après Bretienne. Jean a raison ! Joaquim a envoyé à Bretienne le texto de menace destiné à Bristaut. Et Bristaut ! Son interrogatoire a donné quelque chose ?

— Il a avoué ! Jean-Charles Gauthier lui avait demandé de trafiquer le robot d'anesthésie pour valoriser celui de son oncle. Bristaut en a profité pour discréditer le Biomédical de l'hôpital en prouvant le mauvais suivi de maintenance de son équipe d'où la panne du laser et la volonté de saboter le TEP SCAN. Quand il a commencé à démonter le capot du TEP SCAN, Jean-Charles l'a surpris, ils se sont disputés, et Bristaut l'a frappé avec le marteau sous le coup de la colère.

— Et bien ! se réjouit Patricia, Il ne nous reste plus qu'à appréhender Norbert Bretienne ce qui ne posera pas de problème. Je suis persuadée que la perquisition de sa maison nous permettra de trouver l'arme du crime.

— Bien ! Patricia, je vais m'occuper du rapport, prends quelques jours de repos, et reviens en pleine forme. Je connais quelqu'un qui a besoin qu'être cocooné.

— Toi, tu as quelque chose à te faire pardonner ! Merci Éric !

Patricia retourne voir son capitaine. Elle frappe à son bureau et, comme d'habitude, entre sans en être invitée...

— Je prends mes congés de retard, à lundi en quinze, chef !

... Puis ressort comme elle est entrée.

— Quoi ! Tu... Attends ! J'ai mon mot à dire ! Bon, tant pis !

*

ÉPILOGUE

— On s'en est bien sorti tous les deux, on forme une bonne équipe d'enquêteurs, tu ne trouves pas ? se satisfait Jean assis confortablement sur la banquette du salon à côté de Patricia.

— Oui, mais dans une équipe, comme son nom l'indique, on travaille en équipe, pas comme tu l'as fait, toi ! répond-elle en lui tapotant le front.

— C'est vrai, j'ai fait une erreur qui aurait pu me coûter la vie. La prochaine fois, je te laisserai diriger, j'obéirai.

— Comment ça la prochaine fois ? Tu ne fais pas parti de la police ! Cette fois-ci, c'était exceptionnel. Allez ! On oublie tout ça. Tu souffres encore de ta cicatrice ?

— Non, pas trop !

Patricia ne dit plus rien, se lève, regarde Jean droit dans les yeux, puis commence à dégrafer doucement sa robe en ondulant légèrement. Au moment de faire glisser le tissu elle se ressaisit, s'approche de Jean et touche son ventre de son index.

— Et toi, Jojo ! Tu te déconnectes ! dit-elle en fronçant les sourcils.

— C'était déjà fait, mon ange.

Patricia, rassurée, termine son action séduction, s'assied de nouveau à côté de Jean, l'allonge précautionneusement sur le côté puis se blottit contre lui. Soudain, le téléphone sonne.

— Chut ! On ne répond pas, le répondeur est là pour ça, chaton !

— Ah ! J'ai horreur de parler à ces machins ! peste le capitaine Véritel. Euh ! C'est moi, ton chef. Tu es là ? On a eu Bretienne et son flingue. Pas de doute, c'est lui qui a descendu chaton ! Dis ! À Clichy ils aimeraient tes conseils pour un crime commis dans leur hôpital. Comme tu connais bien ce milieu-là

je leur ai dit que nous étions d'accord ! Avec ton consultant, bien sûr ! Tu me rappelles, hein ! Bon bah ! Salut !

*

Table des matières

CHAPITRE I	3
CHAPITRE II.....	17
CHAPITRE III.....	37
CHAPITRE IV	49
CHAPITRE V.....	59
CHAPITRE VI	73
CHAPITRE VII.....	81
CHAPITRE VIII.....	93
CHAPITRE IX	103
CHAPITRE X.....	123
CHAPITRE XI	145
CHAPITRE XII.....	153
CHAPITRE XIII.....	172
CHAPITRE XIV	194
CHAPITRE XV.....	214
CHAPITRE XVI	222
ÉPILOGUE.....	236